

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC EN OUTAOUAIS

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL

PAR
AUDREY MANTHA

EN QUÊTE DE SENS : MIGRATION INTERNE ET DÉVELOPPEMENT DE
L'IDENTITÉ LESBIENNE AU QUÉBEC

Janvier 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC EN OUTAOUAIS

Ce mémoire a été dirigé par :

Sylvie Thibault, Ph.D.

Université du Québec en Outaouais

Jury d'évaluation

Président du Jury :

Dr. Josée Grenier
Département de travail social
Université du Québec en Outaouais

Membre du Jury :

Dr. Audrey-Anne Dumais-Michaud
École de travail social et de criminologie
Université Laval

Mémoire accepté le : 13 novembre 2023

Résumé

Le phénomène de migration interne chez les personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles, trans et queer (LGBTQ) a été peu examiné par les auteurs scientifiques – de surcroît auprès d’une population lesbienne – et aucune étude ne s’y est intéressée dans un contexte québécois. Les recherches existantes témoignent principalement des obstacles à l’affirmation d’une identité LGBTQ en contexte rural ainsi que d’une surreprésentation des personnes LGBTQ dans les milieux urbains et dans le phénomène de migration interne. La présente étude vise à documenter la migration interne de femmes lesbiennes au Québec et à explorer les liens entre ce phénomène et le développement de l’identité lesbienne. Treize entrevues semi-dirigées ont été réalisées auprès de femmes lesbiennes âgées de 22 à 65 ans résidant au Québec. Nos résultats, analysés sous l’angle de deux points d’ancrage théorique, c’est-à-dire le modèle de développement de l’identité lesbienne de McCarn et Fassinger (1996) et la typologie de la migration interne développée à partir de l’expérience des hommes gais par Lewis (2012), relèvent certaines particularités du parcours migratoire lorsqu’appliqué aux femmes lesbiennes ainsi que des motifs de migration se distinguant des écrits sur le sujet. Notre étude met également en lumière le caractère évolutif, à travers le parcours migratoire, de certains facteurs influençant les diverses phases de développement de l’identité lesbienne. Des implications pour la recherche et pour la pratique du travail social sont proposées afin de soutenir les femmes lesbiennes dans le développement de leur identité sur l’ensemble du territoire québécois.

Abstract

The phenomenon of internal migration among LGBTQ people has been little examined by researchers - especially with a lesbian population - and no study has looked at it in a Quebec context. Existing research focuses mainly on the obstacles to asserting an LGBTQ identity in a rural context, as well as the over-representation of LGBTQ people in urban environments and in the phenomenon of internal migration. The present study aims to document the internal migration of lesbians in Quebec and to explore the links between this phenomenon and the development of lesbian identity. Thirteen semi-structured interviews were conducted with lesbians aged 22 to 65 living in Quebec. Our findings, analyzed from the two theoretical perspectives, McCarn and Fassinger's (1996) model of lesbian identity development and Lewis' (2012) typology of gay men's internal migration, highlight a migratory path specific to lesbian women, as well as migration motives that stand out from the literature review on the subject. Our study also highlights the evolutionary nature, through the migratory journey, of certain factors influencing the various phases of lesbian identity development. Implications for research and social work practice are proposed to support lesbian women in the development of their identity.

Table des matières

Résumé	vii
Liste des tableaux	viii
Liste des figures	ix
Remerciements	x
1. Introduction	1
2. Contexte théorique	5
2.1 Recension des écrits	6
2.1.1 Démarche documentaire	6
2.1.2 La ruralité	8
2.1.3 Communautés lesbiennes et espace habité.....	17
2.1.4 Migration interne et mobilités des personnes LGBTQ	24
2.1.5 Limites des études	42
2.2 Cadre théorique	44
2.2.1 Typologie de la migration interne des hommes gais de Lewis	45
2.2.2 Le modèle de développement de l'identité lesbienne de McCarn et Fassinger	50
2.3 Cadre conceptuel.....	54
2.3.1 Migration interne.....	54
2.3.2 Territoire habité.....	55
2.3.3 Hétéronormativité	56
2.3.4 Hétérosexisme	57
2.3.5 Lesbophobie et lesbophobie intériorisée.....	57
2.4 Objectifs et pertinence de la recherche	59
3. Méthodologie	62
3.1 Devis méthodologique	63
3.2 Population à l'étude et critères d'inclusion.....	65

3.3 Stratégies de recrutement	66
3.4 Procédure et outils de cueillette de données	69
3.5 Stratégie d'analyse des données.....	72
3.5.1 La préanalyse	72
3.5.2 L'exploitation du matériel.....	73
3.5.3 Le traitement des résultats obtenus et l'interprétation	74
3.6 Considérations éthiques	74
3.6.1 Éthique de la recherche avec des sujets humains.....	75
3.6.2 Situation personnelle de l'étudiante-chercheure	76
3.7 Limites de la stratégie de recherche	76
3.8 Bénéfices de la recherche.....	78
4. Résultats	80
4.1 Présentation des participantes	81
4.1.1 Données sociodémographiques.....	81
4.1.2 Parcours migratoire	84
4.2 Développement de l'identité lesbienne	85
4.2.1 Prise de conscience de la différence	86
4.2.2 Exploration.....	92
4.2.3 Engagement.....	100
4.2.4 Internalisation.....	114
4.2.5 Synthèse des étapes du développement de l'identité lesbienne	118
4.3 Motifs de migration.....	119
4.3.1 Premier déménagement.....	120
4.3.2 Deuxième déménagement	123
4.3.3 Déménagements subséquents.....	124
4.3.4 Synthèse des motifs de migration	126
4.4 Migrations futures	127
4.5 Réflexions sur la migration interne et le développement de l'identité lesbienne.....	129
4.5.1 Liens avec l'exploration.....	129
4.5.2 Lien avec l'engagement	130
4.5.3 Lien avec l'internalisation de l'identité lesbienne	133

4.5.4 Absence ou faible lien avec le développement de l'identité lesbienne.....	134
4.5.5 Réflexions sur la trajectoire de migration.....	135
5. Discussion.....	138
5.1 Discussion des résultats.....	139
5.1.1 Parcours migratoire des femmes lesbiennes	139
5.1.2 Motifs de migration.....	142
5.1.3 Liens entre la migration interne et le développement de l'identité lesbienne	144
5.2 Limites de l'étude.....	153
5.3 Implications pour la recherche.....	154
5.4 Implications pour la pratique du travail social.....	155
6. Conclusion.....	158
Références	163
Appendice A. Descriptif de la page Facebook de la recherche	173
Appendice B. Présentation de l'étude pour les responsables des organismes et les participantes éventuelles	176
Appendice C. Affiche de recrutement.....	180
Appendice D. Stratégie d'échantillonnage intentionnel.....	182
Appendice E. Formulaire de consentement à la recherche	184
Appendice F. Schéma d'entrevue semi-dirigée	188
Appendice G. Grille de codification	196
Appendice H. Certificat d'approbation éthique	200
Appendice I. Arbre thématique final	203

Liste des tableaux

Tableaux

1	Trois modèles de migration interne liée aux émotions	34
2	Quatre types de migration interne chez les hommes gais	48
3	Modèle de développement de l'identité lesbienne	52
4	Données sociodémographiques des participantes	83
5	Motifs de migration selon le parcours migratoire	127

Liste des figures

Figures

- 1 Parcours migratoire des participantes 85
- 2 Principaux facteurs influençant les étapes du développement de l'identité
lesbienne et les sentiments y étant liés 119

Remerciements

D'abord, je tiens à remercier les treize personnes qui ont accepté de participer à cette étude en partageant leurs expériences sur un sujet méconnu et peu exploré, relevant par moment de l'intime. Les entretiens réalisés sont restés ancrés dans mes réflexions tout au long du processus de recherche.

Je remercie également ma directrice, Sylvie Thibault, professeure au Département de travail social de l'Université du Québec en Outaouais (UQO), qui m'a soutenue académiquement et émotionnellement dans ce long, mais formateur processus de recherche. Son écoute, sa bienveillance et sa confiance ont été essentielles à l'achèvement de ce projet.

Un énorme merci aux organismes communautaires qui ont collaboré au recrutement de participantes et à la visibilité de la recherche. Votre intérêt et votre curiosité envers mon sujet ont été une source de motivation dans la poursuite de ce mémoire.

Finalement, une reconnaissance infinie à Myriam d'être toujours présente à mes côtés depuis toutes ces années; merci de m'avoir écoutée quand j'avais besoin de ventiler, soutenue dans les moments plus difficiles et conseillée lorsque j'avais l'impression d'être dans une impasse.

Audrey Mantha

1. Introduction

Dans les communautés LGBTQ, il est courant d'entendre des personnes raconter comment elles ont quitté leur région pour s'installer à Montréal. Au Centre de solidarité lesbienne, un organisme communautaire montréalais, des femmes témoignent fréquemment de l'impact de ce déménagement sur leur vie personnelle et familiale. Vieillissantes, certaines évoquent un désir de retour dans leur région d'origine, mais aussi des craintes, par le fait même, de retourner « dans le placard ». Au-delà de ces expériences entendues sur le terrain, les écrits scientifiques ont effectivement mis en évidence, d'une part, les obstacles entourant l'affirmation d'une identité LGBTQ en contexte rural (D'Augelli et Hart, 1987; Kramer, 1995; Leedy et Connolly, 2008; Oswald et Culton, 2003; Smith, 1997; Weston, 1995) et, d'autre part, la surreprésentation des personnes LGBTQ dans le phénomène de migration interne (Rault, 2016; Thorsteinsson, Bjarnason, Loi, et Arnarsson, 2022; Ueno, Vaghela, et Ritter, 2014). Par ailleurs, quelques auteurices se sont intéressé·e·s aux motivations des personnes LGBTQ dans le choix de migrer ainsi qu'aux facteurs explicatifs, en relevant notamment la volonté de faire son coming out, de se rapprocher des quartiers LGBTQ ou de développer des relations amoureuses (Gorman-Murray, 2009; Lewis, 2012, 2014; Weston, 1995).

Il existe peu de recherches sur la migration interne des personnes LGBTQ et aucune ne s'est penchée sur ce phénomène au Québec. De surcroît, les échantillons formés dans ces études sont soit mixtes, soit composés entièrement d'hommes. Considérant que les femmes lesbiennes vivent au croisement de deux formes d'oppression – le sexisme et l'homophobie – leurs expériences sont différentes de celles des hommes gais et nécessitent que l'on se penche sur leur migration interne de manière spécifique (Genon, Chartrain et Delebarre, 2009).

Ancré dans le champ du travail social, le présent mémoire, dont l'objectif principal est d'explorer les liens entre le développement de l'identité lesbienne et la migration interne, s'inscrit dans une volonté de documenter le phénomène de migration interne et d'améliorer les pratiques et politiques sociales pour favoriser le mieux-être des femmes lesbiennes et, plus largement, des communautés LGBTQ du Québec.

Ce mémoire est divisé en quatre chapitres. Le premier chapitre présente le contexte théorique, soit la recension des écrits et les limites des études existantes, le cadre théorique et conceptuel, l'objet de l'étude ainsi que les questions de recherche. La pertinence scientifique et sociale du projet y est également exposée.

Le deuxième chapitre porte sur la méthodologie retenue dans le cadre de ce projet de recherche. Le devis méthodologique, la population à l'étude, les stratégies de recrutement et la procédure de cueillette de données ainsi que la stratégie d'analyse y sont décrits. Les considérations éthiques et les limites de la méthodologie utilisée terminent ce chapitre.

Les principaux résultats de cette recherche sont détaillés au chapitre trois. Les données sociodémographiques et le parcours migratoire des participantes sont d'abord présentés. Les résultats liés au développement de l'identité lesbienne – le modèle de McCarn et Fassinger (1996) comme point d'ancrage théorique – aux motifs de migrations, aux migrations futures ainsi qu'aux réflexions des participantes sur la migration interne et le développement de l'identité lesbienne sont exposés.

Le quatrième et dernier chapitre propose une discussion des résultats en regard à la littérature existante, au cadre théorique retenu et aux objectifs de la recherche. Finalement, des implications pour la pratique du travail social et pour les futures recherches sont suggérées.

2. Contexte théorique

2.1 Recension des écrits

2.1.1 Démarche documentaire

Pour réaliser cette recension des écrits, des bases de données essentielles (Cairn, Érudit, PsyARTICLES, Social Services Abstracts, SocINDEX, Sociological Abstracts) ainsi que complémentaires (Taylor et Francis, Science Direct, Sage Journal Online) en travail social et en sociologie ont été consultées. Une attention particulière a été accordée aux articles scientifiques issus de périodiques spécifiques à la question LGBTQ (Journal of Homosexuality, Journal of Lesbian Studies, Journal of LGBT Youth, Journal of LGBT Issues in Counseling, Journal of Gay and Lesbian Social Service, Journal of Gay and Lesbian Mental Health, Journal of Gay and Lesbian Psychotherapy). Compte tenu du peu de littérature disponible sur la migration interne des personnes LGBTQ, aucune restriction quant à la date de publication n'a été précisée. Des descripteurs ont été utilisés afin de documenter les trois concepts centraux de la

recherche : l'orientation sexuelle¹, le territoire² et la migration³. Les termes suivants ont été exclus des recherches : immigration, international et réfugié/refugee. La démarche documentaire a permis d'accéder aux connaissances actuelles sur les personnes homosexuelles et leur rapport au territoire. La recension des écrits présentée se décline en trois sections : (1) la ruralité, comprenant les perceptions et l'espace public, le lien social et le soutien ainsi que les stratégies identitaires, (2) les communautés lesbiennes et l'espace habité, incluant le mouvement séparatiste, le mouvement vers les grands centres et les centralités, et (3) la migration interne, abordant l'étendue du phénomène, la diversité des parcours migratoires et leurs facteurs explicatifs. Considérant le petit nombre de recherches portant sur ces thèmes, il est à noter que certaines études recensées ici datent de plusieurs années. Enfin, quelques limites des études actuelles seront proposées.

1 LGB/GLB, Lesbienne/Lesbian, Gai/Gay, Minorité sexuelle/Sexual minority, Femme ayant des relations sexuelles avec des femmes (FARSAF)/Woman who have sex with woman (WSW)

2 Géographie/Geography, Région/Area, Urbain/Urban, Rural/Country, Métropolitain/Metropolitan, Montréal/Montreal, Queer Space

3 Migration interne/Internal Migration, Exile, Exode/Exodus, Mobilité/Mobility

2.1.2 La ruralité

Les études portant sur le bien-être des personnes LGBTQ en contexte de ruralité se sont penchées, entre autres, sur la perception du milieu de vie, le lien social et le soutien ainsi que sur les stratégies identitaires déployées. À noter que les termes utilisés pour décrire le territoire dans les recherches présentées ci-après sont ceux des auteurices et qu'ils constituent, dans certains cas, une limite à ces recherches.

Perceptions de la ruralité et espace public. Qu'elles soient réelles ou perçues, bon nombre de recherches, provenant majoritairement des États-Unis, soulèvent les barrières entourant l'affirmation d'une identité LGBTQ en contexte de ruralité (D'Augelli et Hart, 1987; Kramer, 1995; Leedy et Connolly, 2008; Oswald et Culton, 2003; Smith, 1997; Weston, 1995). À cet effet, 45% des participant·e·s de l'étude d'Oswald et Culton (2003) affirment qu'il régnerait un climat homophobe dans l'Illinois, état situé dans le Midwest des États-Unis. D'ailleurs, l'école est relevée comme un lieu particulièrement homophobe (Leedy et Connolly, 2008), ce qui questionne sur la transmission de préjugés homophobes chez les jeunes. Les récits de migration recueillis par Waitt et Gorman- Murray (2011) révèlent que la familiarité et la présomption d'hétérosexualité en région produisent un sentiment de claustrophobie et une impression de perte de vie privée chez les femmes lesbiennes et les hommes gais. Néanmoins, des auteurices ont relevé des aspects positifs et apporté des nuances au

contexte de ruralité (Cover, Aggleton, Rasmussen, et Marshall, 2020; Grant, 2021; Oswald et Culton, 2003; Thorsteinsson et al., 2022). En effet, l'enquête d'Oswald et Culton (2003) souligne que près de la moitié des 527 personnes sondées s'identifiant LGBTQ juge que leur qualité de vie est appréciable en région. Ce constat est également corroboré et, de surcroît, renforcé par Cover et al. (2020), dont l'étude rapporte que les jeunes LGBTQ ayant grandi en région rurale n'ont pas vécu de problématiques en lien avec l'isolement, leur sentiment d'appartenance ou encore leur *coming out*. Dans le contexte islandais d'acceptation sociale des minorités sexuelles et d'égalité de droits similaire à la situation québécoise, Thorsteinsson et al. (2022) remettent également en doute la conception que les milieux ruraux seraient inadéquats pour les personnes LGBTQ. Conséquemment, les auteurices émettent l'hypothèse qu'une conjoncture sociale et juridique favorable contribuerait à ce que les jeunes effectuent leur *coming out* plus tôt à leur famille et amis – sans nécessairement bénéficier de leur ouverture – faisant émerger davantage d'enjeux interpersonnels suscitant le désir de quitter la région d'origine. L'expérience de femmes queer nouvellement installées en Tasmanie, région rurale d'Australie où l'on retrouve une faible visibilité queer, révèle que ces milieux peuvent être paradoxalement plus homonormatifs que les grandes villes (Grant, 2021). Cela s'expliquerait par certaines spécificités des communautés LGBTQ+ rurales, notamment leur caractère apolitique et leur stratégie de désidenfication, ainsi que par l'absence de scène queer active. (Grant, 2021). En somme, les perceptions

majoritairement négatives à l'égard des milieux ruraux doivent donc être nuancées, puisqu'il semble que ces derniers ne soient pas nécessairement exclusifs, homophobes ou violents (Cover et al., 2020), et devraient être basées sur les spécificités du territoire plutôt que sur les standards des grandes villes (Grant, 2021).

Peu d'études québécoises se sont intéressées à l'homosexualité et à la bisexualité en région. En ce sens, l'étude qualitative de Chamberland et Paquin (2007) sur les stratégies identitaires des femmes lesbiennes et des hommes gais en région est des plus pertinentes afin de saisir les enjeux que sous-tend l'homosexualité en contexte de ruralité. D'abord, les autrices décrivent les particularités des petites communautés, notant une absence d'anonymat explicable par la faible densité de population et l'ancrage plus important au territoire, considérant que la majorité – voire la totalité – des activités quotidiennes s'y déroulent. Cette proximité entre les membres de la communauté permettrait une circulation élevée de l'information. De plus, les liens de parenté participeraient au partage d'informations personnelles. En ce sens, on assisterait à un enchevêtrement de plusieurs réseaux sociaux (voisinage, parenté, milieu de travail, etc.) qui entraînerait une absence d'anonymat. Cette dernière ne serait pas négative en soi ; plusieurs y verraient un avantage de la vie en région. Toutefois, ces effets pourraient s'avérer pervers lorsqu'un individu tente de développer et d'affirmer une identité homosexuelle. Qui plus est, les autrices mettent en évidence la perméabilité

de la vie privée et de la vie publique. Conséquemment, il serait presque impossible de préserver une vie de couple privée dans une petite communauté ; des actions du quotidien comme faire son épicerie ou faire appel à des services pour la réparation d'une maison seraient autant de contextes susceptibles d'éveiller les soupçons. La diffusion rapide de ces informations dans la communauté entraînerait un phénomène d'outing, c'est-à-dire que la divulgation de l'orientation sexuelle à d'autres personnes avant même qu'un coming out soit effectué. Ainsi, la perméabilité de la vie privée et de la vie publique influencerait le choix de la visibilité des femmes lesbiennes et hommes gais, allant de la dissimulation totale à la divulgation étendue. D'ailleurs, Oswald et Culton (2003) mentionnent que malgré la diffusion rapide des informations, la communauté ne poserait généralement pas de question sur l'homosexualité soupçonnée d'une personne, ce qui permettrait de vivre « dans le placard ». Les participant·e·s de leur étude considèrent que la communauté accepte leur orientation sexuelle dans la mesure où elle est cachée et peu abordée. Toutefois, Leedy et Connolly (2008) ont mis en évidence les hauts taux de discrimination vécue par les femmes lesbiennes et les hommes gais dans les comtés moins peuplés. D'ailleurs, les femmes ont rapporté être plus touchées par la discrimination que les hommes, une discrimination majoritairement institutionnelle, c'est-à-dire qu'elles se sont dit victime de discriminations liées au logement et aux soins de santé ainsi qu'économiques.

Le vaste sondage réalisé par Oswald et Culton (2003) identifie des aspects négatifs de la vie en contexte de ruralité pour les personnes homosexuelles. Les auteurs rappellent d'abord le fort ancrage de la religion dans l'Illinois et de ses effets sur les préjugés que la communauté entretiendrait à l'égard des personnes homosexuelles. De surcroît, les participant·e·s de cette étude ont mentionné posséder moins de droits que les personnes hétérosexuelles considérant que la Charte des droits humains de cet état n'inclut pas l'orientation sexuelle⁴. Cette absence de protection légale ouvre la porte à diverses formes de discrimination dans l'espace public. Les politiciens sont également ouvertement contre les droits LGBTQ, ce qui inciterait les personnes LGBTQ à cacher leur identité. On pourrait toutefois espérer des résultats différents dans des études plus récentes. Bien que ces résultats ne s'appliquent pas au Québec, où les personnes LGBTQ bénéficient d'une certaine égalité des droits, Oswald et Culton (2003) mettent en lumière l'influence des caractéristiques sociopolitiques sur leurs conditions de vie et donc l'importance de mener des recherches québécoises sur le sujet.

⁴ Depuis la parution de l'étude Oswald et Culton (2003), l'Illinois a modifié ses lois à plusieurs reprises en faveur des personnes LGBTQ : union civile et adoption (2011), reconnaissance du mariage entre l'orientation sexuelle et l'identité de genre illégale (2005-2006), bannissement des thérapies de conversion (2015), etc. (ILGA, 2023).

Enfin, Chamberland et Paquin (2007) ont dégagé des freins à l'émergence d'espaces publics pour les femmes lesbiennes et les hommes gais en région. Premièrement, elles avancent que les personnes homosexuelles auraient une faible visibilité publique puisqu'elles sont peu nombreuses et souvent dispersées sur un plus ou moins vaste territoire. Deuxièmement, elles dénotent un manque d'espaces sociaux, c'est-à-dire une absence de lieux de rencontres, d'organismes communautaires et d'activités spécifiques aux personnes LGBTQ.

Lien social et soutien. L'étude quantitative de Leedy et Connolly (2008) ainsi que le devis mixte de Oswald et Culton (2003) dégagent le même constat : les ressources en termes de soutien sont insuffisantes dans les comtés les moins peuplés, particulièrement les services spécifiques aux personnes LGBTQ. Il semble que les opportunités pour tisser des liens se situeraient davantage dans les contextes personnels et sociaux plutôt que dans les organisations et le milieu de travail (Leedy et Connolly, 2008). Bien que l'acceptation de l'identité LGBTQ ait été rapportée positive par seulement 10% des personnes répondantes, Oswald et Culton (2003) ont relevé de bonnes relations avec la famille et les amis. En effet, moins de 1% des participant·e·s ont décrit comme négatif leur rapport avec leur famille d'origine.

En ce qui concerne la communauté LGBTQ en milieu rural, Oswald et Culton (2003) mettent en évidence certains enjeux : elle serait trop petite, fragmentée et généralement cachée. Les récits de migration recueillis par Waitt et Gorman-Murray (2011) soulèvent que la présence d'un bar gai permettrait de contrer l'invisibilité et l'isolement. Néanmoins, ce lieu s'avèrerait également problématique de deux façons. D'abord, les femmes s'y sentiraient beaucoup moins à l'aise que les hommes en raison de la haute consommation d'alcool et de la musique très forte. En ce sens, les femmes seraient plus enclines à participer aux soirées mensuelles de danse pour femmes seulement. Ensuite, Waitt et Gorman-Murray (2011) soulignent les risques d'être victime d'un acte homophobe – particulièrement chez les hommes – associés à la fréquentation de bars gays. En effet, les hommes ayant une allure efféminée seraient la norme et une expression de genre plus masculine ne serait pas bienvenue dans ce type de lieux (Waitt et Gorman-Murray, 2011). Ainsi, certains hommes préféreraient l'invisibilité qu'offrent les bars ouverts à toutes.

Toutefois, Leedy et Connolly (2008) rappellent que la majorité des personnes lesbiennes, gaies et bisexuelles arriverait à créer des liens avec la communauté LGBTQ de leur milieu. D'ailleurs, sa petite taille favoriserait des liens sociaux plus forts entre ses membres, ce qui expliquerait que 37% des répondant·e·s la perçoivent comme un élément positif (Oswald et Culton, 2003). En somme, les études présentent des données

parfois contradictoires démontrant la pluralité des expériences et des perceptions liées au lien social et au soutien des personnes LGBTQ en milieu rural.

Stratégies identitaires. Dans leur vie quotidienne, les personnes LGB vivant hors des centres urbains adopteraient des stratégies afin de concilier l'espace public et leur orientation sexuelle. À cet effet, Chamberland et Paquin (2007) relèvent quatre modalités de visibilité sociale chez les participant·e·s de leur étude. Premièrement, la visibilité large signifie que l'orientation sexuelle est connue par la majorité de la communauté et est perceptible dans l'espace public. Les femmes lesbiennes et les hommes gais saisiraient donc les occasions de divulguer leur orientation sexuelle. En contexte rural, contrairement à la ville où une visibilité large permettrait tout de même un certain anonymat, presque la totalité des personnes de l'environnement connaîtraient l'orientation sexuelle de la personne. Deuxièmement, les femmes lesbiennes et les hommes gais peuvent opter pour une divulgation partielle auprès de personnes choisies, choisissant ainsi une visibilité sélective. L'information circulerait tout de même dans la communauté, sans que la personne ne dévoile son orientation sexuelle au-delà de son entourage immédiat. Ainsi, selon l'étude de Chamberland et Paquin (2007), ce choix de visibilité fait émerger deux groupes de personnes : celles qui ont été mises au courant formellement et les autres, pour qui l'identité sexuelle reste volontairement floue. Ce type de visibilité offrirait une protection contre le rejet social,

étant donné que la plupart des gens ne devrait pas connaître l'orientation sexuelle de la personne. Troisièmement, la visibilité restreinte à la sphère privée ou intime regroupe les femmes lesbiennes et les hommes gais vivant leur homosexualité uniquement avec leur partenaire. Le couple serait donc constamment caché, ce qui entraînerait un isolement et une absence de soutien, nécessaire lorsque le couple vit des moments difficiles. Waitt et Gorman-Murray (2011) ajoutent que les personnes homosexuelles porteraient une attention particulière à ce qu'elles démontrent dans la sphère publique. Ainsi, par crainte que leur orientation sexuelle devienne visible, elles modifieraient leurs comportements et leurs attributs physiques de sorte à se conformer aux normes hétérosexuelles. Par exemple, un des participant·e·s de l'étude a mentionné exagérer sa masculinité afin de s'aligner avec l'attitude attendue en région. Enfin, Chamberland et Paquin (2007) identifient une quatrième modalité de visibilité, soit l'invisibilité totale. Cette modalité n'impliquerait aucune identification homosexuelle, mais plutôt des relations homosexuelles épisodiques sans vie de couple. Ce type de visibilité a davantage été identifié chez les hommes gais (Chamberland et Paquin, 2007).

Pour terminer, Waitt et Gorman-Murray (2011) relèvent deux autres stratégies identitaires chez les femmes lesbiennes et les hommes gais vivant en région. D'abord, certaines personnes choisiraient de s'impliquer dans leur communauté. Les auteurs donnent en exemple le cas d'un homme gai qui, insatisfait des lieux de socialisation

existants, a décidé d'ouvrir un espace de type *drop-in* avec l'aide de ses amis. Son objectif était de créer un climat sécuritaire et confortable semblable à celui d'une famille pour les femmes lesbiennes et les hommes gais de sa région. Ensuite, les auteurs constatent qu'Internet et les réseaux sociaux seraient des outils permettant de vivre son identité homosexuelle en public. Ils seraient également aidants pour articuler cette identité et entrer en relation avec des communautés LGBTQ virtuelles. Dans le même sens, l'étude australienne de Cover et al. (2020) révèle que les générations ayant vécu l'avant et l'après-Internet ont soulevé l'impact positif des communications numériques sur l'isolement des personnes LGBTQ en contexte rural. Par ailleurs, pour les plus jeunes générations, les possibilités qu'offre l'Internet ne contribueraient pas à surmonter l'isolement, considérant qu'elles se sentent bien dans leur milieu (Cover et al., 2020).

2.1.3 Communautés lesbiennes et espace habité

Mouvement séparatiste lesbien. Aux États-Unis, des communautés lesbiennes, nommées *lesbianlands* ou encore le *landdyke movement*, existent depuis plus de 150 ans. Ces espaces séparatistes, composés uniquement de femmes, ont gagné en popularité avec l'avènement du féminisme lesbien dans les années 1970. Ce mouvement a amené plusieurs femmes lesbiennes à s'installer en région rurale, plus précisément sur des terres (Anahita, 2009). De nombreuses motivations idéologiques

ont conduit ces femmes à faire ce choix, notamment leur désillusionnement quant à la culture dominante et les persécutions politiques ou religieuses envers les personnes homosexuelles (Lord et Reid, 1995). Également, la domination masculine dans le champ de la psychiatrie, rendant légitime des traitements anti-femmes et anti-lesbiennes, semble avoir joué un rôle dans le désir d'émancipation des femmes lesbiennes de l'époque (Lord et Reid, 1995). De nos jours, on compterait environ une dizaine de communautés lesbiennes séparatistes aux États-Unis. Bien que le mouvement se soit essoufflé, on pourrait croire qu'il a eu un impact sur les géographies lesbiennes actuelles.

Mouvement vers les grands centres urbains. L'étude des centralités gaies et des espaces lesbiens à Toronto (Chenier, 2006; McLeod, 1996; Nash, 2005; Nash et Gorman-Murray, 2015; Ross, 1995), Paris (Cattan et Clerval, 2011; Leroy, 2005) et Montréal (Podmore, 2006) illustre que ces deux réalités ont tantôt cohabité, tantôt été en opposition, et expose les façons dont les femmes lesbiennes se sont approprié l'espace urbain.

C'est à partir des années 1950 et 1960 que les femmes lesbiennes commencent à s'installer de manière plus marquée à Toronto et à Montréal (Podmore, 2006), alors que la guerre permet aux femmes d'expérimenter de nouvelles formes de mobilité et

de mode de vie, notamment l'indépendance et l'accès à des corps de métier non traditionnel (chauffeuse d'autobus, mécanicienne, etc.) (Chenier, 2006). On voit se former durant cette période clé une sous-culture lesbienne autour de tavernes ou d'hôtels destinés à la classe ouvrière (McLeod, 1996). À Montréal, on note durant cette même période une augmentation des bars et des espaces lesbiens dans le centre-ville, marquant le début d'une identité lesbienne et d'une communauté reconnue, dont l'ascension se poursuivra jusqu'au début des années 1990 (Podmore, 2006).

Puis, au début des années 1970, à Toronto, le mouvement pour les droits des femmes lesbiennes et hommes gais organise plusieurs rencontres de réseautage dans ce qui deviendra le Village gai. Malgré des buts et des objectifs communs, d'importantes tensions entre les deux groupes émergent (Nash, 2005). Conséquemment, plusieurs femmes lesbiennes délaissent ce mouvement au profit d'organisations politiques lesbiennes et féministes. Elles s'impliquent également dans la création de coopératives d'habitation et de communes dans le centre-ville de Toronto (Ross, 1995). Bien que ces types d'habitation n'aient pas connu l'essor escompté, ces tentatives ont permis aux femmes lesbiennes d'établir un réseau social et politique ainsi que de travailler au développement socioéconomique du village gai et de ses alentours (Nash et Gorman- Murray, 2015).

À Montréal, dans les années 1980, les femmes lesbiennes délaissent elles aussi le Village gai au profit de leurs propres bars, commerces et institutions dans le quartier Plateau-Mont-Royal, ce que Podmore (2006) décrit comme l'âge d'or du mouvement lesbien. Toutefois, elle ajoute que la communauté lesbienne différait de celle des hommes gais autant dans sa forme que dans son ampleur. À cet effet, Podmore (2006) rapporte que le nombre de bars lesbiens a toujours été inférieur à celui des bars pour hommes gais, ces derniers étant en revanche plus concentrés dans un seul quartier. L'adhésion aux luttes féministes caractérise aussi la communauté lesbienne de l'époque. De plus, Podmore (2006) note que la communauté lesbienne était d'une part non territoriale et, d'autre part, moins visible que celle des hommes gais, ceux-ci bénéficiant de la consolidation d'un espace gai délimité, le Village. Par conséquent, les espaces lesbiens dans les grandes villes seraient marqués par une scission entre le politique et le social, principalement les bars gais et lesbiens. Pour plusieurs femmes lesbiennes, il serait courant de naviguer à travers divers réseaux, ceux des hommes gais – particulièrement commerciaux – et des femmes lesbiennes ainsi que des espaces féministes et lesbiens (Nash et Gorman-Murray, 2015).

Centralités, quartiers gais et espaces alternatifs. Plusieurs recherches se sont intéressées aux comportements des hommes gais dans l'espace urbain, alors que les spatialités lesbiennes ont peu été étudiées (Cattan et Clerval, 2011). Certain·e·s auteurs

décrivent les espaces lesbiens comme inexistant (Castells, 1983), des ghettos (Valentine, 1995) ou une contre-culture. Ainsi, Lo et Healy (2000) et Podmore (2006) soutiennent que les espaces lesbiens seraient, d'une part, différents de ceux des hommes gais et, d'autre part, davantage cachés et moins privilégiés. Pour Podmore (2006), l'absence d'espaces lesbiens contemporains à Montréal s'expliquerait par la division des femmes lesbiennes entre leur territoire enclavé, le Plateau-Mont-Royal, et l'expansion du Village gai, où elles doivent trouver leur place dans des environnements mixtes et queers. Devant une nouvelle génération de femmes s'identifiant à la fois lesbiennes et queer⁵, la communauté lesbienne se serait donc fragmentée.

Comme le rappellent Cattan et Clerval, « le droit à la ville des homosexuel·le·s s'est fortement manifesté par la reconnaissance et le développement des quartiers gais des grandes métropoles [...] notamment par l'investissement d'espaces commerciaux (restaurants, bars, clubs). L'importance des lieux commerciaux comme lieux de construction de l'identité et lieux de sociabilité pour des minorités sexuelles n'est plus

⁵ Alors que le terme « lesbienne » réfère à une orientation sexuelle, soit l'attraction sexuelle et/ou romantique envers les femmes, le terme « queer » désigne à la fois « un mouvement social, une identité politique, un parapluie d'identités non hétérocisnormatives, un champ de connaissance et une forme d'art » (Drouin, 2022).

à démontrer. » (2011, p.1). À Toronto, les espaces commerciaux sont majoritairement détenus par des hommes gais, ces derniers laissant peu de liberté aux femmes lesbiennes (Nash, 2006). Par exemple, des propriétaires dotent leur établissement de politiques ayant pour objectif d'exclure certaines femmes : code vestimentaire interdisant les pantalons, prix d'entrée élevé, obligation d'être accompagné par un homme, etc. Pour Cattan et Clerval (2011), cette exclusion s'expliquerait par les inégalités de salaires entre les hommes et les femmes, l'argent permettant un contrôle des espaces urbains (pouvoir d'achat des consommateurs, propriété des commerces, etc.).

À Paris, il existe très peu de lieux de sortie pour les femmes lesbiennes alors que l'offre pour les hommes gais est très élevée (Leroy, 2005). De plus, les femmes propriétaires de bars se disent économiquement limitées par la non-mixité de leur établissement. Ainsi, les établissements optent de plus en plus pour la mixité des espaces, fragilisant du même coup la visibilité des femmes lesbiennes (Cattan et Clerval, 2011).

Les avancées des droits LGBTQ des quinze dernières années ouvriraient la porte à des mobilités de plus en plus importantes rendant les villages gais moins attrayants (Nash et Gorman Murray, 2015). Les femmes lesbiennes ne feraient pas

exception, leur relation et leur participation dans ces quartiers étant en transition, ces dernières préférant maintenant s'installer à l'extérieur de la ville centre (Cieri, 2003). Bien qu'elles fréquentent encore les centralités gaies, elles ont également investi d'autres quartiers, accessibles, sécuritaires et dynamiques (Cattan et Clerval, 2011), sans pour autant en prendre le contrôle politique et économique (Nash et Gorman-Murray, 2015).

Stratégies spatiales des femmes lesbiennes. À Paris, en périphérie des quartiers gais se sont développés des « micro-territoires lesbiens [...] très limité[s] dans l'espace et dans le temps par rapport à l'ampleur et à la longévité du Marais gay » (Cattan et Clerval, 2011, p.12). Devant cette injustice, les femmes parisiennes ont élaboré une nouvelle stratégie pour se rassembler : des soirées organisées dans des lieux variés et toujours différents. La popularité de l'évènementiel, les obstacles à l'ouverture de bars, le peu de lieux lesbiens ainsi que les listes de diffusion et les réseaux sociaux seraient autant de facteurs contribuant à ces nouvelles initiatives. La fréquence de ces soirées et le nombre de participantes ne cessent d'augmenter depuis les années 2000 (Cattan et Clerval, 2011).

Trois stratégies de localisation caractériseraient les territoires lesbiens (Cattan et Clerval, 2011). Premièrement, la cohabitation partielle, qui consiste à occuper des

espaces à proximité de quartiers gais pour profiter de leur attractivité et de la sécurité qu'ils procurent, permettrait aux femmes lesbiennes d'être visibles sans pour autant être surexposées. Deuxièmement, des organisatrices de soirées ponctuelles non mixtes optent plutôt pour l'évitement des quartiers gais, rejetant l'hégémonie masculine, l'image et la signification de ces lieux. Enfin, les festivités lesbiennes se dérouleraient davantage dans d'autres lieux plus valorisés dans la ville, se distanciant ainsi des centralités gaies. La qualité du lieu et du quartier deviendrait le principal critère dans le choix des lieux de soirées. De cette manière, les femmes pourraient occuper des espaces dont l'accès leur est normalement restreint.

2.1.4 Migration interne et mobilités des personnes LGBTQ

Étendue du phénomène. Le phénomène de la migration interne chez les personnes LGBTQ est difficilement chiffrable, considérant le peu de statistiques nationales, aux États-Unis, au Canada et ailleurs dans le monde, recueillies sur l'orientation sexuelle. Plusieurs auteurs (Cooke et Rapino, 2007; Rault, 2016; Ueno et al., 2014; Winmark et Fortes De Lena, 2022) ont tenté de décrire et de quantifier ce phénomène à partir de données de recensements sur les ménages et sur les couples de même sexe mariés, excluant par le fait même les personnes LGBTQ vivant seules, célibataires ou n'ayant pas de vie sexuelle active. Par exemple, Ueno et ses collègues (2014) avancent que la migration interne des couples de même sexe serait supérieure à

celle recensée chez les couples hétérosexuels, soit de 4% chez les femmes lesbiennes et 8 % chez les hommes gais. De surcroît, l'éloignement de la ville d'origine serait nettement plus élevé chez ces couples. Rault (2016) révèle que 26 % des hommes en couple de même sexe vivraient toujours dans leur département⁶ d'origine contre 45% des hommes hétérosexuels en couple. Chez les femmes, les écarts seraient moindres, alors que 36% des femmes lesbiennes en couple et 43% des femmes en couple de sexe différent résideraient encore dans leur département natal.

Adressant le manque de données concernant le phénomène de migration interne, certain·e·s auteur·ices ont élargi ce champ de recherche en s'intéressant notamment aux femmes lesbiennes et aux hommes gais célibataires (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Scheitle et Guthrie, 2018) et aux jeunes LGBTQ (Thorsteinsson et al, 2022). D'abord, Blidon et Guérin-Pace (2013), dont l'étude porte sur les parcours géographiques des femmes lesbiennes et des hommes gais, peu importe leur statut marital, soulignent que les participant·e·s avaient déjà migré en moyenne trois fois au moment de la participation à leur recherche. Ensuite, Thorsteinsson et al. (2022) suggèrent que les

⁶ « Création de la Révolution (loi du 22 décembre 1789), le département est une circonscription administrative de l'État » (INSEE, 2018). La France compte actuellement 101 départements (INSEE, 2018).

adolescent·e·s LGBTQ quitteraient 2,3 fois plus leur ville d'origine que les autres adolescent·e·s. Plus spécifiquement, leurs intentions d'effectuer une migration interne seraient plus élevées en milieu rural qu'en milieu urbain.

Également, la migration interne semblerait s'inscrire différemment dans le parcours de vie des femmes lesbiennes que des hommes gais. À cet effet, Fortes De Lena (2022) révèle que les femmes lesbiennes migreraient à un plus jeune âge que les hommes gais et que les personnes hétérosexuelles. De plus, il y aurait des migrations plus fréquentes chez les femmes (Ueno et al., 2014), alors que les hommes migreraient davantage vers des milieux urbains (Fortes De Lena, 2022; Ueno et al., 2014) plus éloignés de leur ville de résidence (Ueno et al., 2014). Winmark et Fortes de Lena (2022) soulignent également que les couples mariés de même sexe s'installeraient généralement en milieu urbain, mais les femmes lesbiennes seraient toutefois bien représentées en nombre dans les milieux ruraux. Pour ces auteurices, la dualité urbaine / rurale serait plutôt représentative pour les hommes gais mariés, qui s'installeraient dans des régions urbaines dévitalisées, contribuant ainsi à l'embourgeoisement de ces milieux. Selon Rault (2016), la concentration de couples de même sexe dans les centres urbains, dans ce cas-ci la région parisienne, serait le résultat d'un phénomène de migration interne. Winmark et Östh (2014) dressent également ce constat pour les femmes lesbiennes et les hommes gais célibataires. Toutefois, Scheitle et Guthrie (2018)

soutiennent que la surreprésentation des femmes lesbiennes et des hommes gais dans les grands centres urbains serait plutôt liée au lieu de résidence à l'adolescence, les auteurices n'ayant trouvé aucun lien direct entre la migration vers une grande ville et l'identité sexuelle. Dans le même ordre d'idée, Fortes De Lana (2022) soutient que le choix de migrer dans une grande ville serait influencé par le lieu de résidence d'origine. En ce sens, plus les caractéristiques du lieu de résidence sont similaires à celles d'une grande ville, plus la migration interne vers cette destination serait facile pour les femmes lesbiennes et les hommes gais. Des recherches exposent que la concentration urbaine est néanmoins plus marquée chez les hommes gais que chez les femmes lesbiennes (Rault, 2016; Winmark et Fortes De Lena, 2022; Wimark et Östh, 2014). Plus précisément, le pourcentage d'hommes homosexuels en couple résidant dans une région urbaine serait deux fois plus élevé que celui des hommes hétérosexuels en couple (Rault, 2016). Par ailleurs, comparées aux femmes hétérosexuelles, les femmes lesbiennes résideraient davantage dans de grands centres urbains (Fortes De Lena, 2022). Winmark et Fortes De Lena (2022) notent toutefois que, bien que les femmes lesbiennes et les hommes gais soient sous-représentés dans les banlieues et les villes de taille moyenne, les femmes lesbiennes seraient autant représentées dans les villages et les petites villes comparées à la population générale. En ce qui concerne les adolescent·e·s LGBTQ, aucune différence significative entre les genres n'a été décelée,

tant à ce qui a trait au lieu de résidence qu'au parcours migratoire (Thorsteinsson et al., 2022).

De plus, l'enquête quantitative de Rault (2016) révèle que les migrations internes des couples de même sexe seraient plus contrastées chez les générations plus âgées, en particulier chez les hommes. Après avoir contrôlé le niveau d'études, l'auteur constate que les jeunes en couple résideraient moins souvent hors de leur région d'origine. L'hypothèse d'une évolution des mentalités et des droits LGBTQ pourrait expliquer ce résultat. Rault (2016) ajoute que les mobilités internes des couples de même sexe sont caractérisées par un fort investissement dans les études, une mobilité sociale ascendante et une mobilité géographique forte. Enfin, les femmes lesbiennes et les hommes gais en couple rapporteraient plus fréquemment ne pas connaître le lieu de résidence actuel de leurs parents. Rault (2016) émet l'hypothèse que les ruptures relationnelles avec la famille seraient plus courantes chez les personnes homosexuelles.

Diversité des parcours migratoires. La migration interne des personnes LGBTQ a d'abord été conceptualisée de manière binaire, sous la dualité urbaine / rurale (Cant, 1997; Weston, 1995). Par la suite, plusieurs auteurices se sont intéressé·e·s à ce phénomène et y ont apporté des nuances, certain·e·s en utilisant le terme « mobilité » plutôt que migration (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Cooke et Rapino, 2007; Gorman-

Murray, 2007, 2009; Grant, 2021; Rault, 2016; Waitt et Gorman-Murray, 2011). Les recherches de Blidon et Guérin-Pace (2013), de Fortes De Lena (2022), de Grant (2021) et de Winmark et Östh (2014) soulignent notamment que les parcours des femmes lesbiennes et des hommes gais ne seraient pas nécessairement ascendants dans la hiérarchie urbaine comparativement à ce que l'imaginaire gai et la culture populaire dépeignent. Bien que les villes demeurent centrales dans la plupart des parcours (58%), Blidon et Guérin-Pace (2013) ajoutent que les villes moyennes (43%) et les petites villes (30%) seraient également la destination de migration de nombreuses personnes homosexuelles. De son côté, l'étude de Fortes De Lena (2022) révèle que la majorité des migrations internes des femmes lesbiennes et des hommes gais, bien qu'ascendante, aurait pour destination des villes de taille moyenne. En se basant sur des récits de retour (*narratives of returns*), Waitt et Gorman-Murray (2011) relèvent que la conceptualisation manichéenne et unidirectionnelle de la migration participerait aux préjugés entourant la grande ville, vue comme l'utopie gaie, et les régions, perçues comme un purgatoire. Pourtant, selon l'étude de Blidon et Guérin-Pace (2013), les parcours ascendants vers les grandes villes ne représenteraient que 28% des expériences de migration interne des hommes gais et 20% de celles des femmes lesbiennes. En outre, ces parcours ne s'opèreraient pas des petites régions vers les grandes villes, mais seraient plutôt progressifs et comporteraient plus d'une étape (Blidon et Guérin-Pace, 2013). C'est également le constat de Thorsteinsson et al.

(2022), qui soutiennent que les jeunes LGBTQ en milieux ruraux migreraient vers de petites villes en périphérie d'un grand centre urbain, la mobilité ascendante étant considérée comme un rite de passage.

En s'attardant aux caractéristiques des parcours migratoires, Blidon et Guérin-Pace (2013) mettent en relief la diversité des expériences des femmes lesbiennes et des hommes gais à la suite de la décohabitation parentale. Bien que la migration vers une ville de plus grande taille serait démontrée statistiquement (28%), elles constatent que les parcours mixtes seraient également prédominants (27%) et que ceux descendants s'avèreraient non négligeables (12%). En effet, le tiers des participants ont alterné entre des étapes de migration vers des agglomérations de plus grande et de plus petite taille. Par ailleurs, l'analyse différenciée soulève des distinctions entre l'expérience des femmes lesbiennes et des hommes gais. Les premières suivraient des parcours majoritairement mixtes (35%) plutôt qu'ascendants (20%) alors que pour les hommes gais, les parcours ascendants (28%) et mixtes (25%) seraient presque aussi fréquents (Blidon et Guérin-Pace, 2013). Néanmoins, contrairement aux hommes gais, les répondantes lesbiennes ont résidé davantage en banlieue plutôt qu'à Paris. Blidon et Guérin-Pace (2013) expliquent ce résultat par l'effet de genre : les femmes auraient une situation financière moins enviable que celle des hommes et celle-ci influencerait

le type d'emploi qu'elles occupent, leur revenu familial, leur patrimoine, leur accès à la propriété et ainsi que leur choix de lieu de résidence.

Pour leur part, les données états-uniennes de recensement analysées par Cooke et Rapino (2007) abordant les thèmes de la densité et de l'urbanisation, les attraits ou les commodités ainsi que la communauté LGBTQ et la tolérance, révèlent que les gais en couple migreraient plus particulièrement vers des régions urbaines de moyenne taille alors que les femmes lesbiennes en couple opteraient pour des lieux moins peuplés. La concentration d'attraits et de commodités des régions urbaines serait une des raisons expliquant le choix des hommes gais en couple. Quant aux femmes lesbiennes en couple, elles s'installeraient dans des municipalités où la densité de population est faible, mais où le taux de couples lesbiens est élevé. À cet effet, Blidon et Guérin-Pace (2013) suggèrent que la migration vers une agglomération rurale ou un village serait pour certaines l'opportunité de réaliser des projets de couple tels que l'achat d'une propriété et l'accès à un environnement favorisant une meilleure qualité de vie.

Facteurs explicatifs et motivations. D'abord étudiée dans une perspective dualiste urbaine/rurale, les connaissances sur la migration interne des personnes LGBTQ se sont développées autour de récits de vie a priori émancipatoires. Par son approche anthropologique, Weston (1995) a exposé la forte croyance en l'existence

d'une collectivité gaie dans certaines grandes villes, dont San Francisco aux États-Unis, au milieu des années 1980. Les médias (journaux, télévision, films, etc.) auraient considérablement contribué à la construction d'un « nous » pour les femmes lesbiennes et les hommes gais vivant en contexte de ruralité, en plus de permettre un premier contact, positif ou négatif, avec l'homosexualité. Selon Weston (1995), c'est ainsi que les personnes homosexuelles auraient pris conscience qu'elles ne sont pas seules. Rapidement, la ville serait devenue synonyme de tolérance alors que la campagne demeurerait un lieu de persécution et d'isolement. Pour Wimark et Östh (2014), cet imaginaire gai associé aux grandes villes encouragerait les femmes lesbiennes et les hommes gais à migrer et expliquerait en partie le phénomène. Par ailleurs, Waitt et Gorman-Murray (2011) mettent en évidence certains moments décisifs dans le choix de migrer : stigmatisation, épisodes de violence, relations amoureuses difficiles, voire impossibles, mésententes avec la famille, etc. En ce sens, les auteurs soutiennent que de quitter la résidence familiale et sa ville d'origine serait nécessaire afin de se développer. Dans le même sens, les études d'Esposito et Calanchini (2022) ainsi que de Fortes De Lena (2022) révèlent que les femmes lesbiennes et les hommes gais auraient la volonté de s'installer dans une région plus *gay friendly*, c'est-à-dire un milieu plus inclusif et ouvert à leur identité sexuelle. Selon Weston (1995), les femmes lesbiennes et les hommes gais entretiendraient des a priori selon lesquels la migration vers une grande ville permettrait de passer de la surveillance à la liberté et de

l'isolement à la communauté. Toutefois, malgré ce souhait, leur choix de destination serait limité par d'autres priorités, comme les opportunités d'emploi, et par des contraintes externes telles que l'accès à la propriété (Esposito et Calanchini, 2022). Waitt et Gorman-Murray (2011) rappellent que les migrants ne perdraient toutefois pas leur ancrage à leur région d'origine et qu'un retour éventuel ne serait pas nécessairement exclu.

Pour sa part, Gorman-Murray (2009) a développé trois modèles de migration interne liée aux émotions à partir de récits de migration de 37 femmes lesbiennes et hommes gais. Le tableau 1 présente un résumé de sa conceptualisation :

Tableau 1
Trois modèles de migration interne liée aux émotions

Source : Gorman-Murray, 2009⁷

Modèle	Description	Émotion prédominante	
1	Migration dans le but de faire son <i>coming out</i>	Se reconstruire en tant qu'homosexuel et explorer le désir sexuel	Confort/Inconfort
2	Migration gravitationnelle	Se rapprocher d'un quartier où il y a une forte présence gaie ou lesbienne	Confort/Inconfort
3	Migration relationnelle	Migrer afin de consolider une relation homosexuelle ou pour fuir une rupture.	Amour

Gorman-Murray (2009) insiste sur le caractère incarné de la migration interne. Les choix des femmes lesbiennes et des hommes gais de migrer seraient plus complexes que la seule émancipation unilatérale vers une grande ville. En ce sens, la mobilité géographique serait utile pour pallier l'inconfort découlant d'une identité

⁷ Traduction libre. Tableau-synthèse conçu à partir de « Intimate mobilities: emotional embodiment and queer migration », Gorman-Murray, 2009.

homosexuelle et pour gérer des relations amoureuses. Par ailleurs, Weston (1995) et plusieurs autres auteurices (Lewis, 2012, 2014; Blidon et Guérin-Pace, 2013; Waitt et Gorman-Murray, 2011) affirment que les effets de la migration vers une grande ville demeureraient plus complexes. L'étude de Lewis (2012) auprès d'hommes gais vivant à Ottawa (Canada) et à Washington (États-Unis) soulève également que la migration vers la ville ne serait pas une émancipation unilatérale, mais plutôt une manière de gérer ses relations familiales et amicales tout en développant une identité gaie. En ce sens, il s'agirait davantage de moments d'émancipation rendus possibles par un parcours migratoire. Selon Lewis (2014), la migration des hommes gais serait intimement liée aux circonstances et aux transitions de la vie (choix de carrière, *coming out*, développement d'un sentiment d'appartenance à la communauté et de relations amoureuses et sociales, etc.). De même, Blidon et Guérin-Pace la décrivent comme le « produit d'un arbitrage pas toujours maîtrisé et maîtrisable, entre désirs, rejets, opportunités, contraintes notamment économiques (prix du marché foncier, stock de logements disponibles) » (2013, p.132). De surcroît, les autrices soutiennent que les motivations ne seraient pas nécessairement évidentes et explicites pour les femmes lesbiennes et les hommes gais. D'ailleurs, seulement 1% des participant·e·s à leur enquête ont mentionné l'homosexualité comme une de leurs motivations (Blidon et Guérin-Pace, 2013). Néanmoins, les diverses études sur la migration interne des

femmes lesbiennes et des hommes gais permettent d'identifier les principaux facteurs et les motivations liés à ce phénomène.

Coming out. D'abord, l'inconfort à divulguer son orientation sexuelle dans sa ville natale apparaît comme une motivation importante dans le choix de migrer (Valentine, 1993). Weston (1995) adhère à ce point de vue et ajoute que pour plusieurs personnes homosexuelles, il serait impossible de faire un *coming out* en contexte de ruralité. Elle soutient même que d'y rester signifierait d'être condamné·e·s à une vie malheureuse : mariage, fondation d'une famille, etc. L'étude de Winmark et Östh (2014) abonde également en ce sens, le *coming out* étant un évènement marquant et continu qui amènerait les femmes lesbiennes et les hommes gais à s'installer dans les grandes villes. Lewis (2014) ajoute que la ville, destination principale de la migration des hommes gais, disposerait de ressources spécifiques pouvant faciliter le dévoilement de l'orientation sexuelle. Le *coming out* est également l'un des trois modèles de migration liée aux émotions de Gorman-Murray (2009) et permettrait aux femmes lesbiennes et aux hommes gais de se reconstruire en tant qu'homosexuel·le·s et d'explorer leur désir sexuel. Les sentiments de confort/inconfort joueraient un rôle prédominant dans ce modèle de migration.

Par ailleurs, les types de migration des hommes gais énoncés par Lewis (2012), et réalisés plus récemment, apportent quelques nuances. Le deuxième type, « migrer et retourner dans le placard » (Lewis, 2012, traduction libre), rappelle qu'il ne suffirait pas de déménager pour s'affirmer. Plusieurs facteurs internes et externes auraient des impacts sur le dévoilement, dont l'allégeance politique, le quartier habité et le climat au travail. La migration des hommes gais ne permettrait donc pas de passer du « placard » à *out*, mais plutôt d'effectuer des choix quant au dévoilement (ne pas dévoiler, dévoilement partiel ou dévoilement complet), et ce, peu importe le niveau de dévoilement dans la ville qu'ils ont quittée. Ainsi, Lewis (2012) perçoit la mobilité géographique des hommes gais comme une façon de négocier le processus de *coming out*.

Développement de l'identité homosexuelle. Chez Weston (1995), ce sont la solitude et l'isolement qui seraient le point de départ pour revendiquer une identité homosexuelle. Les femmes lesbiennes et les hommes gais exploreraient en effet leur identité homosexuelle en migrant vers les grandes villes (Lewis, 2014; Winmark et Östh, 2014). De surcroît, deux types de migrations chez les hommes gais exposés par Lewis (2012) font écho à la volonté de développer son identité homosexuelle. Premièrement, les « escapades aux fins de repérage » (Lewis, 2012, traduction libre) consistent à expérimenter de courts séjours dans des villes réputées pour leur

communauté gaie afin de construire son identité homosexuelle. Deuxièmement, la « migration pour réfléchir à son identité » (Lewis, 2012, traduction libre) se traduit, d'une part, par un retour dans sa ville d'origine pour confirmer ou infirmer la possibilité de vivre une vie hétérosexuelle et, de l'autre, par des séjours en ville pour confirmer son besoin de vivre en tant qu'homosexuel ou encore délaisser sa vie hétérosexuelle actuelle. Il peut également s'agir d'allonger ses séjours en ville pour se donner le temps nécessaire afin de dévoiler son orientation sexuelle.

Communautés LGBTQ et quartiers gais. Bien que la migration interne ne soit pas unilatérale de la région à la métropole, elle est souvent liée à la recherche d'autres personnes homosexuelles (Weston, 1995). Chez les hommes gais, Lewis (2014) énonce que la ville leur offrirait la possibilité d'établir des relations sociales et de s'identifier à la communauté LGBTQ. La migration gravitationnelle, conceptualisée par Gorman-Murray (2009) et intimement liée au sentiment de confort et d'inconfort, consiste d'ailleurs à déménager près d'un quartier où la présence de femmes lesbiennes et d'hommes gais est forte. Lewis (2012) met également en évidence que certains hommes gais migreraient à l'intérieur d'une même ville afin d'aller à la rencontre de la communauté gaie. En effet, ils s'installeraient d'abord en périphérie de la ville avec des amis hétérosexuels ou des colocataires avant de se rendre compte que leur coming out est insuffisant. En ce sens, les hommes gais se définiraient out par la relation avec

la communauté, les incitant donc à habiter des zones où la communauté gaie est installée. En contrepartie, Espositio et Calanchini (2022) relèvent que, considérant que la culture lesbienne est somme toute invisible en comparaison à celle des hommes gais (Wolfe, 1992), les femmes démontreraient un plus grand intérêt à prendre part à la communauté lesbienne, autant pour obtenir du soutien que pour contribuer à son maintien. Elles seraient donc davantage à la recherche d'une destination avec une culture lesbienne forte. De leur côté, les hommes gais auraient plus d'options lorsqu'ils migrent, pouvant retrouver une culture gaie facilement peu importe le contexte et l'environnement (Espositio et Calanchini, 2022). En somme, Espositio et Calanchini (2022) réitèrent l'importance de la culture gaie et lesbienne dans le développement d'un sentiment d'appartenance aux communautés LGB. Toutefois, l'étude sur la mobilité de deux générations de personnes LGBTQ menée par Cover et al. (2020) ne révèle pas de lien entre le sentiment d'appartenance et le lieu de résidence, qu'il soit urbain ou rural.

Relations amoureuses et intimes. Autre facteur menant à la migration, les relations amoureuses et intimes semblent déterminantes dans les motivations des femmes lesbiennes et des hommes gais (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Gorman-Murray, 2009; Lewis, 2014; Winmark et Östh, 2014). Lewis (2014) soutient que la ville offrirait également la possibilité de développer des relations amoureuses, parfois les premières,

pour les jeunes hommes gais. Blidon et Guérin-Pace (2013) adhèrent aussi à ce propos en avançant que le choix de s'installer en milieu rural serait inconcevable pour une personne seule qui désire réaliser un projet conjugal. La migration relationnelle de Gorman-Murray (2009) désigne d'ailleurs une migration ayant pour but de consolider une relation homosexuelle. En ce sens, l'amour est le sentiment décisif dans ce modèle de migration. Bien que la migration vers une grande ville serait motivée par la recherche de partenaires, Winmark et Östh (2014) affirment toutefois que, lorsque les femmes lesbiennes et les hommes gais forment des couples, l'importance accordée à résider dans une grande ville diminuerait.

Autres facteurs explicatifs. Malgré l'insuffisance de données scientifiques, quelques autres facteurs ont été avancés dans la littérature sur la migration interne des personnes homosexuelles et bisexuelles. D'abord, l'absence ou la pénurie de services de santé et de services sociaux inclusifs et adaptés aux réalités des personnes LGBTQ en région serait un facteur prédominant contribuant à la migration vers une plus grande ville (Grant, 2021). Également, Lewis (2014) met en lumière que certains jeunes hommes gais migreraient afin de résider dans un milieu de vie plus grand. On peut avancer que cette motivation serait reliée à la recherche d'anonymat, absent dans les communautés rurales (Chamberland et Paquin, 2007). Ensuite, les résultats de l'étude de Blidon et Guérin-Pace (2013) soulignent que la principale motivation avancée par

les femmes lesbiennes et les hommes gais serait professionnelle, dont la poursuite d'études supérieures et l'avancement dans la carrière. Dans le même ordre d'idée, constatant un haut niveau de diplomation dans leur échantillon respectif, Fortes De Lena (2022) et Rault (2016) émettent l'hypothèse que les motivations conduisant à une migration interne pourraient être liées à la poursuite d'études supérieures. Selon Rault, le haut niveau de scolarité témoignerait de « trajectoires individuelles marquées par l'autonomisation par les études étroitement liées à l'homosexualité. Investir dans ces études, c'est créer les conditions d'une autonomie sociale, en particulier matérielle » (2016, p.7). Lewis (2014) abonde dans le même sens en mentionnant que les hommes gais migreraient afin d'obtenir une situation financière meilleure et stable. Dans une perspective plus large, Winmark et Östh (2014) suggèrent que les transitions de vie expliqueraient la migration interne des femmes lesbiennes et des hommes gais, nommant la carrière, la cohabitation, le mariage ou encore la formation d'une famille.

Récits de retour. À la suite d'une ou plusieurs migrations internes, certaines personnes homosexuelles choisissent de retourner dans leur région d'origine ou de migrer dans une communauté rurale. Quelques facteurs expliqueraient cette décision, tels qu'une rupture amoureuse (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Gorman-Murray, 2009; Lewis, 2014). Aussi, les hommes gais interrogés par Lewis (2014) ont mentionné vouloir se retirer de la communauté LGBTQ et de leur vie sociale active à un certain

âge. Ensuite, Blidon et Guérin-Pace (2013) avancent que les responsabilités familiales, telles que la prise en charge de parents vieillissants ou l'accompagnement d'un frère ou d'une sœur malade, ainsi que les liens intergénérationnels, seraient une motivation à retourner dans sa région d'origine. Enfin, les récits recueillis par Waitt et Gorman-Murray (2011) soulèvent que certaines difficultés d'ordre personnel, des épisodes de violence conjugale ou des problèmes de santé mentale par exemple, pourraient mener à un retour à sa ville d'origine. Ces témoignages illustrent d'ailleurs que les femmes lesbiennes et les hommes gais pourraient surpasser la stigmatisation vécue dans leur ville d'origine. La subjectivité liée à cette dernière ne serait ni fixe, ni prédéterminée, et pourrait donc évoluer dans le temps (Waitt et Gorman-Murray, 2011). D'ailleurs, abordant les récits de retour de femmes queer en Tasmanie, Grant (2021) utilise la notion de *queer futurity* pour exposer les progrès réalisés et l'augmentation de la visibilité queer dans des régions rurales auparavant codées comme hostiles aux personnes LGBTQ.

2.1.5 Limites des études

Malgré le fait que la migration interne des personnes LGBTQ a peu été abordée, le phénomène attire de plus en plus l'intérêt. Les études actuelles ont été produites en majeure partie par le biais de la géographie sociale (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Cooke et Rapino, 2007; Gorman-Murray, 2007, 2009; Lewis, 2012, 2014; Winmark et

Fortes De Lena, 2022). Quelques recherches sont issues de la discipline de la sociologie (Fortier, 2001; Rault, 2016; Scheitle et Guthrie, 2019) et de la psychologie (Esposito et Calanchini, 2022; Thorsteinsson et al., 2022) mais à notre connaissance, aucune n'a été développée jusqu'à maintenant en travail social. Qui plus est, ces données proviennent principalement de pays anglo-saxon, soit l'Australie (Cover et al., 2020; Gorman-Murray, 2007, 2009; Waitt et Gorman-Murray, 2011) et les États-Unis (Cooke et Rapino, 2007; Esposito et Calanchini, 2022; Lewis, 2012, 2014; Scheitle et Guthrie, 2019; Ueno, Vaghela et Ritter, 2014; Weston, 1995). Ainsi, des données qualitatives issues des champs de la sociologie ou du travail social et, de surcroît, provenant du Québec ou de territoires similaires sont manquantes.

Aussi, les échantillons des études sur la migration interne des personnes LGBTQ posent des problèmes. En effet, il n'existe que très peu de recherches dont l'objet est strictement l'expérience des femmes lesbiennes. Quelques études proposent des échantillons composés uniquement d'hommes gais, (Lewis, 2012, 2014) et d'autres sont mixtes, incluant des femmes lesbiennes (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Cooke et Rapino, 2007; Cover et al., 2020; Esposito et Calanchini, 2022; Fortes de Lena, 2022 ; Gorman-Murray, 2009; Waitt et Gorman-Murray, 2011; Scheitle et Guthrie, 2019 ; Thorsteinsson et al., 2022; Weston, 1995; Winmark et Fortes De Lena, 2022). De plus, certaines études mixtes comportent plus de participants hommes que femmes (Blidon

et Guérin-Pace, 2013; Gorman-Murray, 2009; Thorsteinsson et al., 2022; Wimark, 2016).

Enfin, peu de recherches ont pour sujet l'expérience des personnes LGBTQ en fonction du lieu habité ou leur migration interne. Ainsi, plusieurs études datent de plus d'une décennie et ne tiennent donc pas compte d'une potentielle évolution des mentalités et des lois en vigueur. Conséquemment, la présente étude, ancrée dans le champ du travail social, a pour but de pallier certaines lacunes dans les connaissances actuelles et de contribuer à la production de données qualitatives sur la migration interne et le développement de l'identité lesbienne en contexte québécois. Ainsi, elle permettra, d'une part, d'offrir une voix aux femmes lesbiennes et, d'autres part, de contribuer à l'amélioration de leur bien-être, particulièrement hors des grands centres urbains.

2.2 Cadre théorique

L'étude de la migration interne des femmes lesbiennes sous l'angle du développement de leur identité nécessite deux points d'ancrage théorique. À cet effet, Lewis (2012) propose une typologie tentant d'expliquer et de décrire le phénomène de migration des hommes gais. En ce qui a trait au développement de l'identité des femmes lesbiennes, McCarn et Fassinger (1996) ont développé un modèle des plus

pertinents dans des contextes migratoires puisqu'il tient compte des changements environnementaux.

2.2.1 Typologie de la migration interne des hommes gais de Lewis

À partir de données recueillies auprès de 48 hommes gais vivant à Ottawa (Canada) et à Washington (États-Unis), Lewis (2012) a mis en évidence quatre types de migration interne liés au processus de *coming out* et au développement de l'identité sexuelle, soit les escapades aux fins de repérage, le retour dans le placard, la migration potentielle et la migration à l'intérieur d'une même ville.

Premièrement, « les escapades aux fins de repérage »⁸ sont de courts séjours visant à identifier des villes potentielles où s'installer. Il s'agit d'occasions pour découvrir une communauté gaie donnée ou pour affirmer son identité. La majorité des participants de l'étude de Lewis (2012) n'avaient pas dévoilé leur orientation sexuelle avant d'expérimenter ce type de migration interne. En ce sens, ces brèves expériences seraient donc utiles pour confirmer la possibilité de vivre sa vie en tant qu'homme gai, sans toutefois permettre de compléter un processus de *coming out*. Le deuxième type

⁸ Traduction libre de Lewis, 2012

de migration énoncé par Lewis (2012) consiste en un retour « dans le placard » à la suite d'une relocalisation, que ce soit dans une grande ville ou dans une région rurale. Plusieurs facteurs internes et externes peuvent expliquer ce recul dans le processus de *coming out*, notamment le quartier habité, le climat au travail, la culture et l'allégeance politique. Ensuite, Lewis (2012) propose un troisième type de migration interne visant à réfléchir sur son identité. La migration, ou la migration potentielle, plutôt que la destination choisie agirait comme un catalyseur pour le *coming out*. Les hommes gais migreraient vers leur ville d'origine ou une plus petite région pour afin de tenter de se conformer à l'hétérosexualité ou vers une plus grande ville pour pallier leur insatisfaction face à leur vie hétérosexuelle. Plus précisément, ce type de migration se caractériserait par des allers-retours fréquents entre la ville d'origine et une destination plus ouverte à l'homosexualité, que Lewis (2012) nomme *queer home*. La « migration pour réfléchir à son identité »⁹ se caractérise également par un séjour plus long que prévu dans une ville afin de se donner le temps de dévoiler son homosexualité. Enfin, Lewis (2012) propose un quatrième type de migration, soit celle à l'intérieur d'une même ville. Les hommes gais ayant entamé leur processus de dévoilement s'installeraient plus près des quartiers gais ou à forte densité gaie. Certains d'entre eux

⁹ Traduction libre de Lewis, 2012

sentiraient un besoin de se rapprocher de la communauté gaie pour se considérer réellement *out*. Toutefois, Lewis (2012) note que cette migration et, conséquemment, ce rapprochement d'un quartier gai, auraient des effets positifs – sentiments de confort et d'affirmation – mais également négatifs – sentiments de peur, d'exclusion et de déception face à la communauté gaie. Le tableau 2 présente une synthèse de la typologie de Lewis (2012) :

Tableau 2

Quatre types de migration interne chez les hommes gais

	Types	Description
1	Escapade aux fins de repérage	Expérimenter de courts séjours dans des villes réputées pour leur communauté gaie Construire son identité homosexuelle
2	Migrer et retourner dans le placard	Après avoir vécu son homosexualité ouvertement, se relocaliser dans une autre ville et retourner dans le placard
3	Migrer pour réfléchir sur son identité	Retourner dans sa ville d'origine pour confirmer ou infirmer la possibilité de vivre une vie hétérosexuelle Partir en ville et confirmer son besoin de vivre une vie homosexuelle (ou de délaisser sa vie hétérosexuelle actuelle)
4	Migrer à l'intérieur d'une même ville	Quitter la périphérie de la ville Aller à la rencontre de la communauté gaie en s'installant près d'un quartier gai ou dans un quartier avec un haut taux d'homosexuels.

Source : Lewis (2012)¹⁰

Cette typologie sous-tend que la migration ne serait pas une émancipation unilatérale, mais bien une manière de gérer ses relations, notamment avec la famille et

¹⁰ Traduction libre. Tableau-synthèse conçu à partir de « Remapping disclosure: gay men's segmented journeys of moving out and coming out », Lewis, 2012.

les amis, tout en développant son identité homosexuelle. En ce sens, la migration interne permettrait d'effectuer des choix quant au dévoilement, et ce, peu importe le niveau de dévoilement atteint dans la ville que les hommes gais ont quittée. En fait, la mobilité géographique serait une façon de négocier avec le processus de *coming out*. Enfin, Lewis (2012) souligne également, dans une perspective intersectionnelle, l'expérience différenciée de migration interne des hommes selon leur âge et leur origine ethnique. D'abord, Lewis (2012) suggère que les jeunes hommes gais utiliseraient davantage Internet pour repérer des destinations favorables à l'homosexualité plutôt que d'opter pour des migrations internes de type « escapades aux fins de repérage ». Ensuite, Lewis (2012) met en évidence l'expérience distincte des hommes gais racisés, pour lesquels le processus de *coming out*, malgré plusieurs migrations internes, se serait avéré incomplet et insatisfaisant. L'auteur mentionne, par exemple, l'exclusion vécue par ces derniers dans les espaces gais et, plus largement, dans la communauté gaie. Les notions de dévoilement et d'émancipation urbaine inhérentes à la migration interne dans la typologie de Lewis (2012) seraient plutôt abstraites pour les hommes gais racisés. L'auteur appelle d'ailleurs à davantage de recherches sur la migration interne dans une perspective intersectionnelle pour mieux comprendre les subjectivités liées à ce phénomène.

2.2.2 Le modèle de développement de l'identité lesbienne de McCarn et

Fassinger

Revisitant les nombreux modèles de développement de l'identité des minorités sexuelles (Cass, 1979; Chapman et Brannock, 1987; Coleman, 1982; Milton et McDonald, 1984; Sophie, 1986; Troiden, 1989), McCarn et Fassinger (1996) abordent certaines lacunes. D'abord, sur le plan ethnique, les modèles existants ne reflétaient pas la complexité des multiples oppressions pouvant être vécues par une même personne. En effet, McCarn et Fassinger (1996) soutiennent que le développement identitaire des minorités culturelles est similaire à celui des minorités sexuelles, les deux processus faisant passer l'expérience d'oppression de l'inconscient à la conscience. Ensuite, s'intéressant d'abord au développement identitaire des femmes lesbiennes, McCarn et Fassinger (1996) mettent en évidence l'oppression et la discrimination singulières vécues par les femmes. En effet, bien que les modèles de développement de l'identité intègrent à la fois les hommes et les femmes, les auteurs soulignent la non-reconnaissance de la socialisation des femmes. Elles identifient trois éléments influençant l'expérience des femmes et donc la construction identitaire des femmes lesbiennes : (1) la répression du désir sexuel ; (2) l'interdépendance entre l'intimité et l'autonomie et (3) la récente possibilité d'adopter des comportements et des rôles non traditionnels (démontrer leur force physique, initier une relation sexuelle, occuper un emploi typiquement masculin, etc.) (McCarn et Fassinger, 1996). Les deux premiers

éléments pourraient expliquer le fait que les femmes lesbiennes font leur dévoilement plus tard que les hommes gais et plus souvent dans le cadre d'une relation de couple. Le troisième élément influencerait la manière dont les femmes lesbiennes se perçoivent, c'est-à-dire différentes des autres femmes.

À partir de ces constats, McCarn et Fassinger (1996) élaborent leur modèle de développement de l'identité lesbienne de sorte qu'il soit inclusif des divers parcours que peuvent empruntés les femmes lesbiennes. Il est composé de quatre phases – la conscience, l'exploration, l'engagement et l'internalisation/synthèse – ainsi que de deux processus (individuel et collectif) qui se veulent complémentaires, mais non simultanés. Les auteurs considèrent que chaque personne est d'abord dans un état de non-conscience. Le tableau 3 résume les quatre phases du processus individuel et collectif du développement identitaire des femmes lesbiennes :

Tableau 3
Modèle de développement de l'identité lesbienne

Phases	Développement de l'identité sexuelle (individuel)	Développement du sentiment d'appartenance au groupe (collectif)
Non-conscience		
1) Conscience	Sentiment d'être différent	Existence de différentes orientations sexuelles chez les autres
2) Exploration	Sentiments profonds (sexuels, amoureux) pour les femmes ou une en particulier	Positionnement envers les lesbiennes en tant que groupe (attitude, sentiment d'appartenance)
3) Engagement	Connaissance de soi, épanouissement et cristallisation des choix en lien avec sa sexualité	Engagement personnel envers le groupe Conscience de l'oppression et des conséquences
4) Internalisation	Amour pour les femmes et choix sexuels intégrés à l'identité globale	Identité en tant que membre d'un groupe minoritaire, peu importe le contexte

Source : McCarn et Fassinger (1996, p.521)¹¹

¹¹ Traduction libre. Tableau adapté de « Revisioning Sexual Minority Identity Formation: A New Model of Lesbian Identity and its Implications for Counseling and Research » (McCarn et Fassinger, 1996 : 521)

Les différentes phases du modèle sont continues et circulaires. Ainsi, au niveau du processus individuel, un changement d'environnement ou de contexte, que ce soit l'entourage ou la ville de résidence, requiert à nouveau une prise de conscience de l'oppression (phase 1). En ce qui a trait au processus collectif, McCarn et Fassinger (1996) reprennent le concept d'attitude issu de la littérature sur le développement identitaire des minorités ethniques : l'attitude envers soi-même, envers d'autres personnes lesbiennes/gaies et envers les personnes hétérosexuelles. Enfin, les dévoilements et la visibilité des femmes lesbiennes ne sont pas perçus par les auteurs comme un signe d'avancement développemental.

Ces deux points d'ancrage théorique, c'est-à-dire le développement de l'identité lesbienne et la typologie de la migration interne des hommes gais, permettent d'étudier le point de vue d'actrices concernées en ce qui a trait à la migration interne et son influence sur le développement identitaire des femmes lesbiennes. À notre connaissance, aucun·e auteurice ne s'est penché sur ces liens, au Québec tout comme ailleurs dans le monde. De surcroît, la typologie de Lewis (2012) a été conceptualisée à partir d'un échantillon d'hommes gais et n'a jamais été explorée auprès d'une population lesbienne.

2.3 Cadre conceptuel

À priori, quelques concepts-clés à la présente étude doivent être définis. D'abord, l'énoncé de recherche comprend un concept particulier, celui de la migration interne, qui doit être accompagné d'une définition du territoire habité. Puis, considérant la population à l'étude, l'hétéronormativité, l'hétérosexisme ainsi que la lesbophobie et la lesbophobie intériorisée¹² sont tous des facteurs exerçant une influence sur les femmes lesbiennes, affectant probablement leur parcours de vie et leur développement identitaire. Une définition de chacun des concepts retenus dans le cadre de cette recherche est proposée.

2.3.1 Migration interne

Aux fins de cette recherche, le concept « migration interne » a été préféré à celui de « mobilité », moins spécifique. En effet, alors qu'une mobilité peut décrire des

¹² Le terme homophobie, défini comme une phobie, une crainte ou une peur irrationnelle de l'homosexualité (Wickberg, 2000), a été exclu des concepts-clés de cette recherche, malgré son caractère hégémonique dans le paysage scientifique et politique (Chamberland et Lebreton, 2012). Deux principales critiques justifient ce choix : (1) son caractère psychologisant, c'est-à-dire sa « dimension individualisante [...], [l'homophobie] considérée comme un attribut de nature psychologique plutôt que comme l'expression d'un système social » (Chamberland et Lebreton, 2012, p.29) et (2) son caractère sexiste, ne prenant pas en compte « la contrainte de l'hétérosexualité imposée aux femmes permettant l'appropriation de leur corps et de leur travail par les hommes » (Rich, 1981, p.23). Conséquemment, le terme lesbophobie a été retenu, avec réserves.

déplacements sans déménagement ou encore des migrations vers l'étranger, la migration interne exprime spécifiquement un transfert de domicile principal à l'intérieur d'un même pays ou, dans le cas qui nous occupe, d'une même province. La définition de l'Office fédéral de la statistique de Suisse a été retenue : « La migration est un mouvement d'une personne ayant pour effet de transférer son domicile principal d'un lieu d'origine à un lieu de destination [...] Dans la migration interne, seuls les changements de résidence à l'intérieur du pays sont pris en compte » (Office fédéral de la statistique, 2018). Cette migration interne peut être ascendante – vers une ville de plus grande taille – ou descendante – vers une ville de plus petite taille (Blidon et Guérin-Pace, 2013). Le parcours migratoire peut également être ponctué de plusieurs migrations internes ascendantes et descendantes ; on les appellera des parcours mixtes (Blidon et Guérin-Pace, 2013). Le concept de migration interne, tel que nous le définissons, offre une flexibilité qui facilite grandement le recrutement, prenant en compte tout déménagement à l'intérieur du Québec, peu importe le type de territoire qu'il implique.

2.3.2 Territoire habité

Bien que cette étude touche au champ de la géographie sociale, la terminologie associée au territoire demeure limitée. La classification retenue du territoire habité a été inspirée par l'anthropologue Weston, qui a exposé la portée émancipatrice, dans

l'imaginaire des personnes LGBTQ, d'une migration vers une grande ville (1995). Dans le cadre de cette recherche, nous avons identifié Montréal comme seule grande ville du Québec qui s'inscrit dans cette perspective, étant donné son statut de métropole et la présence reconnue d'une communauté LGBTQ importante. Ainsi, dans la présente étude, le territoire a été défini dans une dualité Montréal / régions hors-Montréal.

2.3.3 Hétéronormativité

Tirant son origine des travaux de Gale Rubin (1997), liant le genre et la sexualité reproductive, et du concept de *normative heterosexuality*, théorisé par Judith Butler (1990), l'hétéronormativité est une norme sociale ayant pour effet de reproduire deux genres distincts, mais complémentaires : l'homme et la femme (Herz et Johansson, 2015). En somme, l'hétéronormativité implique la binarité à la fois des sexes biologiques et des genres ainsi qu'une concordance de ces deux notions. Par ailleurs, nous adoptons la position de Herz et Johansson (2015), qui recommandent une utilisation plus dynamique, utile et flexible du concept d'hétéronormativité : (1) une approche d'analyse des transformations locales, régionales, nationales et globales (très pertinente lorsqu'on s'intéresse aux déplacements géographiques à l'intérieur d'un même État); (2) une vision intersectionnelle et (3) une mise en relation des manifestations *top-down* et *bottom-up* de l'hétéronormativité. Ainsi, les territoires

habités, que ce soit le lieu d'origine ou les destinations de migration, seront analysés sous l'angle de l'hétéronormativité.

2.3.4 Hétérosexisme

Largement méconnu comparativement à l'homophobie, le concept d'hétérosexisme est un « système idéologique qui dénie, dénigre et stigmatise toute forme de comportement, d'identité, de relation ou de communauté non-hétérosexuelle » (Herek, 1995, p.321). En ce sens, plusieurs auteurs tels qu'Irène Demczuk (1997) militent en faveur de l'adoption du terme hétérosexisme puisqu'il s'oppose à la dimension psychologique de l'homophobie en proposant une vision systémique. De plus, ce terme permet de situer les comportements et les attitudes homophobes ou lesbophobes dans un « système social [...] produisant et reproduisant la domination de la sexualité hétérosexuelle » (Chamberland et Lebreton, 2012). Aux fins de cette recherche, le concept d'hétérosexisme sera utilisé comme un outil d'analyse macrosystémique des comportements et attitudes homophobes et lesbophobes vécus par les participantes de l'étude.

2.3.5 Lesbophobie et lesbophobie intériorisée

Bien que le terme homophobie soit problématique puisque psychologisant, il apparaît toutefois important d'un point de vue politique et féministe de retenir le

concept de lesbophobie. Afin de contrecarrer le caractère sexiste découlant du vocable « homophobie », certains auteurs ont préféré utiliser le terme « lesbophobie » pour éviter de perpétuer l'invisibilité des femmes lesbiennes et pour mettre en lumière les formes d'oppression et de discrimination qui leur sont spécifiques (Gérard, 2003). Selon Chamberland et Lebreton (2012), l'utilisation du mot lesbophobie est également un outil efficace pour s'opposer à la méconnaissance ou à la banalisation de la fréquence et de la sévérité de l'homophobie vécue par les femmes, non-démontrée empiriquement.

Tout comme l'homophobie, la lesbophobie se traduit par une aversion envers le lesbianisme pouvant se manifester par des attitudes et des comportements haineux. Toutefois, la lesbophobie se définit également par une marginalisation des femmes lesbiennes à travers l'occultation et le déni de la sexualité entre femmes (Chamberland, Bernier et Lebreton, 2009). En contrepartie, l'homophobie et la lesbophobie intériorisées réfèrent à l'état psychologique femmes lesbiennes et des hommes gais, plus précisément la souffrance qu'ils et elles peuvent vivre dû à l'hostilité et au rejet, notamment la détresse, le manque de soutien social, la faible estime de soi ainsi que la consommation de drogues et d'alcool (Fish, 2006). Bien qu'incomplets sur le plan de l'analyse, l'homophobie et la lesbophobie sont des concepts particulièrement utiles pour rendre compte des expériences vécues du point de vue des personnes (Honneth,

1992). De surcroît, la dimension psychologique demeure « utile pour documenter et cerner les formes et les effets de l’homophobie » (Chamberland et Lebreton, 2012, p.32) et de la lesbophobie. En ce sens, le concept de lesbophobie permet de cibler les discriminations, les violences et victimisations vécues par les participantes ainsi que leurs effets sur leur parcours migratoire. Aussi, la lesbophobie et la lesbophobie intériorisée exercent fort probablement une influence sur le développement de l’identité sexuelle des femmes lesbiennes ainsi que sur le développement du sentiment d’appartenance à la communauté.

2.4 Objectifs et pertinence de la recherche

La présente étude vise à explorer les liens entre le développement de l’identité lesbienne et la migration interne¹³. La question centrale de notre recherche est : **comment la migration interne contribue-t-elle à l’actualisation de l’identité lesbienne ?** De cette interrogation découlent plusieurs sous-questions :

- Quels sont les motifs qui conduisent les femmes lesbiennes à quitter leur ville d’origine ?

¹³ Dans le cadre de cette recherche, la migration interne est définie comme un « mouvement d'une personne ayant pour effet de transférer son domicile principal d'un lieu d'origine à un lieu de destination » (Office fédéral de la statistique, 2018) à l’intérieur d’une même province.

- Quel sens donnent-elles à la migration ?
- Quels effets la migration interne a-t-elle sur le développement identitaire des femmes lesbiennes ?
- Comment la migration interne s’inscrit-elle dans leur cycle de vie (passé, présent et futur) ?

Plus spécifiquement, la recherche a pour objectifs de :

- 1) Analyser les liens entre les expériences de migration interne et le développement de l’identité lesbienne ;
- 2) Documenter le parcours migratoire interne des femmes lesbiennes ;
- 3) Explorer les liens que font les femmes lesbiennes entre leur orientation sexuelle et leur migration interne ;
- 4) Cerner les motifs qui poussent ces femmes à effectuer une migration interne.

Notre étude, s’inscrivant dans le champ du travail social, répond à l’absence de données sur la migration interne des personnes LGBTQ dans cette discipline. De surcroît, il n’existerait toujours aucune donnée témoignant de l’expérience de femmes lesbiennes québécoises francophones. Notamment par l’addition des oppressions ayant source dans le sexisme, les réalités des hommes gais et des femmes lesbiennes sont particulièrement différentes et nécessitent que l’on s’y attarde de manière isolée (Genon, et al., 2009).

Par ailleurs, les spécificités du territoire québécois, soient la présence du réseau de la santé et des services sociaux (RSSS), Montréal comme seule métropole, la

quantité de territoire ruraux et l'existence de villes de densité moyenne éloignées du grand centre ainsi que les législations canadienne et québécoise favorables aux droits LGBTQ, justifient que l'on s'y attarde davantage dans une perspective québécoise.

En ce qui concerne la pertinence sociale, la recherche vise à offrir une voix aux femmes, plus précisément aux femmes lesbiennes, dont la réalité est souvent invisible ou occultée autant dans la société en général que dans la communauté LGBTQ (Chamberland, 2003). En ce sens, l'étude met en évidence les diverses expériences de ces femmes. Également, à la lumière des résultats obtenus, le développement identitaire des femmes lesbiennes résidant au Québec et ses particularités sont mis en évidence, contribuant ainsi à une meilleure connaissance de soi des femmes lesbiennes et à l'exploration de mesures permettant l'amélioration de leur bien-être global, peu importe leur lieu de résidence.

3. Méthodologie

Cette section présente les aspects méthodologiques de ce mémoire, soit le devis qualitatif et son apport à cette recherche, la population à l'étude ainsi que les critères d'inclusion, les stratégies de recrutement mises de l'avant, la procédure et les outils de cueillette de données, la stratégie d'analyse et, finalement, les considérations éthiques. Enfin, les limites de la recherche sont également abordées.

3.1 Devis méthodologique

La présente étude a été déployée selon la méthode qualitative, qui peut faire « appel à plusieurs sources empiriques (entrevues, histoires de vies, observations et documentation secondaire) (Patton, 2002) et [pouvant] toucher de multiples problématiques de recherche (Fossey, Harvey, McDermott, et Davidson, 2002) » (Grenier, 2005, p.100). Le choix de ce devis s'est également inscrit dans les recommandations méthodologiques de Gorman-Murray (2007), qui appellent à questionner en profondeur les acteurs de la recherche quant à la relation entre l'identité homosexuelle et les mobilités géographiques, et celles de McCarn et Fassinger (1996), qui soulignent les limites des recherches quantitatives qui risquent, selon ces autrices,

de réduire l'expérience des personnes LGB¹⁴ à une série de stades ou de phases d'un modèle de développement préconçu. De plus, la recherche s'est déployée selon une approche exploratoire puisque peu de recherches se sont intéressées à l'expérience des femmes lesbiennes quant à l'influence de la migration interne sur la construction de leur identité. Comme le souligne Paillé (2021), « l'analyse qualitative n'est pas et ne saurait être une entreprise mécanique et qu'elle est au contraire une œuvre faite de travail humain proximal, situé, sensible, attentif, réflexif, informé et empiriquement fondé » (2021, p.14), c'est-à-dire près, notamment, de l'expérience, de la parole, du vécu des personnes et du sens de leurs expériences. En ce sens, elle permet de dévoiler les raisons de la migration interne pour les participantes tout en contribuant à leur connaissance de soi : « une construction et une création de sens sont aussi une construction de soi qui s'élabore dans un but d'émancipation, d'un mieux-être individuel » (Guimond- Plourde, 2013, p.197).

¹⁴ Acronyme utilisé par les autrices

3.2 Population à l'étude et critères d'inclusion

La population cible est composée de femmes s'auto-identifiant lesbiennes. Plus précisément, les critères d'inclusion étaient :

- Être âgée de 18 ans et plus ;
- Être née au Québec et y habiter présentement ;
- Avoir expérimenté au moins une migration interne à la suite de la décohabitation parentale¹⁵, qu'elle soit ascendante, c'est-à-dire vers une plus grande ville, ou descendante, c'est-à-dire vers une ville de plus petite taille (Blidon et Guérin-Pace, 2013).

Compte tenu des résultats de Blidon et Guérin-Pace (2013), qui ont démontré que les migrations internes ascendantes et mixtes sont presque toutes aussi fréquentes chez la population lesbienne, des efforts, notamment en termes de recrutement et de sélection des participantes, ont été déployés afin que les villes d'origines et les destinations de migration soient des plus diversifiées que possible. Également, considérant l'objectif de cette étude, à savoir d'explorer les liens entre le développement de l'identité lesbienne et les différents types de migration interne, les participantes ayant vécu plusieurs migrations internes ont été priorisées. Enfin, une

¹⁵ Départ du foyer familial

attention particulière a été portée à l'âge des participantes dans le but de représenter l'expérience de femmes lesbiennes de 50 ans et plus, considérant qu'elles ont vécu dans une époque d'inégalité de droits, malgré la décriminalisation de l'homosexualité au Canada en 1969. Ainsi, un échantillon intentionnel a été formé ; les répondantes ont été sélectionnées en fonction des caractéristiques particulières de leur parcours interne de migration (Padgett, 1998), c'est-à-dire la ville natale, les destinations de migration, le nombre de migrations et l'âge, afin de documenter le phénomène de migration interne et son influence sur la construction identitaire des femmes lesbiennes.

3.3 Stratégies de recrutement

Deux stratégies de recrutement visant à former un échantillon non probabiliste, c'est-à-dire une « [reproduction la] plus [fidèle] possible de la population globale, en tenant compte des caractéristiques connues de cette dernière » (Beaud, 2016, p.260), ont été utilisées aux fins de cette recherche. D'abord, dans une première vague de recrutement, un échantillonnage intentionnel a été priorisé pour plusieurs raisons. En effet, les caractéristiques recherchées de la population à l'étude – diversité des lieux de résidence, de la fréquence et des destinations des migrations internes, etc. – appelaient à un recrutement plus ciblé (Morse, 1990, cité dans Fortin et Gagnon, 2016). Le recrutement s'est déroulé de deux façons : la création d'une page Facebook dédiée à notre recherche, intitulée *En quête de sens – Recherche de 2e cycle en travail social*

(Appendice A), ainsi que des contacts auprès d'organismes et d'associations LGBTQ et alliées. Pour cette dernière stratégie, un courriel ou un message Facebook a été envoyé aux organisations retenues. Celui-ci présentait brièvement le contexte de la recherche et ses objectifs. Par la suite, les organismes ou associations acceptant de collaborer au recrutement ont reçu les documents numériques suivants : la présentation de l'étude (Appendice B), l'affiche d'appel à la participation (Appendice C) ainsi que le lien de la page Facebook de la recherche. Les personnes intéressées ont utilisé deux (2) moyens pour nous contacter, soit par téléphone ou boîte vocale et par courriel. Aucune personne n'a écrit de message privé sur la page Facebook de la recherche. Les codes d'accès à ces moyens de communication n'étaient connus que par l'étudiante-chercheuse. Celle-ci reprenait contact avec la participante potentielle et validait les critères d'inclusion de l'étude et son intérêt à y participer. Dix-neuf personnes ont démontré leur intérêt par courriel. De ces personnes, onze ont finalement participé à l'étude, une ne répondant pas aux critères d'inclusion et sept autres n'ayant pas donné suite à notre invitation. Deux participantes ont contacté l'étudiante-chercheuse par téléphone en laissant un message sur la boîte vocale et ont pris part à l'ensemble du processus de cueillette de données. Selon leur préférence, les entrevues se sont déroulées par vidéoconférence (plateforme Zoom.us) ou en personne à Montréal. Malgré la diversité des contextes, la confidentialité des échanges a été assurée lors de toutes les entrevues.

Un total de 16 organisations a été contacté pour participer au recrutement. De ce nombre, onze (11) ont répondu à notre demande. L'Appendice D précise les stratégies d'échantillonnage intentionnel en fonction des milieux géographiques et des moyens préconisés par chacune des organisations.

La diversité des lieux de recrutement a assuré une hétérogénéité de l'échantillon en ce qui a trait au lieu de résidence actuel. Également, dans un même ordre d'idées, le nombre de répondantes habitant à Montréal a été limité à cinq (5). En somme, cette première stratégie d'échantillonnage, intentionnel, a permis de recruter 10 participantes à cette étude. Ensuite, la deuxième stratégie d'échantillonnage, par réseau, a été utilisée pour compléter le recrutement, notamment des participantes de 55 ans et plus. Afin de rejoindre cette population, la deuxième vague de recrutement s'est donc effectuée à partir de la page Facebook de la recherche¹⁶ et du bouche-à-oreille au sein des communautés lesbiennes.

L'échantillon visé initialement devait compter entre 8 et 10 participantes, mais est finalement composé de 13 participantes, ce qui nous a permis d'atteindre une

¹⁶ Partages de la page de la recherche et mentions « j'aime » par des individus

saturation théorique des données, alors que de « nouvelles données issues d'entrevues additionnelles n'ajoute[raient] plus à la compréhension [du phénomène] » (Savoie-Zajc, 2009a, pp.226).

3.4 Procédure et outils de cueillette de données

Sur les treize entretiens réalisés, sept (7) ont eu lieu à distance sur la plateforme *Zoom* étant donné la distance séparant le lieu de résidence des participantes et celui de l'étudiante-chercheur. Six entrevues ont été réalisées en personne au Centre de solidarité lesbienne à Montréal, hors des heures d'ouverture de l'organisme pour assurer la confidentialité des propos des participantes. Les personnes ont elles-mêmes consenti à leur participation à la recherche. Le formulaire de consentement, rédigé selon le modèle disponible sur le site Internet de l'UQO et joint à l'appendice E, leur a été transmis quelques jours avant l'entrevue. Entre autres, le but du projet de recherche, l'information sur l'enregistrement audio des entrevues, la méthodologie de la recherche et la diffusion des résultats y étaient décrits. Aussi, la nature et la durée de la participation y étaient présentées. Tous les consentements recueillis ont été libres et éclairés, en ce sens où les rôles de chacune, le déroulement de la recherche et les risques associés ont été explicités. De plus, chaque participante a été informée qu'elle pouvait retirer son consentement à tout moment au cours du processus de recherche. La

recherche, s'effectuant auprès de personnes majeures et aptes à consentir, ne comportait pas de risque pour les participantes.

Avant le début de l'entretien, nous avons procédé à une présentation de l'étudiante-chercheure et à un rappel des objectifs de la recherche ainsi que des trois thématiques du schéma d'entretien. Également, une relecture du formulaire de consentement avec les participantes a été effectuée et l'étudiante-chercheure s'est assurée qu'il était bien compris. La majorité des formulaires de consentement a été signée lors de l'entrevue en présentiel ou retournée par courriel pour les entrevues en vidéoconférence. Quelques participantes ont plutôt opté pour un consentement verbal enregistré (audio seulement) avant le début de l'entretien. Bien que la population à l'étude ne soit pas considérée comme vulnérable, des blessures antérieures pouvaient refaire surface durant les entrevues, considérant que les participantes étaient appelées à raconter des segments potentiellement négatifs de leur vie. Une liste de ressources locales et/ou régionales a été remise à chacune des participantes, dont les coordonnées de l'organisme Interligne, ayant un mandat provincial, afin qu'elles puissent recevoir du soutien si elles en ressentaient le besoin à la suite de l'entrevue. Les entretiens, d'une durée moyenne de soixante-seize minutes, ont été enregistrés sur un support électronique (cellulaire Android) dont seule l'étudiante-chercheure avait accès. Aucune compensation financière n'a été offerte.

Dans le cadre de cette étude, un seul outil de cueillette a été utilisé, soit l'entrevue semi-dirigée. Le choix de cette méthode s'inscrit dans le paradigme interprétatif/compréhensif. De type mixte, le schéma d'entretien (Appendice F) comportait des questions ouvertes orientées vers des thèmes issus de la littérature et du cadre théorique retenu, mais permettait aussi de laisser libre cours au discours des participantes et à d'autres éléments de leurs parcours de vie (Alami, Desjeux et Garabau-Moussaoui, 2009). Les thèmes abordés lors des entrevues étaient les suivants : (1) le développement de l'identité lesbienne, de la prise de conscience de la différence à l'internalisation du lesbianisme ; (2) la, ou les expériences de migration(s) interne(s) ; et (3) les liens entre le développement de l'identité lesbienne et la migration interne. La compréhension de l'expérience des participantes et la possibilité pour elles d'organiser leur pensée (Savoie-Zajc, 2009b) sont des forces de l'entrevue semi-dirigée qui ont été particulièrement pertinentes dans le cadre de cette étude. De plus, cet outil de cueillette de données a une fonction émancipatrice (Savoie-Zajc, 2009b), en ce sens où les participantes ont été appelées à réfléchir à leur identité lesbienne et à prendre conscience des formes d'oppressions qu'elles ont pu subir, contribuant ainsi à la connaissance de soi et au sens de l'expérience de migration qu'elles ont vécue. Selon les recommandations de Van der Maren (2010), une entrevue pré-test enregistrée a été réalisée avec une personne répondant aux critères d'inclusion afin de valider le schéma d'entretien, plus précisément la longueur ainsi que la formulation des questions et leur

chronologie. Cette étape a conduit à quelques modifications mineures sur la formulation des questions pour qu'elles soient bien comprises par les participantes et a permis à l'étudiante-chercheuse de se familiariser avec la passation d'entrevue. Cette entrevue pré-test ne fait pas partie du corpus d'analyse.

3.5 Stratégie d'analyse des données

Chacune des entrevues a été retranscrite intégralement sous forme de verbatim. Ces données qualitatives ont composé l'essentiel de notre corpus d'analyse (Paillé et Mucchielli, 2016). L'analyse de contenu de Bardin (2013) a été choisie comme procédure dans le cadre de ce mémoire. Ce processus d'analyse se décline en trois étapes : (1) la préanalyse, (2) l'exploitation du matériel et (3) le traitement des résultats obtenus et l'interprétation.

3.5.1 La préanalyse

La préanalyse renvoie à l'organisation du matériel, dont l'objectif est l'opérationnalisation et la systématisation des idées. L'ensemble des documents, à savoir les verbatim, a été soumis à l'analyse. Une lecture flottante a permis de prendre connaissance de l'ensemble des données recueillies et d'en faire jaillir de premières impressions ainsi qu'une vue d'ensemble du matériel (L'Écuyer, 1990). Un défi à surmonter sur le plan de la codification des données est apparu lors de la lecture

flottante du matériel (Bardin, 2013; L'Écuyer, 1990), soit l'importance de contextualiser le discours des participantes aux étapes de leur parcours migratoire. La préanalyse nous a également permis d'appréhender les catégories qui seraient déterminées à l'étape de l'exploitation du matériel (L'Écuyer, 1990).

3.5.2 L'exploitation du matériel

L'exploitation du matériel consiste à procéder au choix des unités, au découpage des *verbatim*, et au codage des unités de sens (Bardin, 2013; L'Écuyer, 1990) en fonction de l'objectif de la recherche, c'est-à-dire explorer les liens entre le développement de l'identité lesbienne et les différents types de migrations internes. Nous avons consolidé la grille de codification, par de multiples allers-retours avec la directrice de recherche. Ce travail de peaufinage des catégories a permis de réorganiser le matériel et de construire « une représentation simplifiée des données brutes » (Bardin, 1977, p.120). Nous avons par la suite appliqué la grille de codification à l'ensemble des données recueillies à l'aide du logiciel *QSR NVIVO 12 sous Windows 10*. L'appendice G présente la grille de codification finale qui découle d'un modèle mixte, soit des catégories préexistantes, basées sur le développement de l'identité lesbienne (McCarn et Fassinger, 1996) ainsi que sur les objectifs de la présente recherche, et l'ajout de catégories induites au cours de l'exploitation du matériel (L'Écuyer, 1990).

3.5.3 Le traitement des résultats obtenus et l'interprétation

À l'étape de l'analyse des résultats, les grandes idées ont été dégagées et des liens entre ces dernières ont également été effectués. Une attention particulière a été portée à l'absence de thématiques ou de caractéristiques attendues, ainsi qu'aux contradictions entre les discours, le cas échéant. Enfin, les résultats ont été analysés en fonction des connaissances issues de la littérature. Les liens – ou l'absence de lien – entre le développement de l'identité lesbienne (McCarn et Fassinger, 1996) et les types de migration interne (Lewis, 2012) ont été mis en évidence. Quatre (4) rencontres de travail entre la directrice de mémoire et l'étudiante ont été organisées afin de valider la codification des deux premières entrevues, nous assurant ainsi de la cohérence et de l'objectivité de notre démarche (Mukamurera, Lacourse et Couturier, 2006).

3.6 Considérations éthiques

Tout au long du processus de recherche, nous avons été guidées par trois principes fondamentaux, soit le consentement libre et éclairé, l'intégrité et la dignité des sujets, et, finalement, le respect de la vie privée et de la confidentialité (Martineau, 2007). Les deux sections suivantes présentent les considérations liées à la recherche avec des sujets humains et à la situation personnelle de l'étudiante-chercheure.

3.6.1 Éthique de la recherche avec des sujets humains

Tout d'abord, en ce qui concerne l'éthique de procédure (Guillemin et Gillam, 2004), une déclaration éthique pour ce projet de mémoire a été soumise au comité d'éthique de la recherche (CÉR) de l'UQO le 11 mai 2018. Avant d'entreprendre toute forme de recrutement ou de cueillette de données, une demande de certification éthique a été rédigée et soumise une première fois au CER le 29 août 2018. À la suite de l'envoi de quelques précisions demandées par le CER, le certificat éthique a été délivré (no : 2963) le 17 octobre 2018. Des rapports de suivi continu ont dûment été achevés et approuvés par le CER le 3 octobre 2019, le 5 octobre 2020, le 29 octobre 2021 et le 19 septembre 2022. Une copie de ce certificat d'approbation éthique est disponible à l'appendice H. Aucune plainte ou désagrément n'a été reçu jusqu'à présent. Enfin, lors du dépôt du mémoire, un rapport final aura été déposé au comité éthique.

Les données recueillies n'ont pas été utilisées à d'autres fins que celles décrites dans le formulaire de consentement, et aucune utilisation secondaire ne sera effectuée. Les données recueillies ont été conservées sur un disque dur externe sous clé au domicile de l'étudiante-chercheure et elle seule y avait accès. Elles seront détruites cinq ans après le dépôt final du mémoire, soit en 2028. Les données ont été anonymisées et aucune information permettant d'identifier les participantes n'a été et ne sera divulguée

dans des rapports, articles scientifiques ou tout autre document découlant de cette recherche.

3.6.2 Situation personnelle de l'étudiante-chercheure

Comme le souligne Caratini (2004), la proximité entre les chercheurs et leurs sujets est inhérente aux méthodes qualitatives. De surcroît, la situation personnelle de l'étudiante-chercheure, étant elle-même issue des communautés lesbiennes et occupant le poste de coordonnatrice générale du seul organisme communautaire offrant des services spécifiques aux femmes lesbiennes (Centre de solidarité lesbienne), accentue cette proximité. En conséquence, aucun recrutement n'a été effectué directement auprès des personnes connues par l'étudiante-chercheure ni par l'entremise de l'organisme qui l'emploie. Les réseaux personnel et professionnel de l'étudiante-chercheure n'ont également pas été sollicités lors du recrutement des participantes et toute personne connue a été exclue du recrutement.

3.7 Limites de la stratégie de recherche

La méthodologie ci-haut proposée comportait quelques limites. D'abord, considérant le devis qualitatif utilisé ainsi que le caractère exploratoire de cette recherche, l'échantillon ne permettait pas de généraliser les résultats. En revanche, la petite taille de l'échantillon s'est avérée suffisante afin d'explorer les liens entre le

développement identitaire des femmes lesbiennes et les types de migrations internes, le sujet pouvant être par la suite approfondi lors de recherches futures.

En ce qui a trait à la population à l'étude, l'utilisation du terme « lesbienne » pouvait être contraignante pour certaines femmes ayant des relations amoureuses et intimes avec d'autres femmes. De surcroît, la plus grande visibilité des multiples identités et orientations sexuelles dans les dernières années a eu pour effet de diviser les femmes de la diversité sexuelle en plusieurs sous-catégories. On pense notamment à l'identité queer, non binaire ou fluide et aux orientations sexuelles telles que bisexuelle, pansexuelle ou asexuelle. Ainsi, certaines femmes visées par cette étude ont écrit à l'étudiante-chercheure pour en savoir davantage sur les critères d'inclusion. De ce fait, il est possible que des participantes potentielles ne se soient pas senties interpellées lors du recrutement, dû à l'utilisation exclusive du mot « lesbienne », alors qu'elles répondaient aux critères d'inclusion de la recherche.

La présente étude présente également certaines limites en ce qui concerne l'échantillon. En effet, bien qu'une diversité d'âge et de lieu de résidence ait pu être atteinte, l'échantillon est homogène en termes d'origine ethnique, toutes les participantes étant caucasiennes. De plus, l'échantillon est très scolarisé, une seule personne n'ayant pas fait d'études postsecondaires.

En terminant, une dernière limite de cette recherche réside dans la position de l'étudiante-chercheuse. Étant impliquée dans la communauté LGBTQ de Montréal et travaillant dans une ressource pour femmes lesbiennes, il était plus difficile à la fois de se distancier de l'objet de recherche et de ne pas influencer le propos des participantes. L'exclusion des deux seuls organismes communautaires desservant spécifiquement les femmes lesbiennes due aux considérations éthiques mentionnées plus haut, soit le Réseau des lesbiennes du Québec et le Centre de solidarité lesbienne, a certainement influencé la portée des outils de recrutement et en conséquence la composition de l'échantillon de cette étude.

Enfin, ayant personnellement vécu une migration vers Montréal intimement reliée à une identité lesbienne, l'interprétation des données aurait pu être teintée de partialité. Pour cette raison, les rétroactions de la directrice de mémoire ont été sollicitées de manière claire, continue et transparente tout au long du processus de recherche.

3.8 Bénéfices de la recherche

Malgré certaines limites, la recherche a permis d'apporter de nouvelles connaissances sur un sujet peu étudié dans la littérature, de surcroît francophone, soit l'expérience de migration interne des personnes LGBTQ, de surcroît celle des femmes,

réalité nettement moins étudiée que celle des hommes. De plus, cette étude en contexte québécois contribue à une meilleure compréhension de l'influence du territoire habité sur le développement de l'identité et le bien-être des femmes lesbiennes. Conséquemment, des pistes de réflexions et des recommandations concrètes visant l'amélioration des services pour cette population et émanant du discours des principales concernées font partie des retombées de ce projet de recherche.

4. Résultats

Dans ce chapitre, nous présenterons les résultats issus de l'analyse des entretiens semi-dirigés effectués dans le cadre de cette recherche. Après une brève présentation des participantes à l'étude, les données recueillies concernant les quatre étapes du développement de l'identité lesbienne, les motifs de migration, les migrations futures ainsi que les réflexions sur l'influence de la migration interne sur le développement identitaire seront décrites. Considérant l'objectif de la recherche de croiser le développement de l'identité lesbienne et la migration interne, certains thèmes seront repris pour bien les situer dans le parcours migratoire des participantes. L'arbre thématique utilisé est présenté à l'appendice I.

4.1 Présentation des participantes

Outre l'entrevue semi-dirigée, les données sociodémographiques des participantes ainsi que des données concernant leur parcours migratoire ont été recueillies et sont présentées dans les deux sections suivantes.

4.1.1 Données sociodémographiques

Treize femmes s'identifiant lesbiennes ont été rencontrées dans le cadre de cette recherche. Elles étaient âgées entre 22 ans et 65 ans au moment de l'entrevue, 36 ans

étant la moyenne d'âge de l'échantillon. L'ensemble des participantes est d'origine caucasienne. En ce qui concerne leur identité de genre, la grande majorité était des femmes cisgenres et une participante est en questionnement. Une des participantes, en plus de se dire femme cisgenre, utilise également les termes *butch* et *queer* pour désigner son identité de genre. Près de la moitié des participantes sont célibataires, moins de la moitié sont en couple et quelques-unes sont mariées ou conjointes de fait, dont une seule avec des enfants. Concernant leur occupation principale, la majorité de l'échantillon occupe un emploi, alors que moins de la moitié des participantes sont étudiantes ou retraitées. Le tableau 4 présente les principales données sociodémographiques de l'échantillon.

Tableau 4

Données sociodémographiques des participantes (N=13)

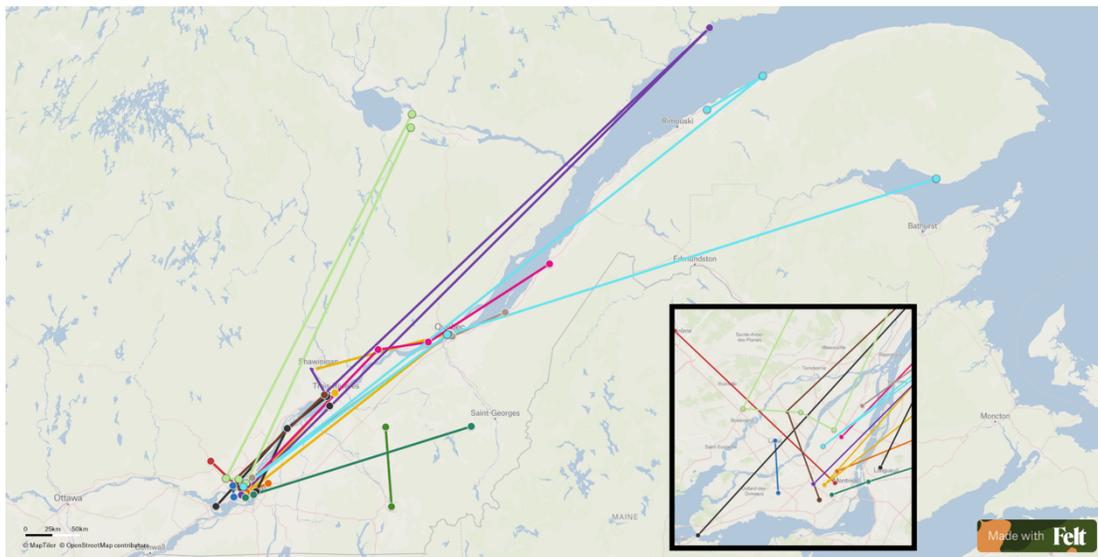
	P1	P2	P3	P4	P5	P6	P7	P8	P9	P10	P11	P12	P13
Âge													
18-24 ans				X						X	X		
25-34 ans	X		X		X	X	X		X				
35-44 ans								X					
45-54 ans													
55 ans et plus		X										X	X
Statut conjugal													
Célibataire		X		X		X	X	X				X	
En couple					X				X	X	X		
Conjointe de fait ou mariée	X		X										X
Niveau d'études													
Secondaire													X
Post-secondaire	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	
Revenu familial													
Moins de 25 000 \$									X	X	X		
25 000 à 49 999 \$				X									
50 000 à 69 999 \$						X						X	X
70 000 à 99 999 \$	X		X		X			X					
100 000 \$ et +													
N'ont pas souhaité répondre		X					X						

4.1.2 Parcours migratoire

Les treize participantes ont effectué de 1 à 6 migrations internes, pour une moyenne de 3 migrations par participante. Au total, 42 migrations internes ont été documentées, 23 de type ascendant, 15 de type descendant et 4 à l'intérieur d'une même ville. Une seule participante n'a jamais vécu à Montréal et 4 participantes sont revenues dans leur ville d'origine à un moment ou un autre dans leur parcours migratoire. En outre, on observe que la majorité des participantes (7) présente un parcours migratoire mixte, 5 participantes un parcours ascendant et une seule un parcours descendant.

Le parcours migratoire des participantes comprend 13 des 17 régions administratives du Québec, soit le Bas-Saint-Laurent, la Capitale-Nationale, le Centre-du-Québec, Chaudière-Appalaches, la Côte-Nord, l'Estrie, Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine, les Laurentides, Laval, la Mauricie, la Montérégie, Montréal et le Saguenay-Lac-Saint-Jean. La figure 1 illustre la diversité du parcours migratoire des participantes.

Figure 1
Parcours migratoire des participantes



4.2 Développement de l'identité lesbienne

Dans un premier temps, les participantes ont été questionnées sur les quatre étapes du développement de l'identité lesbienne de McCarn et Fassinger (1996) en mettant en évidence les facteurs ayant influencé et les sentiments inhérents à leur parcours identitaire. Comme nous l'avons mentionné précédemment, les différentes phases du modèle de McCarn et Fassinger (1996) sont continues, circulaires et prennent en compte les changements d'environnement ou de contexte. Ainsi, les sous-thèmes présentés dans nos résultats reflètent ce continuum du développement de l'identité et comportent certaines

répétitions dans le discours des participantes en fonction des différentes étapes identitaires et de leurs lieux de résidence.

4.2.1 Prise de conscience de la différence

Globalement, plus de la moitié des participantes ont relevé des facteurs ayant contribué à la prise de conscience de leur différence alors qu'elles résidaient dans leur ville d'origine. Par ailleurs, une participante a mentionné des éléments favorisant la prise de conscience seulement à partir de son 2^e déménagement. Toutefois, la majorité des participantes ont aussi identifié des obstacles freinant cette étape de leur développement dans leur ville d'origine. Enfin, pour deux seules participantes, la prise de conscience s'est échelonnée sur plusieurs déménagements.

Facteurs influençant la prise de conscience. Racontant leurs expériences dans leur ville d'origine, plus de la moitié des participantes ont révélé que les normes sociales hétéronormatives ont fait obstacle à la prise de conscience de leur différence. Elles ont surtout souligné la pression ressentie au début de l'adolescence de se conformer en développant des relations et des rapprochements avec des garçons. Cinq participantes ont eu des relations amoureuses avec des garçons, : « Le monde commençait à avoir des chums, des blondes, à frencher, whatever. Là, je sentais qu'il fallait que je me conforme moi aussi, que je me fasse un chum pis...» (Léa, 32 ans)

Un autre frein à leur prise de conscience identifié par quelques participantes est lié aux expériences d'homophobie et de lesbophobie, dont elles ont été témoins à l'école ou dans leur famille. Une participante raconte :

J'ai un cousin un peu éloigné qui est gai, mais il était vraiment démonisé dans les propos familiaux. Tu ne peux pas être ça, tu comprends ? Tu ne peux pas. Tu ne peux pas être ça. Mes parents, je ne sais pas pourquoi, de temps en temps, ils en parlaient. C'était tellement une vision stéréotypée que tu ne peux pas t'identifier à cette vision-là. C'est impossible. (Kimberly, 41 ans)

En outre, la moitié des participantes mentionne la présence de tabous et de non-dits. Une minorité a évoqué le silence entourant l'homosexualité d'un membre de leur famille élargie. Lou le souligne ici : « J'ai une tante qui est lesbienne. Sa compagne est toujours venue dans notre famille, mais c'était sa « coloc ». Ce n'était pas vraiment dit. » (Lou, 25 ans)

Parmi les autres facteurs défavorables à la prise de conscience de la différence, on note l'absence de validation de l'orientation sexuelle et l'absence d'anonymat au sein d'une petite communauté, comme des obstacles à la recherche de soutien dans leur prise de conscience. Une d'elles témoigne de son contexte scolaire : « Tout le monde se connaissait ; on était 500 élèves. Tu ne voulais pas être la personne qui va voir le psy parce qu'elle ne va pas bien. » (Julie, 24 ans)

Par ailleurs, près de la moitié des participantes ont mentionné l'importance de modèles non-hétérosexuels/cisgenres rencontrés, favorisant la prise de conscience de leur différence. Magalie évoque l'homosexualité d'un membre de sa famille :

Mon oncle est gai. C'est la seule figure homosexuelle qu'il y avait dans mon entourage. Personne d'autre dans ma famille. [...] C'était clair et c'était ouvert. Dans le fonds, lui, il habitait et habite encore à Montréal [...] Je me souviens être allée peut-être deux fois, mais pas à outrance. Peut-être pour essayer de saisir son univers, justement. Comment l'appartement est fait, c'est quoi sa déco... Je peux faire des liens avec ce que c'est de vivre avec une personne du même sexe et tous les questionnements que j'avais. (Magalie, 30 ans)

Dans le même sens, une minorité de participantes ont quant à elles relevé le rôle des médias, de la culture et de l'Internet dans leur prise de conscience, notamment des séries télévisées avec des personnages lesbiens. Julie relate comment l'accès à Internet lui a permis de comprendre sa différence :

J'allais sur Internet, je faisais des recherches. Je pense que c'est ça qui me faisait prendre conscience que j'étais différente. [...] Je voulais vraiment comprendre ce que je vivais. Alors, j'allais sur Internet et j'avais été sur un forum et ça a été très marquant pour moi. C'était tous des adolescents québécois qui se posaient les mêmes questions que moi. (Julie, 24 ans)

En contrepartie, environ la moitié des participantes ont révélé n'avoir eu aucun modèle positif LGBTQ dans leur ville d'origine. L'une d'elles identifie d'ailleurs

l'érotisation des relations lesbiennes dans les films XXX de son oncle comme seul modèle à cette étape de son développement.

Ensuite, pour deux participantes, avoir une personne de confiance à qui parler de ses questionnements a été un élément positif alors que pour deux autres participantes ce sont les questionnements de la part de leur entourage concernant leur orientation sexuelle qui ont contribué à la prise de conscience de leur différence. Toutefois, le manque d'informations et de ressources a été identifié comme un facteur défavorable à la prise de conscience par près de la moitié des participantes.

Enfin, pour très peu de participantes, la phase de prise de conscience s'est échelonnée sur plusieurs étapes de leur parcours de migration interne. En effet, une minorité d'entre elles ont mentionné des facteurs favorables à la prise de conscience à la suite d'un premier déménagement. Pour l'une d'elles, c'est lors d'une co-location avec d'autres femmes que la prise de conscience de sa différence a émergé. Une participante a évoqué des facteurs positifs seulement à partir de son deuxième déménagement, mentionnant comme d'autres participantes l'influence des questionnements de son entourage, le rôle des médias et le début d'amitié avec des personnes LGBTQ. Aussi, la prise de conscience d'une des participantes a débuté lors d'un déménagement subséquent, révélant elle aussi avoir eu davantage d'amis LGBTQ à cette période de sa vie, en plus

d'avoir accès à des réseaux sociaux facilitant la rencontre d'autres femmes lesbiennes. Finalement, une participante a mentionné des facteurs défavorables à la prise de conscience à la suite de son 1er déménagement, soit avoir adopté une consommation excessive d'alcool et avoir ressenti une pression d'établir des relations des hommes, qui se sont avérées insatisfaisantes.

Sentiments liés à la conscience. La majorité des participantes ont éprouvé des sentiments négatifs à l'étape de la prise de conscience de leur différence alors qu'elles habitaient leur ville d'origine et une seule d'entre elles, lors d'un déménagement subséquent. Un petit nombre de participantes ont toutefois identifié des sentiments positifs en lien avec leur prise de conscience dans leur ville d'origine.

Plus spécifiquement, près de la moitié ont eu des questionnements incessants, voire envahissants, concernant leur orientation sexuelle sans obtenir de réponses.

À chaque jour, je pensais à ça. Ma vie tournait qu'autour de ça. C'est comme si j'avais un gros sac de pierres et que je le trainais constamment avec moi jusqu'à ce que je commence à faire des *coming outs*. C'est comme si je vidais mon sac de pierres peu à peu. C'est comme ça que je me sentais, pour vrai. C'était lourd. (Julie, 24 ans)

Également, presque la moitié des participantes ont évoqué un mal-être pendant leur prise de conscience. Elles ont relaté se sentir mal dans leur peau, avoir des idées noires et

pleurer sans en connaître la raison. Une minorité des participantes ont mentionné avoir tenté de cacher ou nier leur différence. L'une d'elles a d'ailleurs mentionné la souffrance ressentie devant l'incapacité d'être authentique. Une d'entre elles l'a illustré ainsi : « Me sentir comme une intruse, je te dirais. De ne pas être dans le bon corps ou de jouer un rôle, de porter un masque pour pas que les gens me démasquent. » (Margot, 30 ans)

Une minorité de participantes participantes ont soulevé la peur et l'inquiétude qu'elles éprouvaient en lien avec leur orientation sexuelle dans leur ville d'origine. Elles évoquent notamment la crainte d'être lesbienne et de décevoir leur entourage. Quelques participantes se sont senties anormales et considéraient leur différence comme un problème.

Enfin, moins de la moitié des participantes ont évoqué des sentiments positifs liés à la prise de conscience, lorsqu'elles vivaient dans leur ville d'origine. Très peu d'entre elles étaient intriguées et avaient envie d'en savoir plus sur le lesbianisme. Une participante a aussi déclaré qu'elle était bien dans sa peau malgré sa différence, alors qu'une autre a témoigné avoir ressenti de la fierté en lien avec son orientation sexuelle à l'étape de sa prise de conscience de sa différence. Finalement, une seule participante a identifié des sentiments négatifs lors d'un déménagement subséquent, la replongeant dans la conscience de sa différence. En effet, cette dernière a révélé être mal à l'aise avec son

orientation sexuelle alors qu'elle s'est installée, pour des raisons financières, dans un quartier de l'est de Montréal après avoir vécu dans des quartiers centraux de la ville.

4.2.2 Exploration

Facteurs influençant l'exploration. Interrogées sur leur expérience d'exploration de leur identité lesbienne, moins de la moitié des participantes ont réitéré que les normes sociales, principalement l'hétéronormativité, ont influencé négativement cette étape de leur développement. Magalie démontre avec éloquence comment l'hétéronormativité a rendu l'exploration de sa sexualité plus ardue :

Je ne savais pas comment cruiser. Je ne savais pas comment aborder les filles. Je ne savais pas... [...] Le frame hétéronormatif était vraiment... Je savais comment arriver à mes fins [avec des gars]. C'était facile. Quand j'arrivais devant une fille, on dirait que je figeais, que je ne savais pas comment faire parce que je me rends compte que ce frame-là hétéronormatif était basé sur des stéréotypes. C'était très gars dominants, filles un peu soumises. Dans ma tête en tout cas. Ce que moi j'avais intériorisé et ce que moi je vivais. (Magalie, 30 ans)

Ces mêmes participantes ont d'ailleurs eu des relations sexuelles avec des garçons pour se conformer aux attentes ou encore par dépit parce qu'elles n'arrivaient pas à rencontrer d'autres femmes lesbiennes, autant à Montréal que dans d'autres régions.

Conséquemment, quelques participantes ont relevé avoir été témoins d'homophobie et de lesbophobie à l'école secondaire découlant de ces normes sociales.

Safia a d'ailleurs observé l'intimidation et le harcèlement que son frère gai a subi, forçant d'ailleurs la famille à déménager dans une plus grande municipalité :

Mon frère est gai et s'assume depuis qu'il a 14 ans. C'était vraiment le classique gars qui fait un coming out et qui se fait intimider et tout ça. Ça avait été difficile, on a même déménagé de la ville parce que c'était vraiment de l'intimidation... Du harcèlement, en fait. Les définitions du harcèlement n'étaient pas tant sorties dans ce temps-là, mais c'était ça. Alors, on a déménagé de ville. Donc, j'avais ce modèle-là qui était un peu inquiétant. (Safia, 22 ans)

Une minorité de ces participantes ont aussi senti le poids des normes sociales, évoquant avoir vécue de la lesbophobie intériorisée alors qu'elles commençaient à développer une attirance envers les filles. Elles évoquent le dégoût et la honte qu'elles ressentaient vis-à-vis elles-mêmes.

Les modèles LGBTQ, c'est-à-dire les personnes et modèles relationnels LGBTQ, ont été mentionnés par plus de la moitié des participantes comme un levier dans l'exploration de leur sexualité. Alors qu'elles résidaient dans leur ville d'origine, deux participantes ont côtoyé des milieux de travail où plusieurs personnes LGBTQ y étaient employées. Marie explique que ce fut l'élément déclencheur de son exploration :

À mon premier emploi, chez [nom d'un restaurant], il y avait beaucoup de relations intimes entre les employés et il y avait beaucoup de modèles différents, que ce soit polyamoureux, bisexualité, des personnes qui s'affichaient gaies, lesbiennes. C'était un gros tout mélangé. [...] En voyant, en participant à cette dynamique de

groupe là, de variété de relations, je pense qu'inconsciemment ça m'a peut-être permis de dire : "OK, c'est correct d'aller explorer". C'est un peu parti de là. (Marie, 29 ans)

Près de la moitié des participantes ont quant à elles mentionné avoir pu compter sur des femmes lesbiennes à qui se confier, identifiant la plus grande expérience de ces dernières ainsi que leur acceptation de leur orientation sexuelle comme une inspiration pour leur propre développement identitaire. Toutefois, deux participantes ont souligné avoir côtoyé des modèles LGBTQ négatifs, non-soutenants ou ne répondant pas à leurs besoins. Elles ont notamment nommé chez ces personnes une absence d'acceptation de leur identité. Certaines étaient des professionnelles du milieu scolaire qui cachaient leur lesbianisme malgré les confidences et dévoilements qu'elles recevaient. Léa raconte :

J'en avais parlé avec une de mes profs qui était lesbienne. C'est la première fois que je côtoyais quelqu'un [de LGBTQ], mais elle ne le disait pas. C'était évident, mais elle ne le disait pas. Je lui en avais parlé. C'était un peu louche, l'affaire. On chattait sur Messenger ou sur je ne sais pas quoi qui existait dans ce temps-là. Je disais qu'est-ce que je pensais. On parlait quand même deep de [l'homosexualité]. Je commençais vraiment à comprendre que j'étais lesbienne, mais c'était juste à elle à qui j'en avais parlé. Elle, vu qu'elle n'a jamais admis qu'elle l'était... C'était weird parce que je lui en parlais, mais finalement elle ne s'acceptait pas alors ça ne me donnait pas un bon modèle. Quinze ans plus tard, elle m'a écrit un message pour s'excuser de ne pas me l'avoir dit. C'était intense. Je lui ai parlé pendant 6 mois et elle ne l'a jamais dit. Ça n'a pas d'allure, à bien y penser. (Léa, 32 ans)

Enfin, alors qu'elles habitaient dans leur ville d'origine, dans les régions de la Capitale-Nationale, de la Mauricie et des Laurentides, une minorité de participantes ont

également soulevé l'absence de modèles relationnels leur permettant de comprendre les dynamiques amoureuses et sexuelles dans les relations lesbiennes et d'explorer leur sexualité.

Toujours en ce qui concerne l'étape de l'exploration, près de la moitié des participantes ont fréquenté la communauté LGBTQ alors qu'elles résidaient à Montréal, Québec ou Sherbrooke. Alors qu'elles étaient dans une période de questionnements, ce contact a contribué à l'exploration de leur identité, comme en témoigne cet extrait :

J'ai eu beaucoup de plaisir et c'est un milieu [la communauté LGBTQ de Montréal] très ouvert à plein de différences. J'étais bien dans cette espèce de « plein de possibilités d'être ». On ne te demandait pas de rentrer dans une case «X». Ça, j'aimais bien. (Kimberly, 41 ans)

Les bars LGBTQ, mentionnés par deux participantes, ont facilité la rencontre d'autres femmes lesbiennes et les premières relations intimes et amoureuses alors qu'elles étaient en questionnement. Par ailleurs, une participante a soutenu qu'une majorité d'hommes gais et que peu de femmes lesbiennes fréquentent ces lieux.

En contrepartie, moins de la moitié des participantes ont révélé qu'il n'y avait pas de communauté LGBTQ sur le territoire qu'elles habitaient, deux d'entre elles n'ayant même eu aucune conscience de l'existence de communautés LGBTQ ailleurs au Québec.

Elles ont également mentionné l'invisibilité des femmes lesbiennes à l'extérieur de Montréal, comme l'illustre l'extrait suivant :

En fait, j'ai déjà dit que les seules lesbiennes qu'on voit, c'est quand on va à l'épicerie et on passe devant les frigos et que l'on voit notre reflet. Il n'y avait pas une grande visibilité lesbienne. (Magalie, 30 ans)

Cette même participante a aussi partagé avoir participé à un groupe de soutien LGBTQ, mais pour lequel elle devait se déplacer dans un autre établissement scolaire de sa région, en Mauricie, puisque son Cégep n'offrait pas ce service. Enfin, une participante n'a pas eu d'opportunités pour rencontrer d'autres femmes lesbiennes et ainsi explorer sa sexualité dû à l'absence de bars, d'évènements ou d'autres milieux de socialisation LGBTQ dans sa ville d'origine, située dans les Laurentides.

Devant l'absence de modèles relationnels et d'opportunités de rencontres, les médias, la culture et Internet ont contribué à l'exploration de la sexualité et des attirances lesbiennes pour quelques participantes. En effet, la série télévisée *The L Word* a permis à ces participantes de voir des scènes d'intimité entre femmes réalistes et adaptées à leur identité. Deux participantes ont aussi utilisé Internet comme source d'informations sur la sexualité entre femmes, comme le souligne Lou :

Mes premières explorations de la sexualité, ça a vraiment été sur Internet avec Autostraddle. J'avais tout lu leurs How to go down on a girl, tous les trucs sur la sexualité qu'elles faisaient. [...] En me cherchant et en tombant sur Autostraddle, qui avait aussi un bon discours féministe derrière tout ça, ça m'a ouvert les yeux. (Lou, 25 ans)

Une seule participante a dévoilé avoir utilisé un site de rencontres LGBTQ pour réussir à développer des relations avec d'autres femmes lesbiennes.

Finalement, moins de la moitié des participantes ont rapporté une absence de validation de leur lesbianisme ou encore une banalisation de leurs questionnements de la part de leur entourage. En effet, lorsqu'elles se sont questionnées ou ont dévoilé leur lesbianisme à leur famille et à des membres du personnel scolaire, ces dernières n'ont pas obtenu d'informations, de ressources ou de soutien émotionnel pour les accompagner dans l'exploration de leur identité. En terminant, quelques participantes ont aussi révélé avoir souffert d'isolement à cette étape de leur développement. Alors qu'une d'entre elles ne parlait à personne de ses questionnements, les autres ont souligné avoir vécu cet isolement dans leurs premières relations de couple, comme l'explique Magalie :

Ma blonde de l'époque était venue habiter avec moi là-bas [municipalité de la Côte-Nord]. Vu qu'on avait peu d'amis, on était toujours ensemble. Il y avait donc cette idée de très grande proximité qui fait que, si l'une n'est pas bien, l'autre habituellement aussi. En tout cas, on était très sensible à ça. (Magalie, 30 ans)

Sentiments liés à l'exploration. En ce qui a trait aux sentiments liés à l'exploration, une majorité de participantes ont rapporté avoir ressenti des sentiments négatifs et moins de la moitié des sentiments positifs à cette étape de leur cheminement identitaire. D'abord, deux participantes ont souligné avoir souffert de questionnements intérieurs incessants, voire envahissants, qui nuisaient à leur bien-être. Ensuite, près de la moitié des participantes ont déclaré avoir éprouvé de la peur ou des craintes, particulièrement de réactions négatives de leur entourage. Une participante évoque les cauchemars qu'elle faisait régulièrement : « Je faisais souvent des cauchemars la nuit que ma mère découvrait que je sortais avec une fille, mais dans tous mes rêves, c'était toujours d'une façon différente qu'elle le découvrait. » (Julie, 24 ans)

Un sentiment d'ambivalence et d'inconfort a également été mentionné par moins de la moitié des participantes. Ces sensations ont notamment eu pour impact une remise en question de l'orientation sexuelle et un désintérêt pour développer une relation intime lesbienne. Marie explique l'inconfort qu'elle a vécu durant plusieurs années :

Beaucoup d'ambivalence, beaucoup d'inconfort. C'est vraiment l'inconfort. Ça ne s'explique pas bien, dans le sens que j'étais inconfortable de le cacher, mais aussi inconfortable d'en parler. [Après mon deuxième déménagement], je trouvais ça de plus en plus lourd à porter. L'inconfort était de plus en plus lourd, difficile à cacher ou à trafiquer la vérité. Je ne me sentais pas bien là-dedans. (Marie, 29 ans)

Enfin, deux participantes ont évoqué un éloignement de soi et un manque d'authenticité dans leurs relations avec les autres, au fur et à mesure que leur identité lesbienne se précisait : « Quand j'avais 14 ans, ça devenait un peu plus précis que c'était ça qui se passait [...] Je commençais à me sentir dissocier de moi publiquement et le vrai moi. Ça commençait à me causer problème. » (Léa, 32 ans)

En ce qui concerne les sentiments positifs liés à l'exploration, une première participante a éprouvé de la fébrilité à l'idée de découvrir la culture LGBTQ, mais dans une perspective d'observatrice :

J'ai tout mis sur le dos de la curiosité. C'est vrai, je suis quelqu'un d'ouverte, curieuse, qui veut tout connaître, tout savoir. Pour moi, c'était un nouveau champ de découvertes et d'exploration. Je n'étais pas en train de me remettre en question, moi. Pas du tout. Je ne me sentais pas en démarche vers moi. C'était plus : « cool, on va aller voir des drags », « cool, on va aller voir ça ». Moi, je ne faisais pas partie de la gang. J'étais la bébête en visite. C'était correct. (Kimberly, 41 ans)

Finalement, quelques autres participantes ont témoigné du bonheur, de la clarté et de l'apaisement qu'elles ont ressentis à l'étape de l'exploration de leur identité lesbienne, obtenant à la fois des réponses à leurs interrogations ainsi qu'une forme de voie à suivre pour continuer leur cheminement :

Je me rappelle très bien le moment où j'ai senti des émotions et une attirance physique pour une femme avec qui il ne s'est rien passé. Je me suis dit que j'étais

vraiment attirée par des femmes. C'était une clarté... J'étais très bien là-dedans [...] Je me suis sentie devenir plus adulte, m'assumer [...] Je ne sais pas le mot... Il faudrait que j'y repense, mais c'était très positif. C'était super ! (Alice, 57 ans)

4.2.3 Engagement

Facteurs influençant l'engagement. Tout comme dans les étapes de la prise de conscience de leur différence et l'exploration de leur sexualité, moins de la moitié des participantes se sont prononcées sur l'impact des normes sociales sur leur engagement. D'ailleurs, elles ont toutes pointé les effets directs de l'hétéronormativité : présomption qu'elle devrait avoir un chum, regards insistants lorsqu'elles démontraient de l'affection pour leur partenaire, etc. Une des participantes a également partagé son impression selon laquelle les relations homosexuelles sont dévalorisées, témoignant ainsi des normes hétérosexistes. Conséquemment, près de la moitié des participantes ont rapporté avoir été témoins ou avoir vécu elles-mêmes de l'homophobie ou de la lesbophobie. En effet, quelques-unes d'entre elles ont relaté avoir entendu des propos homophobes autant sur la place publique que par des personnes de leur entourage et même des enseignants de secondaire. Une participante témoigne de son impuissance devant de tels commentaires :

Elle avait les cheveux courts ou elle était un peu plus masculine. Elle, c'était *the gay one* à [nom d'une ville dans la région de Chaudière-Appalaches]. Étiquetée comme ça. [...] Les gens, quand ils parlaient de ça, c'était toujours négatif. Même mes parents [...] Pour eux, c'était une femme super masculine et un gars très efféminé [...] Ma mère disait, des fois, « une personne bisexuelle, je trouve ça pire qu'une personne homosexuelle » [...] Si elle disait des choses comme ça, je n'étais pas capable de prendre la défense de ça en ayant l'air détaché. J'avais l'impression

qu'elle allait se dire « elle est lesbienne ». Je n'étais pas capable de défendre ça en ayant l'air d'être une alliée au lieu de faire un *coming out*. (Julie, 24 ans)

De plus, moins de la moitié participantes ont révélé avoir elles-mêmes vécu de la lesbophobie, que ce soit du harcèlement de la part d'hommes, des commentaires et comportements inadéquats, de la discrimination pour l'accès à un logement et même de la violence physique. Dans l'extrait suivant, Julie témoigne des répercussions de sa visibilité sur la place publique :

« Il y en a qui disent « bâtard, lâchez-vous la main » ou qui me sifflent. Des affaires comme ça, ça m'est arrivé. » (Julie, 24 ans)

Enfin, quelques participantes ont dit avoir vécu de l'homophobie ou de la lesbophobie intériorisée. Cette phobie avait notamment pour conséquences de freiner leur cheminement vers l'acceptation de soi, de limiter les marques d'affection envers leur partenaire dans l'espace public ainsi que de rejeter le mot « lesbienne », comme en témoigne cet extrait :

« Le mot [lesbienne] me faisait peur. J'ai eu longtemps de la misère à le dire à voix haute, à me le dire moi-même. Je trouvais ça difficile. Ça me faisait peur. » (Julie, 24 ans)

En second lieu, la grande majorité des participantes ont abordé l'influence de la communauté LGBTQ sur leur engagement identitaire. D'abord, une minorité de

participantes ont souligné l'absence de communauté LGBTQ à un moment ou un autre de leur parcours de migration interne. Suzanne explique l'importance de la communauté dans son cheminement identitaire :

Même s'il y avait une jeune femme qui était passée dans ma vie et est même venue habiter avec moi à [nom d'une municipalité en Gaspésie] après les études, ça ne se passait pas bien. Je n'étais pas prête encore. J'avais besoin du soutien de la communauté. C'est important, le ghetto. On parle contre le ghetto, mais ça n'existe pas pour rien. (Suzanne, 65 ans)

Une autre participante a aussi relevé que l'absence de lieux de socialisation et d'organismes communautaires LGBTQ nuisait à la visibilité des femmes lesbiennes hors des grands centres et donc à leur engagement envers la communauté LGBTQ. Peu de participantes ont révélé avoir pris part à des groupes de soutien et de discussion informels pour pallier l'absence de communauté LGBTQ à proprement parler. Claudia partage son expérience :

À [nom d'une ville en Mauricie], il y a des groupes de mamans arc-en-ciel. C'est surtout en lien avec mon rôle de maman. Moi, je suis allée chercher... Pas des conseils, mais un peu voir les autres mères, comment elles vivent avec leur homosexualité et leurs enfants. (Claudia, 28 ans)

En contrepartie, la majorité des participantes ont fréquenté des organismes communautaires et des lieux de socialisation LGBTQ, principalement à Montréal, à l'étape de l'engagement. L'une d'elles affirme d'ailleurs que c'est son déménagement à

Montréal qui lui a fait réaliser l'existence d'un bon nombre de ressources et d'organismes LGBTQ. Outre la fréquentation d'organismes communautaires, moins de la moitié des participantes ont fréquenté des bars ou des événements ponctuels LGBTQ, notamment les soirées mensuelles pour femmes lesbiennes de Lez Spread the Word. Toutefois, quelques participantes ont déclaré que la culture des bars LGBTQ, d'une part l'hypersexualisation et, d'autre part, les comportements agressifs, ne cadrerait pas avec leurs attentes. L'une d'elles raconte son expérience dans un bar lesbien au début des années 1980 :

Quand j'étudiais 1 an à Montréal, j'étais allée au Baby Face Disco et ça été « non » ! [rire] Moi, j'avais un idéal dans ma tête. Les femmes, on était toutes belles et on s'entendait bien. C'était vraiment très, très idéalisé dans ma tête. Ce n'était pas comme ça du tout au Baby Face. Ce n'était pas ce que je m'attendais et... c'était un petit peu rough. (Suzanne, 65 ans)

Par ailleurs, plus de la moitié des participantes ont formulé des critiques à l'égard des communautés LGBTQ qui ont influencé négativement leur engagement identitaire. Premièrement, quelques-unes ont souligné que les communautés LGBTQ sont très petites, autant à Montréal que dans d'autres villes du Québec. Elles ont notamment nommé les relations très étroites entre les personnes de la communauté dues au nombre limité de lieux de socialisation et d'organismes communautaires LGBTQ. Il en va de même lorsqu'on s'implique activement dans la communauté, comme c'est le cas de Safia :

J'ai essayé de m'impliquer dans le [Festival de la Fierté hors Montréal] [...], mais de gros conflits ont éclaté dans ce temps-là et ç'a n'a pas fonctionné. Justement, c'est tout le temps le même monde, tout le monde est surchargé. Quand plein de gens en épuisement travaillent ensemble, ben... (Safia, 22 ans)

Deuxièmement, la moitié des participantes ont mis en évidence la place restreinte des femmes lesbiennes au sein des communautés LGBTQ. En effet, quelques participantes ont relaté avoir fréquenté des associations, des organismes ou des lieux de socialisation mixtes, mais majoritairement composés d'hommes gais ce qui, selon elles, aurait compromis leur engagement en tant que lesbienne. Aussi, deux participantes ont souligné que le Village, situé à Montréal, et ses commerces visent plus particulièrement les hommes gais, les femmes étant invisibilisées. À ce sujet, Alice a partagé son vécu dans le mouvement lesbien des années 1980 à Montréal et a confirmé que, selon elle, les femmes lesbiennes n'étaient pas les bienvenues dans le Village gai. De son point de vue, le mouvement lesbien s'est déployé en parallèle du quartier gai, principalement sur Le Plateau-Mont-Royal, où on retrouvait des bars lesbiens, des commerces étant la propriété de femmes lesbiennes ainsi que l'école Gilford, un espace de rassemblements et d'évènements lesbiens :

Il y avait des soirées à l'école Gilford et c'était facile de rencontrer d'autres lesbiennes. À l'école Gilford, admettons une fois par mois, je pense, il y avait des danses [...] et il y avait plein de monde sur le plateau donc tu faisais des liens... Mon répertoire d'adresses, c'était des lesbiennes. (Alice, 57 ans)

En outre, deux participantes ont souligné leur appartenance à une communauté alternative. En effet, elles ont joint toutes les deux des équipes de sport, notamment de roller derby, dont plusieurs membres étaient lesbiennes. Pour elles, ces communautés alternatives ont contribué à leur épanouissement identitaire :

Il y avait beaucoup de filles lesbiennes et j'ai commencé à me sentir à ma place. Autant parce que je faisais du sport et je parlais avec autant avec des filles lesbiennes et que straights. C'est là [ville dans la Mauricie] que je me suis épanouie. (Margot, 30 ans)

Toujours en lien avec leur engagement identitaire, quelques participantes ont mentionné des modèles LGBTQ positifs à cette étape de leur parcours. Alors qu'elle vivait toujours dans sa ville d'origine, Marie précise la portée de ces modèles dans le développement de son sentiment d'appartenance :

Je me sentais normale avec ces filles-là [...] qui avaient des sexualités fluides [...] Et il y avait les deux filles en couple, le modèle lesbien, qui étaient très affichées. [...] Je pense que ça répondait à un besoin qui était plus au niveau de l'appartenance que de tisser des liens d'amitié de manière générale. (Marie, 29 ans)

Moins de la moitié des participantes ont plutôt soutenu être devenues des modèles elles-mêmes, comme en témoigne l'extrait ci-dessus :

J'ai pu au moins, peut-être, ouvrir l'esprit d'une personne [...] Crime, dans le fonds, il faut sensibiliser les gens. Il faut leur en parler parce que s'ils ne savent pas... Ils

ne connaissent rien là-dessus. À [nom d'une petite ville] surtout, ce n'est pas une région où les gens en parlent tant et qu'il y a des travaux autour de la sensibilisation. Donc, il faut en parler si on veut se faire comprendre un peu plus. Il faut que ça se sache. (Julie, 24 ans)

Si elles s'entendent toutes sur l'importance de parler des réalités LGBTQ, quelques-unes d'entre elles ont toutefois évoqué la lourdeur de ce rôle de sensibilisation et d'éducation. D'une part, la petite taille de la communauté LGBTQ et, d'autre part, les sollicitations pour représenter toutes les identités et modèles relationnels LGBTQ amènent son lot de surcharge. Lou raconte :

« Je travaille dans le milieu aussi. Je connais beaucoup de choses par rapport à ça et tu deviens la personne qui répond à « c'est quoi la différence entre pansexuelle et polyamour » ou « c'est quoi la différence entre trans et non binaire » [...] C'est correct que les gens s'intéressent et c'est le fun quand quelqu'un est vraiment ouvert, mais tu deviens la personne qui, parce qu'elle est lesbienne, peut se faire poser une question à propos de la communauté LGBT n'importe quand. (Lou, 25 ans)

Dans le même ordre d'idée, plus de la moitié des participantes ont milité dans la communauté LGBTQ ou encore dans le mouvement féministe. La majorité d'entre elles se sont impliquées dans les luttes LGBTQ de différentes façons. D'abord, deux participantes militent à travers leur choix de carrière, la première en communication et la deuxième en intervention communautaire, en travaillant au quotidien sur des questions LGBTQ. Ensuite, quelques participantes ont organisé des activités, animé des groupes et même participé au démarrage d'un OBNL alors qu'elle résidait à l'extérieur de Montréal,

soit en Mauricie, en Estrie, sur la Côte-Nord et en Gaspésie, régions où il n'y avait peu ou pas de ressources LGBTQ. Magalie relate ses efforts pour créer un 5@7 LGBT :

Quand j'étais à l'université, je me suis rendue compte qu'il n'y avait rien et je ne comprenais pas pourquoi. Je me suis mis à faire des 5@7 LGBT au café étudiant [...] C'était le vendredi soir dans un campus déserté. Il y avait quelques personnes, mais ce n'était jamais la foule. Moi, le but... En fait, je m'en foutais qu'il n'y ait pas de gens. C'était aussi d'afficher des drapeaux gais dans l'université, ne serait-ce que par les affiches qui annonçaient le 5@7. Pour moi, c'était déjà de créer, en quelque sorte, un semblant de communauté. (Magalie, 30 ans)

Quelques participantes ont quant à elles déclaré avoir réalisé diverses implications bénévoles dans des organismes communautaires montréalais. D'ailleurs, l'arrivée à Montréal a été l'élément déclencheur du militantisme de cette participante :

Quand je suis arrivée à Montréal, ç'a tout de suite... C'est là que je me suis dit que j'allais aller au [nom d'un organisme communautaire]. J'avais le goût de faire ça. J'avais le goût de redonner ce que moi je n'avais pas eu au secondaire. (Julie, 24 ans)

En ce qui a trait au militantisme lesbien plus précisément, très peu de participantes ont nommé y avoir été engagées. L'une d'elles est impliquée depuis les années 1980, alors qu'elle était au cœur du mouvement lesbien, comme le démontre l'extrait suivant :

J'ai milité beaucoup... Euh... Je n'étais pas une leader à l'époque, mais j'étais toujours là pour donner un coup de pouce dans les journées de visibilité. J'ai fait partie du journal Ça s'attrape. J'ai fait partie du collectif de l'ADGQ [Association

pour les droits des gais du Québec], à l'époque où on a ajouté le « L » pour lesbienne. (Alice, 57 ans)

En outre, moins de la moitié des participantes ont pris part au mouvement des femmes. Dans les années 1970 et 1980, l'une d'elles a notamment contribué au développement de centres de femmes, à l'organisation de manifestations ainsi qu'à des tournées de cours d'autodéfense un peu partout au Québec.

En ce qui concerne l'influence de l'entourage sur l'engagement identitaire des participantes, moins la moitié de l'échantillon a nommé l'importance des liens d'amitié avec d'autres personnes LGBTQ à cette étape de leur cheminement et plus précisément avec d'autres femmes lesbiennes. Ces amitiés leur ont permis de découvrir davantage le milieu LGBTQ ainsi que d'échanger avec des personnes qui avait un vécu similaire, comme le précise Lou :

Ce sont des personnes toutes politisées. On partageait la même analyse féministe, la même analyse queer des oppressions. Je trouvais qu'on avait beaucoup de super belles conversations à ce niveau. Le sentiment d'appartenance que je suis allée chercher là-bas, c'est d'être capable de parler à quelqu'un de quelque chose que tu as vécu et qu'il te dise « ah, moi aussi! » C'était plus « je te reconnais, tu me reconnais, on a vécu la même chose ». Tu n'es plus dans cette position d'éducation des gens autour de toi parce que... [hésitations] [...] L'éducation au niveau de « être lesbienne, c'est quoi » ou des questions stupides « qui fait l'homme » et tout ça, ce n'est pas là. Tu peux baisser ta garde et juste exister. *No questions asked*. Pas juste exister : tu es très valorisée aussi parce que c'est quelque chose qu'on met toutes au centre de notre vie, ce groupe d'amies là particulièrement. (Lou, 25 ans)

Toujours en lien avec l'engagement identitaire, moins de la moitié des participantes ont déclaré que l'ouverture de leur entourage à leur orientation sexuelle a influencé positivement cette étape de leur développement, que ce soit l'ouverture de leur famille, de leurs ami-e-s ou encore de leur milieu de travail. Par ailleurs, deux participantes soutiennent avoir cherché à s'entourer de personnes plus acceptantes et ouvertes d'esprit. Aussi, deux autres participantes ont mentionné que leur entourage les a questionnées sur leur orientation sexuelle, les amenant ainsi à faire leur premier *coming out*. En contrepartie, deux participantes ont témoigné du silence de leur entourage, comme le démontre l'extrait suivant :

[À] la vie étudiante, au secondaire, j'étais très impliquée. Je voyais toujours cette personne-là. Un moment donné, on s'est croisées, plus tard, et elle m'a dit : « moi, je le savais ! » Ça ne t'a pas tenté de me le dire ? Elle me lance ça bêtement. Ça ne vous a pas tenté de me lancer des perches pour que je puisse me trouver ? Je trouvais ça particulier! C'est le genre de personnes qui ont été significatives à qui j'avais le goût de dire ce que j'étais devenue, qui j'étais. Et là, elle t'annonce ça. En tout cas... (Magalie, 30 ans)

D'ailleurs, les tabous et les non-dits ont été identifiés par moins de la moitié des participantes comme un frein à leur engagement identitaire. L'extrait suivant expose cet enjeu dans la famille d'origine :

Admettons, mes parents, ça leur a pris du temps avant qu'ils disent, quand j'étais avec une fille et qu'on rencontrait des gens qui connaissaient, « c'est sa blonde ».

C'était tout le temps « c'est ma fille et son amie ». Et là, tu es comme « bon... OK... ». Il y a tout le temps un petit malaise... (Claudia, 28 ans)

En ce qui a trait au *coming out*, la majorité des participantes ont abordé l'importance du dévoilement de leur orientation sexuelle dans leur engagement. Plus précisément, près de la moitié des participantes ont fait un *coming out* à leur famille et quelques participantes à leurs ami-e-s et à leurs collègues de travail à cette étape de leur parcours identitaire. Par ailleurs, près de la moitié a également affirmé avoir fait des dévoilements publics, notamment sur les réseaux sociaux, et indirects par le bouche-à-oreille. Deux participantes ont également rappelé que les dévoilements sont continuels tout au long de la vie et peuvent parfois s'avérer lourds à porter, comme en témoigne cette citation:

L'idée de faire un *coming out*, surtout dans de nouveaux milieux, je trouve ça un peu lourd. Un peu... Voyons, toi, tu es hétéro, tu n'as pas à faire ça, tu ne nous le dis pas... [...] C'est comme un *standing* politique de dire que tout le monde n'est pas hétéro. Il y a aussi d'autres orientations. Des fois, je le *plugge* et ça me fait plaisir de le *plugger*. (Magalie, 30 ans)

Toutefois, moins de la moitié des participantes ont partagé des réactions négatives qu'elles ont reçues à la suite du dévoilement de leur lesbianisme, majoritairement de la part de leur famille. Dans les extraits suivants, deux participantes racontent la réaction de leurs parents alors qu'elles habitaient toujours dans leur ville d'origine, allant de la banalisation du dévoilement au rejet total :

Les deux premiers *coming out* que j'ai faits, c'était à ma mère les deux. Un avant que je me considère lesbienne. La deuxième fois, c'était un peu plus clair pour moi. Avant, j'explorais, je me demandais... J'étais en questionnement. Quand ç'a été plus clair, j'étais dans ma relation actuelle, J'étais presque à l'âge adulte. J'étais sur le point de quitter, de déménager. Quand j'ai fait mon *coming out* à ce moment-là, la deuxième fois que je le faisais à ma mère, c'était encore beaucoup banalisé. Ça peut être encore de l'exploration, tu te cherches, etc. (Marie, 29 ans)

J'ai fait mon *coming out* pendant cette relation-là et j'ai été mise dehors de chez moi pendant cette relation-là. [...] Ç'a été horrible, vraiment. Mon père qui capote, qui me renie, qui me met dehors. Ma mère qui pleure. (Kimberly, 41 ans)

Enfin, quelques participantes ont mentionné faire des dévoilements sélectifs. Elles ont en effet révélé qu'elles hésitent à divulguer leur lesbianisme à des personnes âgées, religieuses ou en position d'autorité, craignant de potentielles réactions négatives.

En terminant, tout comme aux étapes de la prise de conscience de la différence et de l'exploration de la sexualité, les médias, la culture et Internet ont facilité l'engagement identitaire de moins de la moitié des participantes. Deux d'entre elles ont mentionné avoir consommé de la culture LGBTQ, dont la très populaire série *The L Word*, tandis que deux autres ont utilisé des forums web et des applications de rencontres dans le but de s'informer et de rencontrer d'autres personnes LGBTQ, comme le relate Julie qui habitait la région de Chaudière-Appalaches :

Mes seuls modèles que j'ai eus, ç'a été des modèles virtuels, vraiment. Justement, quand j'étais sur les forums et que j'ai rencontré des gens de la communauté, quand

j'étais au cégep. Une fois par deux mois, il y avait un souper qui se faisait soit à Québec ou à Montréal [...] On se réunissait ensemble. [...] Ce n'est pas pour rien que j'étais sur Internet; je cherchais des forums ou des trucs pour connaître des gens. C'était ma seule façon pour moi de connaître des gens de la communauté. (Julie, 24 ans)

Sentiments liés à l'engagement. À l'étape identitaire de l'engagement, plus de la moitié des participantes ont éprouvé des sentiments négatifs. Cela dit, presque la moitié d'entre elles ont également ressenti des sentiments positifs à cette étape de leur développement.

D'abord, la moitié des participantes ont témoigné de leurs peurs et de leurs craintes de diverses natures. En effet, elles craignaient la réaction des autres face à leur lesbianisme, et un potentiel rejet de la part de leur entourage. Léa raconte : « J'ai caché [mon orientation sexuelle] pendant longtemps. J'avais peur que mes parents me rejettent, aussi. Je ne sais pas d'où je prenais cette peur-là parce que ce n'est pas ça pantoute qui est arrivé. » (Léa, 32 ans)

Également, très peu de participantes ont évoqué la crainte que leur orientation sexuelle complexifie leur vie. L'une d'elles a notamment mentionné le processus, plus ardu pour les femmes lesbiennes que pour les couples hétérosexuels, pour fonder une famille. L'autre participante a, quant à elle, pensé ne pas vivre son lesbianisme tellement elle craignait les répercussions sur sa vie :

[...] Des gros enjeux, où moi j'étais prête ou pas prête. Je trouvais ça dur. J'ai voulu, un moment donné, ne pas le vivre : « je vais me mentir toute ma vie et ça ne me dérangera pas ». C'était trop lourd. (Kimberly, 41 ans)

Aussi, une dernière participante a évoqué avoir développé une crainte pour sa sécurité physique et psychologique à la suite de violences lesbophobes dans son quartier :

J'ai eu la chienne au début et il y a eu d'autres agressions après ça, mais là je me suis rendu compte que ça dérangeait. [...] Ç'a m'a donné un peu un *wake-up call* comme quoi j'étais marginale. (Alice, 57 ans)

Ensuite, peu de participantes ont soulevé l'ambivalence et l'inconfort qu'elles ont ressenti à l'étape de l'engagement. Pour l'une, les préjugés à l'égard des femmes lesbiennes l'empêchaient de vivre pleinement son lesbianisme, malgré des tentatives de fréquenter la communauté LGBTQ. Pour l'autre, il y avait un certain inconfort et une ambivalence à l'idée de se dire lesbienne alors qu'elle avait très peu exploré sa sexualité, se sentant imposteur. De plus, une minorité de participantes ont senti un éloignement de soi ayant comme conséquence un manque d'authenticité face aux autres. Ces dernières ont révélé jouer un rôle ou littéralement mentir à leur entourage, ces stratégies devenant de plus en plus lourdes à porter.

En ce qui concerne les sentiments positifs liés à l'étape de l'engagement, très peu de participantes ont soutenu que la clarté identitaire a contribué à leur sentiment

d'apaisement, comme en témoignent l'extrait suivant : « Pour moi, je pense que c'était plus de calmer toutes les voix intérieures. Ça a été un apaisement, je pense, de l'accepter et de l'accueillir comme ça venait. » (Magalie, 30 ans). Enfin, deux autres participantes ont souligné le bonheur et l'épanouissement qu'elles ont éprouvés à l'étape de leur engagement. Une participante a également mentionné la fierté qu'elle a ressentie en affirmant son identité lesbienne.

4.2.4 Internalisation

Facteurs influençant l'internalisation. À l'étape de l'internalisation de leur identité, deux participantes ont souligné que l'hétéronormativité les affecte encore dans leur vie quotidienne. La première ressent les regards persistants dans l'espace public lorsqu'elle montre des signes d'affection envers une autre femme. Pour la deuxième participante, l'hétéronormativité la force à adapter constamment les normes sociales à sa réalité de femme lesbienne. De plus, une autre participante a révélé subir des actes lesbophobes dans une ville hors de Montréal, notamment des invectives pour qu'elle « retourne dans son village », faisant référence au village gai à Montréal. Une dernière participante a ajouté que l'absence d'anonymat dans son village, où sa femme et elle travaillent également, la restreignait encore aujourd'hui de prendre la main ou d'embrasser sa conjointe en public.

En ce qui concerne le rôle que peut jouer la communauté LGBTQ, quelques participantes ont commenté son degré d'importance à l'étape de l'internalisation de leur identité. Bien qu'il demeure important pour l'une d'entre elles de rester informée sur les actions des organismes communautaires et sur la recherche LGBT, les deux autres ont plutôt souligné la diminution de leurs contacts avec la communauté LGBT. Par ailleurs, comme l'explique Magalie, la présence d'une communauté LGBT sur son territoire est un filet de sécurité, au besoin :

C'est comme un peu une bouée. Dans le fonds, je me dis que si j'ai le goût d'aller *cruiser*, c'est bien plus facile. En tout cas, ça peut être facile, quoi qu'à Montréal, il n'y a pas de bar lesbien, mais il y a plus d'opportunités. C'est comme en filigrane. L'accessibilité... (Magalie, 30 ans)

Également, l'appartenance à une communauté alternative, dans ce cas-ci, un groupe de danse hip-hop, a été évoquée par Léa. Cette communauté, dont la participante en est une figure importante, est très ouverte face à la diversité sexuelle. Pour Léa, c'est une façon de s'impliquer, mais dans un autre contexte que dans le milieu LGBTQ à proprement parler :

Pense ce que tu veux, mais je suis là. Je suis dans le top et la communauté m'accepte. Les autres savent que la communauté est acceptante. Je sens que je fais ma part, mais ailleurs. Dans un autre domaine, d'une façon qui n'est pas verbale, mais juste physique [...] Moi, je porte mes vêtements de couleurs gaies. (Léa, 32 ans)

Plutôt que d'accorder une importance à la présence de modèles LGBTQ dans leur entourage, plus de la moitié des participantes ont mentionné être devenues un modèle elles-mêmes à l'étape de l'internalisation de leur identité. Le rôle se déploie de diverses manières, par exemple soutenir des personnes en questionnements, témoigner de leur expérience personnelle, être démonstrative dans la sphère publique ou encore éduquer leur entourage aux réalités des personnes LGBTQ. L'extrait suivant démontre comment ce rôle de modèle s'actualise :

Je trouve que c'est important de vivre sa sexualité, de l'afficher. Pas nécessairement avec des gros *frenchs* et tout ça, mais jamais je ne vais m'empêcher de tenir la main de ma blonde si j'en ai envie. C'est des modèles qu'on n'a pas tant que ça dans la vie et je trouve que c'est important que les gens le voient pour qu'ils comprennent justement que c'est une réalité et qu'il y a toutes sortes de modèles lesbiens, pas juste des modèles stéréotypés. Il y a de tout et c'est important que les gens le sachent. On a comme une mission sociale un peu à travers le fait d'être homosexuelle, je pense. (Julie, 24 ans)

Aussi, deux participantes ont souligné plus particulièrement leurs efforts de sensibilisation à la diversité des modèles familiaux. L'une d'elles témoigne :

Plus on en parle, plus ça va se normaliser. Le tabou va tomber. Je fais aussi mon sujet de maîtrise sur l'homosexualité. Je m'intéresse beaucoup à l'homoparentalité. Pour moi, c'est important de faire connaître ça, d'en parler et de faire tomber les tabous. Justement, des gens qui ont des conceptions très pointues, des fois, je me fais un petit devoir d'éducation. Des fois, c'est juste de l'ignorance. C'est assez important pour moi. (Margot, 30 ans)

Au sujet du militantisme, très peu de participantes ont partagé leur engagement dans le mouvement lesbien et féministe. Par ailleurs, une participante a observé un élargissement de son militantisme à l'étape de l'internalisation de son identité, relevant les intersections entre les luttes LGBTQ et d'autres luttes sociales comme le racisme et l'islamophobie.

En ce qui a trait à leur entourage, Une minorité de participantes ont précisé la composition de leur réseau social et la nature de leurs liens. Quelques-unes d'entre elles ont révélé favoriser des liens avec une variété de personnes, qu'elles soient hétérosexuelles ou LGBTQ. Safia fait d'ailleurs le lien entre l'internalisation de son identité et son réseau social :

J'essaie de ne pas juste m'entourer de ces personnes-là pour que le fait que je sois lesbienne soit comme dissimulé dans ma personnalité et ne soit pas central. J'aime ça avoir plusieurs types d'amis, plusieurs types d'âges et tout ça, pas nécessairement tout le temps avec des personnes queer. (Safia, 22 ans)

Également, très peu de participantes ont témoigné de l'évolution de l'ouverture de leur famille et de leurs ami-e-s depuis leur *coming out* : « Vu que je suis très au clair avec moi, je suis très bien entourée. Toutes mes amies le savent, ma famille. Tout le monde est très à l'aise, maintenant. Tout le monde a cheminé. » (Kimberly, 41 ans)

Enfin, près de la moitié des participantes ont abordé le *coming out* et ses particularités à l'étape de l'internalisation de l'identité. D'abord, une participante a révélé porter des symboles LGBTQ (drapeaux, couleurs arc-en-ciel, etc.) sur ses vêtements lors d'évènements, de sorte à dévoiler publiquement son orientation sexuelle. Moins de la moitié des participantes ont quant à elles souligné qu'elles étaient très ouvertes sur leur lesbianisme et que la réaction d'autres personnes, positives ou négatives, n'avait pas vraiment d'importance à ce point-ci de leur parcours.

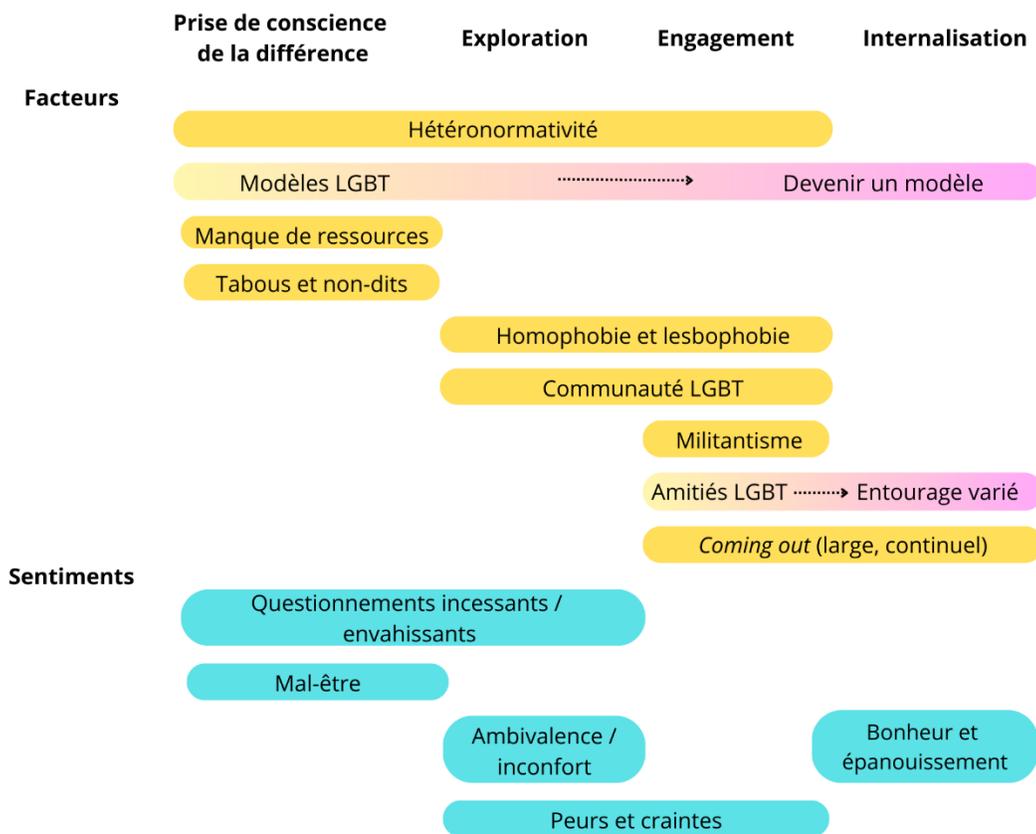
Sentiments liés à l'internalisation. Parmi l'ensemble des participantes, aucune n'a évoqué avoir ressenti des sentiments négatifs en lien avec l'internalisation de son identité lesbienne. Moins de la moitié des participantes ont nommé éprouver de l'apaisement et de l'épanouissement, en plus de ressentir une appartenance réelle à la communauté LGBTQ et une acceptation sociale de leur lesbianisme.

4.2.5 Synthèse des étapes du développement de l'identité lesbienne

La figure 2 présente les principaux facteurs influençant les étapes du développement de l'identité lesbienne et les sentiments qui y sont liés.

Figure 2

Principaux facteurs influençant les étapes du développement de l'identité lesbienne et les sentiments y étant liés



4.3 Motifs de migration

Dans un deuxième temps, les participantes ont été appelées à cibler le ou les motifs de leur migration interne lors de l'entretien semi-dirigé. Les résultats sont ici présentés

selon leur parcours migratoire, soit le premier déménagement et, s'il y a lieu, le deuxième déménagement et ceux subséquents.

4.3.1 Premier déménagement

D'abord, la majorité des participantes ont mentionné la poursuite des études postsecondaires comme un motif de leur premier déménagement. Néanmoins, deux participantes soutiennent avoir choisi intentionnellement des programmes d'études ne se donnant pas dans leur région pour justifier de quitter leur ville d'origine.

Moi, je n'avais pas envie de vivre ça et ç'a été une bonne chose que je veuille aller en arts visuels parce qu'il n'y avait pas ce programme-là à [nom d'une ville dans Chaudière-Appalaches]. Une excuse pour crisser mon camp à [nom d'une ville de plus grande taille dans Chaudière-Appalaches]. (Julie, 24 ans)

Également, quelques participantes ont souligné des motifs s'apparentant au désir de faire son *coming out*, qu'il s'agisse de dire la vérité, d'être honnête sur son identité ou encore de s'accepter en tant que lesbienne. En ce sens, Léa témoigne de son besoin de quitter sa ville d'origine pour avoir la possibilité d'être elle-même :

Moi, j'avais vraiment l'impression que si je restais à [nom d'une ville dans les Laurentides], ça n'allait pas se passer pour moi. Je n'allais pas pouvoir être gaie. Je ne voyais pas comment ça pouvait se produire. (Léa, 32 ans)

Une autre participante a ajouté qu'elle ne souhaitait pas faire son *coming out* dans son

école secondaire. En effet, elle a mis en relief un environnement défavorable à son épanouissement qui la motivait à quitter son milieu.

Ensuite, moins de la moitié des participantes ont soulevé les relations amoureuses et intimes comme motif de leur premier déménagement. Ces dernières ont toutes fait référence à un besoin de se détacher de leur famille d'origine pour vivre pleinement leur relation intime et amoureuse, avoir plus d'intimité et devenir plus cohérentes avec elles-mêmes.

J'étais dans une nouvelle relation. Mes parents n'étaient pas trop... Je l'avais mentionné à ma mère, mais ça n'avait pas été super significatif comme dévoilement. Il y avait donc un besoin de s'éloigner et de prendre une certaine distance. (Marie, 29 ans)

Une autre participante a, quant à elle, révélé la fin d'une relation amoureuse difficile ; son déménagement ayant été pour elle une manière de gérer cette rupture.

De surcroît, plus de la moitié des participantes ont exprimé leur besoin de changer d'air et de repartir à zéro. Plus spécifiquement, près de la moitié souhaitait s'éloigner physiquement de leur ville d'origine, notamment des personnes côtoyées à l'école secondaire. Néanmoins, une participante soulève que son premier déménagement n'a pas eu l'effet escompté, comme en témoigne cet extrait : « Je voyais ça comme une

opportunité d'être moi-même et de recommencer à zéro, mais finalement je n'étais vraiment pas prête encore. » (Julie, 24 ans)

Aussi, deux participantes ont partagé avoir ressenti un mal-être, cet état ayant contribué au choix de quitter leur ville d'origine. Ces dernières ont témoigné d'un sentiment d'étouffement et d'une absence de solutions pour se sentir mieux dans leur environnement, comme l'explique Claudia :

Je n'étais plus bien à cette période-là de ma vie à [ville d'origine située en Mauricie], mettons [...] Il y a des choses qui allaient moins bien et on dirait que je ne voyais pas de... pas de solutions, mais d'autres moyens que ça aille mieux à part partir, admettons. (Claudia, 28 ans)

Enfin, parmi les autres motifs mentionnés, une participante a souligné que l'exploration de sa sexualité a été l'élément déclencheur de son premier déménagement. Pour une autre, c'est de pouvoir explorer la communauté LGBTQ, plus précisément le Village gai, qui l'a amenée à s'installer à Montréal. D'ailleurs, deux participantes ont soulevé l'effervescence de la ville et son dynamisme culturel parmi les motifs de déménagement vers Montréal. Finalement, une participante a mentionné le projet de fonder une famille a motivé son premier déménagement dans une ville à l'extérieur de Montréal, dans un milieu qu'elle qualifie de plus décent pour les enfants, et financièrement accessible.

4.3.2 Deuxième déménagement

Lorsqu'elles ont été interrogées, la majorité des participantes ont mentionné avoir vécu un deuxième déménagement. Ces dernières relèvent deux motifs principaux de migration. Premièrement, moins de la moitié des participantes mentionnent leur relation amoureuse. Deux d'entre elles soutiennent s'être installées chez leur partenaire, une autre d'avoir suivi sa conjointe dans une autre région et, enfin, une voulant vivre en couple sans colocs. Deuxièmement, l'autre motif principal du second déménagement, soit les transitions de vie, a été évoqué par près de la moitié des participantes. En effet, trois participantes ont déménagé une deuxième fois pour poursuivre leurs études ou à la suite de leur programme d'études postsecondaires. Une participante a quant à elle mentionné l'obtention d'un nouvel emploi dans une autre ville. Aussi, deux participantes ont effectué un deuxième déménagement pour être en mesure financièrement d'accéder à la propriété.

Parmi les autres motifs du deuxième déménagement, très peu de participantes ont mentionné le besoin de changer d'air et leur mal-être. Elles ont témoigné, entre autres, de leur faible estime de soi et de leur désir de vivre autrement. Aussi, une participante a rapporté être revenue dans sa ville natale, car son premier déménagement n'avait pas eu l'impact souhaité sur son épanouissement et son mieux-être. Enfin, une participante a souligné son désir de transition vers une plus grande ville comme motif de migration.

Québec y est identifié comme une transition avant le grand saut vers Montréal, comme le démontre l'extrait suivant :

« Pour moi, quand tu viens de [ville dans Chaudière-Appalaches], ta transition, c'est Québec. Tous les gens de [ville dans Chaudière-Appalaches] vont à Québec. Plus souvent. C'est plus connu [ville dans Chaudière-Appalaches]-Québec que Montréal. Pour moi, c'était tout de suite évident que j'allais aller à Québec. » (Julie, 24 ans)

Cette dernière a évoqué un plus grand sentiment de sécurité à Québec qu'à Montréal, témoignant de sa peur de Montréal, perçue comme une ville dangereuse.

Je me sentais plus en sécurité dans ce coin-là [À Québec]. Montréal, ça me faisait peur, un peu. La grande ville... C'est à peine si je sais comment prendre l'autobus. Je n'étais pas très débrouillarde à ce moment-là. Ça me faisait peur, toutes ces affaires-là. Tout ce que l'on entendait de Montréal, on dirait que c'était que c'est une ville dangereuse. Les vieux de la région, c'est ce qu'ils disent : Montréal, c'est dangereux, il y a plein de vols et d'affaires de même. Moi, c'est ça que j'avais en tête. (Julie, 24 ans)

4.3.3 Déménagements subséquents

Parmi les huit participantes ayant vécu trois déménagements et plus, la grande majorité a évoqué une relation amoureuse comme motif de déménagements subséquents. Pour deux d'entre elles, il s'agissait d'un contexte de séparation alors que trois autres personnes ont suivi leur partenaire dans une autre région.

Ensuite, moins de la moitié des participantes ont abordé la communauté LGBTQ comme motifs de déménagements subséquents. En effet, deux participantes ont déménagé pour se rapprocher de leurs pairs ou d'am·e·s LGBTQ. Une autre participante dit avoir déménagé à Montréal pour découvrir la communauté LGBTQ, impressionnante lorsqu'on vient d'une région. Toutefois, une participante a plutôt évoqué le désir de prendre ses distances de la communauté LGBTQ et des espaces de militantisme. Deux participantes ont également mentionné de la violence vécue comme motif de déménagements subséquents, une par une ex-conjointe et ses amies à Montréal, l'autre ayant subi des comportements lesbophobes dans une ville de la région de la Côte-Nord: « Ça peut arriver n'importe où, c'est juste que, un, tu n'es pas super bien entourée, tu as deux évènements lesbophobes qui t'arrivent... Tu déménages, un moment donné, parce que tu ne te retrouves pas là. » (Magalie, 30 ans)

Également, moins de la moitié des participantes ont évoqué une transition de vie comme motif de déménagements subséquents. Plus particulièrement, quelques participantes ont souligné les études postsecondaires et la carrière et très peu de participantes l'achat d'une propriété comme motif de déménagement, en précisant les prix plus accessibles hors d'une grande ville. Une participante a d'ailleurs révélé avoir contacté un groupe LGBTQ en Mauricie afin d'y valider le degré d'inclusion des personnes LGBTQ avant de s'installer pour fonder sa famille lesboparentale.

Enfin, parmi les autres motifs de déménagements subséquents évoqués, moins de la moitié des participantes ont mentionné leur désir de se rapprocher de leur famille d'origine ou de leurs ami·e·s d'enfance, que ce soit pour renouer ou maintenir des liens positifs, assumer un rôle de proche aidante, ou à l'occasion de la naissance de leur enfant. Très peu de participantes ont quant à elles souligné la présence d'attraits culturels et touristiques comme motif de déménagements subséquents, soient la proximité de la nature et la tranquillité en région ainsi que, en contrepartie, le manque d'offres culturelles hors des grandes villes.

4.3.4 Synthèse des motifs de migration

En guise de synthèse, le tableau 5 présente les principaux résultats quant aux motifs de migration selon le parcours migratoire des participantes.

Tableau 5

Motifs de migration selon le parcours migratoire

Étapes de migration	Motifs de migration interne majoritairement évoqués
Premier déménagement	<ul style="list-style-type: none"> - Poursuite d'étude post-secondaire - Changer d'air / Repartir à zéro
Deuxième déménagement	<ul style="list-style-type: none"> - Transitions de vie (études post-secondaires, carrière, accès à la propriété) - Relations amoureuses (séparation, suivre sa partenaire dans une autre région, vivre son intimité sans colocataires)
Déménagements subséquents	<ul style="list-style-type: none"> - Relations amoureuses (séparation, suivre sa partenaire dans une autre région, s'installer chez sa partenaire) - Transitions de vie (études post-secondaires, carrière, fondation d'une famille)

4.4 Migrations futures

Lorsque questionnées sur leurs intentions quant à une migration future, moins de la moitié des participantes ont révélé qu'elles pourraient envisager déménager en région. Toutefois, près de la moitié des participantes précisent qu'elles ne déménageraient pas en région si elles habitaient seules. Ces dernières affirment qu'elles pourraient le faire seulement si elles étaient en couple ou en famille. Par ailleurs, une participante a précisé qu'elle pourrait déménager en région maintenant qu'elle affirme son « homosexualité »,

même si elle soutient que vivre son orientation sexuelle demeure plus difficile en région. Cette dernière affirme toutefois qu'elle ne retournerait jamais s'installer dans sa ville d'origine.

Vu que maintenant je m'accepte et je m'affirme, je vais plus avoir de facilité si je retourne à Québec, par exemple. [...] En plus, ce ne serait pas aussi facile de vivre mon homosexualité qu'à Montréal. Ce n'est pas ça en premier, mais c'est un des aspects quand même. On sait comment ça peut être difficile en région des fois [...] À [nom de sa ville d'origine en Mauricie], j'ai tellement de souvenirs précis que c'est plus difficile, mettons. Ça, c'est un non catégorique. (Julie, 24 ans)

En ce qui a trait à Montréal, moins de la moitié des participantes souhaiteraient y déménager dans le futur ou encore continuer d'y habiter. Parmi les éléments mentionnés par ces participantes, quelques-unes ont souligné la proximité de la communauté LGBTQ comme un facteur important de protection, que ce soit pour éviter de s'isoler en tant que lesbienne, pour accéder à des espaces de militantisme ou bien à des opportunités de rencontres amoureuses. Très peu de participantes ont également ajouté le dynamisme culturel et les opportunités d'emploi comme des points positifs de vivre à Montréal. L'ouverture et la tolérance ainsi que la diversité, au sein même de la communauté LGBTQ et dans l'entourage, sont des éléments positifs de la vie à Montréal.

Finalement, quelques participantes ont également mentionné ne pas avoir l'intention de déménager dans les prochaines années. Elles mentionnent les limites

découlant de leurs obligations, qu'ils s'agissent d'engagements scolaires, professionnels ou hypothécaires.

4.5 Réflexions sur la migration interne et le développement de l'identité lesbienne

Pour la dernière portion de l'entrevue, les participantes ont été interrogées sur les liens entre la migration interne et le développement de leur identité lesbienne. Ces résultats ont été codifiés en fonction des quatre étapes du modèle de McCarn et Fassinger (1996). Il est à noter qu'aucune participante n'a souligné de liens avec l'étape de la conscience de la différence.

4.5.1 Liens avec l'exploration

Moins de la moitié des participantes ont soulevé un lien entre l'exploration de leur identité et leur migration interne ascendante, c'est-à-dire vers une plus grande ville. Pour une des participantes, l'arrivée à Montréal était une opportunité d'exploration, même si elle n'a pas été saisie dès le début. C'était aussi une occasion de vivre plus pleinement sa relation amoureuse :

Je pense que c'était une opportunité que je n'ai pas nécessairement embrassée dès le début [...] D'aller explorer sans le regard des autres. J'ai de la misère à le définir, mais une manière de m'émanciper comme jeune adulte, mais aussi comme lesbienne. Vivre une relation de cohabitation et tout ça... Une relation amoureuse adulte. (Marie, 29 ans)

Dans le même sens, trois autres participantes ont mentionné l'importance des rencontres dans l'exploration de leur identité. Ainsi, les opportunités de rencontres LGBTQ comme les bars et les groupes de socialisation ainsi que la présence accrue de femmes lesbiennes sur le territoire ont été relevés dans leur parcours identitaire. Magalie témoigne :

Je pense que [ville de la Mauricie] a eu un très bon impact parce que c'est là que j'ai fait mes premières rencontres, que j'ai plus saisi mon orientation sexuelle, que je me la suis appropriée, explorée, développée. (Magalie, 30 ans)

4.5.2 Lien avec l'engagement

Tant dans l'engagement individuel que collectif, plus de la moitié des participantes ont évoqué un lien avec leur migration interne. D'abord, concernant Montréal, moins de la moitié a soulevé que d'y vivre avait contribué à leur engagement identitaire. Pour quelques participantes, la présence de la communauté LGBTQ montréalaise était un élément important à considérer, que ce soit pour combler un besoin d'appartenance à une communauté ou pour socialiser. Une participante mentionne que, bien qu'elle ne fût pas impliquée dans la communauté LGBTQ, elle ressentait tout de même un sentiment d'appartenance qu'elle explique par la proximité géographique :

Oui, ça me fait sentir que je fais partie de la communauté alors que je pense que si j'avais été sur la rive nord, ça aurait peut-être été plus dur pour moi de me sentir appartenir à une communauté. Bien qu'ici je ne sois pas activement dans la communauté, je sens quand même que j'en fais partie. Je pense que c'est lié au fait que je suis [à Montréal]. (Léa, 32 ans)

Dans un même ordre d'idées, une autre participante a souligné que c'est le contact de proximité avec des organisations LGBTQ qui lui a permis de s'impliquer dans la communauté. Également, quelques participantes ont identifié que vivre à Montréal représentait une occasion de s'accepter ou de s'affirmer en tant que lesbienne, comme en témoigne cet extrait : « J'ai vraiment l'impression que Montréal m'a fait réussir à m'accepter. » (Léa, 31 ans) L'une d'entre elle a ajouté que son déménagement à Montréal a été une occasion de « recommencer à zéro » de s'émanciper. Toutefois, elle a également souligné que son engagement envers la communauté a pris un certain temps à se concrétiser, malgré les nombreuses opportunités de le faire à Montréal.

Ensuite, concernant les liens entre l'engagement et la migration interne hors de Montréal, moins de la moitié des participantes ont témoigné de leurs expériences. Plus précisément, quelques-unes d'entre elles ont souligné des éléments liés aux communautés LGBTQ. En effet, une participante a mentionné la présence de ressources pour les personnes LGBTQ comme un élément important à considérer avant de déménager dans une ville. Référant à son expérience à [nom d'une ville de la Côte-Nord], une autre mentionne qu'il y avait des tentatives d'inclusion dans sa ville, notamment le hissage d'un drapeau LGBTQ, mais que celles-ci étaient insuffisantes par rapport à son propre besoin de communauté. Cette dernière compare [nom d'une ville en Mauricie] avec une plus grande ville où, sans avoir une communauté LGBTQ à proprement parlé, il y avait plus

de personnes appartenant à cette communauté. En contrepartie, abordant également son expérience à [nom d'une ville en Mauricie], une autre participante a relevé l'importance du réseautage compte tenu du caractère « underground » de la communauté LGBTQ qui s'y trouve. Kimberly explique :

Admettons, à [nom d'une ville en Mauricie], j'ai toujours besoin de connaître un peu la communauté. Quand je suis arrivée, il y avait un bar gai. J'ai servi au bar gai pendant trois (3) mois. J'ai connu tout le monde. Le bar gai a fermé, mais je connais encore plein de monde de cette époque-là. Tu te réseutes parce que la vie en banlieue est plus underground, je trouve. Il n'y a pas de lieux de rencontre, d'événements... Il faut que tu te connaisses et que tu te réseutes. Il faut que tu aies un réseau d'amis. (Kimberly, 41 ans)

Enfin, une participante a mentionné son engagement dans le mouvement des femmes lors de son arrivée à Québec dans au début des années 1980. Selon elle, ce mouvement, qui a beaucoup contribué aux luttes lesbiennes, lui a permis de s'ouvrir et de s'engager.

Impacts sur le coming out. Toujours concernant la phase de l'engagement, moins de la moitié des participantes ont établi plus particulièrement un lien entre leur *coming out* et leur migration interne. En effet, deux d'entre elles ont souligné que leur déménagement leur a permis de gérer leur *coming out*. Toutefois, bien que leur dévoilement ait été plus rapide dans un autre environnement que dans leur ville d'origine, une participante a relevé qu'il s'agit d'un long processus, comme l'explique cet extrait :

J'imagine qu'inconsciemment, j'aurais probablement reporté mon *coming out* encore plus loin, plus longtemps. Tandis que... « Tu pars, tu reviens, t'es gaie! » On dirait que ça se fait bien. Je ne pense pas que ç'a été ma raison première, mais ç'a certainement influencé dans la rapidité de mon *coming out*. Rapidité, mais ç'a été long pareil ! (Margot, 30 ans)

Pour quelques participantes, l'éloignement de la ville d'origine et de l'entourage résultant de leur migration interne a d'ailleurs contribué au dévoilement de leur identité lesbienne. Une participante a également exposé les difficultés qu'elle a vécu lors de son *coming out* en région. Elle a attribué ces difficultés à l'absence de ressources spécifiques et l'offre de ressources s'adressant à la population générale, non adaptées aux réalités LGBTQ.

4.5.3 Lien avec l'internalisation de l'identité lesbienne

En ce qui a trait à l'internalisation de l'identité lesbienne, moins de la moitié des participantes ont fait un lien avec cette phase du développement et leur migration interne. Deux participantes ont soutenu qu'elles pourraient être bien, peu importe le lieu où elles habitent au Québec à cette étape de leur vie. Maintenant affirmées, elles démontrent leur capacité d'être elles-mêmes dans leur milieu de vie.

À partir du moment où tu vis ce que tu es, que tu affirmes ce que tu es, tu vas être bien partout parce que ça va se faire tout seul [...] Ça n'a pas d'importance, l'endroit où on habite. C'est où on habite, nous, dans notre cœur. C'est vraiment une perception de soi qui est importante. [...] Tu traînes ta résidence avec toi. [Rires] Peu importe où tu vas. (Suzanne, 65 ans)

Ces deux mêmes participantes ont également évoqué leur capacité à créer des liens avec une communauté, quelle qu'elle soit. Céleste témoigne : « Je pense que Montréal m'a aussi appris à m'en détacher et à créer moi-même mes endroits et une communauté pour moi-même. Rallier les gens de la façon que je veux. » (Céleste, 24 ans)

Une autre a ajouté que son déménagement à Montréal et, conséquemment, sa prise de distance avec sa famille d'origine, ont eu un impact positif sur l'internalisation de son identité lesbienne. Dans le même sens, vivre à l'extérieur de Montréal serait plus facile lorsqu'on est déjà dans la communauté LGBTQ et que notre identité lesbienne n'est qu'un aspect de notre personne selon cette participante :

Oui, il se passe des choses à [nom d'une ville en Mauricie]. Pas grand-chose, mais des choses. Ce n'est pas très vivant. Pour quelqu'un qui est déjà dans la communauté, ça va bien, mais quelqu'un qui arrive ou qui est en processus de *coming out*, les liens sont beaucoup plus restreints et tu ne sais pas où aller et à qui parler. Je pense que l'enjeu est plus pour ces jeunes-là que pour les plus vieux qui ont déjà leur vie et leurs choses d'établies et que c'est juste une parcelle identitaire. (Kimberly, 41 ans)

4.5.4 Absence ou faible lien avec le développement de l'identité lesbienne

Lorsque qu'elles ont été interrogées, très peu de participantes ont établi de lien significatif entre leur migration interne et le développement de leur identité lesbienne. Deux d'entre elles ont soutenu qu'elles auraient vécu sensiblement le même développement si elles étaient demeurées dans leur ville d'origine.

Je pense que j'aurais fini par avoir la même vie que j'aie aujourd'hui, au final. C'est difficile à dire, mais... Non, je ne pense pas que ça a eu un impact. Je pense que c'est plus le cheminement que j'ai fait moi-même dans ma tête, dans ma vie, dans toute. Je pense qu'avoir resté à [nom d'une ville en Mauricie] peut-être toute ma vie, j'aurais fini en couple avec une fille avec une maison, des enfants et tout. (Claudia, 28 ans)

Une participante a plutôt évoqué l'importance de groupes d'affinités – pas nécessairement LGBTQ – ou encore le début d'une relation amoureuse, dans le développement de son identité lesbienne. Enfin, une autre participante a, pour sa part, affirmé que la migration interne a toujours amélioré sa qualité de vie, sans faire de lien avec son identité lesbienne :

En tant qu'être humain bien sûr, ça a eu un effet positif. Partout où je suis allée, c'était pour améliorer ma qualité de vie, en fait. Ça n'a pas eu d'effet parce que j'étais lesbienne, mais parce que j'étais un être humain. (Simone, 65 ans)

4.5.5 Réflexions sur la trajectoire de migration

En terminant, près de la moitié des participantes ont partagé leurs réflexions sur leur trajectoire de migration. D'abord, concernant le nombre de migrations et les choix des destinations, une participante a déclaré que le fait de déménager fréquemment permet de prendre confiance en soi et de finalement se sentir plus à l'aise dans n'importe quel milieu. Pour Julie, c'est une transition plus lente vers Montréal, en passant par d'autres villes de plus petite taille, qui lui a permis de développer progressivement son identité lesbienne :

Pour moi, j'y allais avec les endroits qui me semblaient plus logiques. J'ai vraiment fait une transition, au fur et à mesure vers des plus grandes villes à chaque fois. [...] Je deviens quelqu'un. Je refais ma vie. Non, en fait, je commence ma vie. De [ma ville d'origine à mon deuxième déménagement], j'essaie de recommencer à zéro et ça ne marche pas trop. Montréal, je commence à vivre pour vrai. (Julie, 24 ans)

Ensuite, en ce qui a trait aux récits de retour, très peu de participantes ont partagé leurs impressions sur leur ville d'origine lors de visites ponctuelles. Ces dernières ont évoqué leurs perceptions, encore négatives aujourd'hui, de leur ville d'origine. Pour l'une d'elles, c'est toujours difficile d'y retourner et de côtoyer sa famille ainsi que les personnes qui y habitent. Toutefois, une autre participante a mentionné qu'en y retournant moins souvent, un certain détachement s'est opéré, quoique l'expression de son identité lesbienne soit encore limitée. Elle explique :

Je le vois plus comme un souvenir que comme ma ville. Quand j'y retourne, j'ai l'impression de me revoir il y a dix ans. J'ai l'impression de retourner dans le placard. [...] Alors oui, c'est sûr que je me sens différente publiquement. Je vais être moins à l'aise de tenir la main de ma blonde en public parce que je connais quelqu'un partout. (Julie, 24 ans)

En contrepartie, Suzanne relate son retour très positif dans sa région d'origine, en Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine, malgré ses appréhensions :

Je m'étais dit que jamais je ne reviendrais en campagne ou en Gaspésie et que le monde étriqué de la campagne, c'était fini. Le monde étriqué, les petites villes avec les petites mentalités, je ne voulais plus rien savoir de ça. La campagne, je haïssais

ça parce que je l'avais vécu et que ça ne m'intéressait pas. Et, ce n'est pas vrai. J'adore ça. [Rires] (Suzanne, 65 ans)

Enfin, dans le même sens, Julie révèle que son expérience est maintenant plus positive lorsqu'elle retourne au lieu de son deuxième déménagement, maintenant qu'elle s'affirme comme lesbienne :

Quand je retourne à [nom d'une ville de la Capitale-Nationale] maintenant, je suis capable d'être ouverte sur ma sexualité même si je sais que c'est moins ouvert qu'à Montréal parce que justement je m'accepte et je m'affirme. Je pense que je vais prendre ce bagage-là et l'amener ailleurs. (Julie, 24 ans)

5. Discussion

5.1 Discussion des résultats

L'objectif principal de cette recherche visait à analyser les liens avec le développement de l'identité lesbienne et la migration interne. Nous discuterons donc ici les principaux résultats de notre recherche, c'est-à-dire le parcours migratoire, les motifs de migrations ainsi que les liens entre la migration interne et le développement de l'identité lesbienne, à la lumière des écrits disponibles et du cadre théorique retenu. Des implications pour la recherche ainsi que pour la pratique du travail social seront également soulevées.

5.1.1 Parcours migratoire des femmes lesbiennes

Notre étude souligne d'abord que le parcours migratoire des femmes lesbiennes serait majoritairement mixte, mais que les migrations ascendantes, c'est-à-dire les déménagements vers une plus grande ville – constitueraient plus de la moitié de l'ensemble des migrations documentées. Notre recherche souligne également certaines contraintes, qu'elles soient professionnelles, académiques, économiques ou en lien avec le statut marital, qui limiteraient la mobilité géographique des femmes lesbiennes. Ces résultats généraux abondent dans le même sens que plusieurs auteurices, c'est-à-dire que la migration interne ne serait pas une émancipation unilatérale (Gorman-Murray, 2009),

et que ses effets vers une grande ville seraient complexes (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Lewis, 2012, 2014; Waitt et Gorman-Murray, 2011; Weston, 1995). Dans des proportions similaires à l'étude de Blidon et Guérin-Pace (2013), les parcours migratoires mixtes représentent plus de la moitié des expériences rapportées par les participantes, suivis par les parcours ascendants et, dans une moindre mesure, ceux descendants. La plus grande proportion de parcours mixtes concorde également avec l'idée que les parcours migratoires des personnes homosexuelles ne seraient pas nécessairement ascendants dans la hiérarchie urbaine, comme l'ont soulevé plusieurs études (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Fortes De Lena, 2022; Grant, 2021; Winmark et Östh, 2014). Aussi, bien que plus de la moitié des participantes de notre étude ne résidaient pas à Montréal au moment des entrevues, toutes les participantes sauf une ont résidé à Montréal à un moment ou un autre de leur parcours migratoire, renforçant le constat de Blidon et Guérin-Pace (2013) que les villes demeureraient centrales dans l'expérience des femmes lesbiennes et des hommes gais.

En ce qui a trait aux trajectoires de migration, notre étude met en lumière l'influence de chaque migration interne dans le développement personnel des participantes (prendre confiance en soi, être de plus en plus à l'aise, s'affirmer et s'accepter). De surcroît, plusieurs participantes ont témoigné d'une transition lente et progressive vers Montréal, en passant par des villes de moyenne taille, ce qui concorde avec les constats de Blidon et

Guérin-Pace (2013) ainsi que de Thorsteinsson et al. (2022). Qui plus est, le lieu de résidence d'origine des participantes aurait un impact sur les choix de destination des migrations ascendantes ; les personnes issues de villages ou de plus petites villes seraient davantage susceptibles d'opter pour des villes de moyenne taille plutôt que de s'installer directement dans un grand centre urbain comme Montréal (Fortes De Lena, 2022; Scheitle et Guthrie, 2018). Quant au futur, nos résultats mettent en évidence qu'une migration vers une plus petite ville ou région pourrait être envisagée, mais uniquement dans un contexte de cohabitation en couple (Fortes de Lena, 2022; Winmark et Östh, 2014), la réalisation d'un projet conjugal étant jugée inconcevable en milieu rural pour une personne seule (Blidon et Guérin-Pace, 2013). Nos résultats suggèrent également que les femmes lesbiennes entretiendraient des perceptions encore négatives envers leur ville d'origine et, conséquemment, ne seraient pas enclines à s'y réinstaller, contrairement à ce que Rault (2016) avance. Toutefois, quelques-unes des participantes à notre étude ont choisi de migrer dans la même région administrative que leur ville d'origine, ce qui entraîne un questionnement : les perceptions à l'égard des régions hors de Montréal doivent-elles être distinguées de celles à l'égard de la ville d'origine ? Comme le propose Grant (2021) ainsi que Cover et al. (2020), des nuances seraient donc à apporter lorsque l'on qualifie les régions rurales, en analysant les spécificités du territoire et les expériences qui y sont liées, plutôt qu'en les comparant aux grands centres urbains.

5.1.2 Motifs de migration

Plusieurs motivations à la migration ont été soulevées dans le discours des participantes de notre étude, bien qu'elles ne soient pas toujours évidentes et explicites (Blidon et Guérin-Pace, 2013). D'abord, les transitions de vie ont émergé dans l'ensemble des étapes du parcours migratoire, que ce soit la poursuite d'études postsecondaires (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Fortes De Lena, 2022; Rault, 2016), les opportunités professionnelles (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Esposito et Calanchini, 2022; Lewis, 2014; Winmark et Östh, 2014), l'achat d'une propriété (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Esposito et Calanchini, 2022) ou encore la fondation d'une famille (Winmark et Östh, 2014). Nos résultats témoignent également des contraintes économiques qui influenceraient entre autres, le choix de s'installer à l'extérieur d'une grande ville – notamment pour l'accès à la propriété (Blidon et Guérin-Pace, 2013). Ensuite, l'exploration de son identité et le dévoilement de l'orientation sexuelle font partie des principales motivations de migration interne des participantes à notre étude, mais seulement lors du premier déménagement. Ce constat appuie ceux de l'étude de Gorman-Murray (2009) et, dans une moindre mesure, ceux de Lewis (2014) ainsi que de Winmark et Östh (2014) puisque nos résultats concernent certes la migration ascendante, sans avoir nécessairement Montréal comme destination. Également, à toutes les étapes du parcours migratoire des participantes, on retrouve plusieurs motifs inhérents aux relations intimes et amoureuses, notamment la cohabitation avec une partenaire et les séparations, tels que

soulevés dans la littérature (Blidon et Guérin-Pace, 2013; Gorman-Murray, 2009; Lewis, 2014; Waitt et Gorman-Murray, 2011; Winmark et Östh, 2014). De plus, des motifs liés à la communauté LGBTQ ont été relevés par les participantes : découvrir la communauté, se rapprocher de pairs LGBTQ ou encore s'en éloigner. Ces résultats convergent avec plusieurs constats que ceux retrouvés dans les écrits, notamment que la migration interne serait liée à la recherche de contacts avec d'autres personnes homosexuelles (Gorman-Murray, 2009; Weston, 1995), à l'établissement de relations sociales LGBTQ et au développement d'un sentiment d'appartenance (Esposito et Calanchini, 2022; Lewis, 2014). En outre, les relations familiales – reprise ou maintien de liens positifs, proche aide, naissance d'un enfant – seraient un autre facteur influençant un rapprochement géographique des femmes lesbiennes avec leur ville d'origine (Blidon et Guérin-Pace, 2013). Enfin, deux autres motifs de migration ont été nommés lors des entretiens en ce qui concerne particulièrement les premiers et deuxièmes déménagements et qui, à notre connaissance, n'ont pas été abordé par d'autres auteurs et figurent donc parmi les éléments novateurs de notre recherche. Premièrement, les participantes à notre étude ont témoigné d'un désir de « changer d'air » et de « repartir à zéro », entraînant un éloignement de la ville d'origine et une volonté de changer d'entourage. Deuxièmement, certaines participantes ont également nommé leur mal-être dans leur ville d'origine et à la suite de leur premier déménagement alors qu'elles n'identifiaient aucune autre solution que la migration pour y remédier.

5.1.3 Liens entre la migration interne et le développement de l'identité lesbienne

À partir du modèle théorique de McCarn et Fassinger (1996), notre étude a permis de mettre en évidence des liens entre les phases du développement de l'identité lesbienne – la conscience, l'exploration, l'engagement et l'internalisation – et le territoire habité. En ce qui concerne la conscience, soit le sentiment d'être différente et la découverte d'autres orientations sexuelles chez les autres, elle s'effectuerait majoritairement dans la ville d'origine, malgré la présence de plusieurs facteurs défavorables, notamment l'absence de modèle LGBTQ, le manque d'informations et de ressources spécialisées et l'hétéronormativité des milieux de vie. Toutefois, plusieurs facteurs favorisant la prise de conscience ont également été relevés, dont les attitudes positives de l'entourage, découlant potentiellement d'une évolution des mentalités. Nous proposons qu'il persiste des barrières à la prise de conscience de l'identité, ce qui expliquerait les sentiments négatifs associés à cette phase du développement (questionnements incessants et envahissants, mal-être, peur). Par ailleurs, nous avons identifié une prise de conscience de la différence à plusieurs étapes du parcours migratoire des participantes interrogées, c'est-à-dire un retour à cette phase à la suite d'un changement de milieu, ce qui rejoint la conception du modèle de McCarn et Fassinger (1996) à savoir que les phases peuvent être circulaires et qu'un changement d'environnement peut susciter une nouvelle prise de conscience de l'oppression.

Nos données concernant l'exploration, c'est-à-dire le développement de sentiments sexuels ou amoureux pour les femmes et le positionnement individuel envers les femmes lesbiennes en tant que groupe, suggèrent que cette phase du développement serait circonscrite dans la ville d'origine et dans le premier déménagement du parcours migratoire des participantes. En effet, l'exploration des attirances et du désir débiterait dans la ville d'origine, mais la première migration interne serait le tremplin à l'expérimentation des relations intimes et amoureuses. Nos résultats illustrent également une diminution constante des facteurs favorables (groupe ou milieu avec un haut taux de femmes lesbiennes, lien d'amitié lesbienne significative, présence d'une communauté LGBTQ, visibilité et informations disponibles sur Internet et dans les médias, etc.) et défavorables (hétéronormativité, homophobie et lesbophobie, modèles LGBTQ négatifs ou absence de modèles relationnels LGBTQ et de visibilité, place restreinte des femmes lesbiennes dans les communautés LGBTQ, entourage non-soutenant, etc.) à l'exploration au fil du parcours migratoire ainsi qu'une absence de ces facteurs à partir du deuxième déménagement. Ce constat pourrait indiquer que cette phase ne perdure pas et que son caractère ne serait pas circulaire comme le suggèrent McCarn et Fassinger (1996). Aucune participante n'a d'ailleurs, au moment des entrevues, présenté de retour à cette phase au cours de son parcours. Concernant les sentiments liés à l'exploration, la présence de nombreux facteurs favorables dans la ville d'origine et à la suite de la première migration interne – groupe ou milieu avec un haut taux de femmes lesbiennes, lien d'amitié lesbienne

significative, présence d'une communauté LGBTQ – ne semblerait pas estomper les sentiments négatifs (peur et craintes, notamment de la réaction des autres, ambivalence et inconfort, etc.) ressentis par les participantes au cours de cette phase. L'intériorisation de la lesbophobie ainsi que l'espoir associé au changement de milieu de vie qui ne se concrétise pas nécessairement – ou du moins pas sur le champ – pourraient expliquer ce résultat, et renforcer l'idée qu'il ne suffit pas de migrer pour s'affirmer, comme le soutient Lewis (2012).

En ce qui a trait à l'engagement, les résultats obtenus portent à croire que le processus individuel, soit la connaissance de soi, l'épanouissement et la cristallisation des choix en lien avec sa sexualité, ainsi que le processus collectif, soit l'engagement personnel envers le groupe et la conscience de l'oppression et de ses conséquences (McCarn et Fassinger, 1996), seraient présents tout au long du parcours, mais prédominants à partir de la première migration interne. Le processus collectif serait d'ailleurs associé à la présence d'une communauté LGBTQ plus forte (organismes communautaires, bars et événements, etc.) et donc à davantage d'opportunités pour s'engager. Les sentiments liés à l'engagement rapportés par les participantes sont plus négatifs que positifs, peu importe le territoire habité et l'étape du parcours migratoire. Devant ce résultat, l'analyse suggère que le fait d'être plus visibles et affirmées rendrait les personnes plus susceptibles d'être la cible de discriminations à caractère homophobe

et lesbophobe, entraînant des sentiments plus négatifs, dont la peur quant à la réaction d'autrui et la possibilité de vivre du rejet ou encore l'ambivalence et l'inconfort quant à leur identité lesbienne. Ces sentiments seraient vécus également à Montréal, malgré la forte communauté LGBTQ.

Enfin, lors de la phase d'internalisation, c'est-à-dire l'intégration du lesbianisme et des choix sexuels à l'identité globale, peu de facteurs influençant défavorablement le développement de l'identité lesbienne ont été soulevés par les participantes dans leur parcours migratoire, et aucun dans leur ville d'origine. Par ailleurs, ce résultat doit être interprété avec nuance, considérant qu'aucune des participantes n'a partagé de récit de retour à leur ville d'origine au moment des entrevues. Également, aucune d'entre elles n'a nommé l'envie de s'y réinstaller lors d'une migration future. On peut supposer que leur internalisation identitaire pourrait être compromise dans cette éventualité, les amenant à revivre une phase de conscience de la différence (McCarn et Fassinger, 1996). En outre, aucun sentiment négatif n'a été mentionné malgré la lesbophobie vécue rapportée par les participantes. Un certain détachement face à l'hétéronormativité pourrait expliquer ce constat, leur identité sexuelle étant intégrée à leur identité globale (McCarn et Fassinger, 1996). Ainsi, les femmes lesbiennes prioriseraient l'ouverture – pas qu'à l'homosexualité – et la qualité des liens sociaux, ce qui les amènerait à s'installer partout sur le territoire québécois (Gaspésie, Bas-Saint-Laurent, Saguenay-Lac-Saint-Jean). D'ailleurs, les

participantes installées en région ont souligné la qualité de vie de leur milieu et, notamment, leur bonheur et leur épanouissement, ce qui appuie les résultats de l'étude d'Oswalt et Culton (2003).

Globalement, le parcours migratoire semble jouer un rôle prédominant dans le développement de l'identité lesbienne à certains moments charnières, soit lors de l'exploration et l'engagement. Ainsi, s'installer dans une plus grande ville – migration ascendante, sans que la destination soit Montréal – favoriserait le développement lors de ces phases. Ce constat est appuyé par Lewis (2012), pour qui la migration interne serait une manière de gérer ses relations, son coming out et le développement de son identité lesbienne, ainsi que par McCarn et Fassinger (1996), qui soutiennent qu'un changement d'environnement influencerait la phase de développement dans laquelle une personne se situe. De surcroit, nos résultats suggèrent que le territoire habité aurait très peu d'importance une fois l'internalisation de l'identité lesbienne réalisée, ce qui constitue un apport aux recherches existantes. Enfin, le concept d'hétéronormativité agirait ici de manière transversale dans toutes les phases du développement ainsi que dans toutes les étapes du parcours migratoire, et non seulement en région, distinguant ainsi nos résultats de ceux de Waitt et Gorman-Murray (2011).

Notre étude a mis en relief plusieurs facteurs qui joueraient un rôle clé dans le développement de l'identité lesbienne et qui évolueraient tout au long du parcours migratoire. Premièrement, les participantes ont rapporté être les témoins d'homophobie et de lesbophobie alors qu'elles prenaient conscience de leur différence, principalement dans leur ville d'origine située à l'extérieur de Montréal, ce qui concorde avec les constats d'Oswalt et Culton (2003). À l'étape de l'exploration, elles présenteraient en plus une intériorisation des préjugés lesbophobes. Puis, aux étapes de l'engagement et de l'intériorisation, elles ont révélé vivre directement de la discrimination. Ainsi, la lesbophobie, qu'elle soit observée, intériorisée ou subie, représenterait un frein au développement de l'identité lesbienne qui se manifesterait par une crainte de divulguer son orientation sexuelle, des limites ressenties quant à la prise de conscience et l'exploration, et un mal-être vécu dans la ville d'origine.

Deuxièmement, le rapport aux modèles LGBTQ est un autre facteur qui semble évoluer au fil du développement de l'identité lesbienne et des migrations internes, ce résultat constituant une des contributions au développement des connaissances de cette étude. D'abord, les participantes ont relevé l'importance – mais l'absence – de modèles de personnes LGBTQ à qui s'identifier dans leur ville d'origine alors qu'elles prenaient conscience de leur différence. Lors de l'exploration, ce sont plutôt des modèles de relations intimes et amoureuses LGBTQ qui seraient recherchés par les femmes lesbiennes.

Puis, s'engageant envers leur communauté, elles deviendraient elles-mêmes des modèles, malgré la lourdeur des luttes à porter et, finalement, des agentes d'éducation et de sensibilisation une fois leur identité internalisée.

Troisièmement, la présence d'une communauté LGBTQ représente un facteur incontournable dans le développement de l'identité lesbienne, son absence en région étant relevé par plusieurs participantes comme un frein à leur prise de conscience, à leur exploration et à leur engagement identitaire. Ce constat rejoint les observations de plusieurs auteurices selon lesquelles il y aurait en région une insuffisance de ressources de soutien, particulièrement spécifiques aux personnes LGBTQ (Leedy et Connolly, 2008), une absence ou une pénurie de services de santé et de services sociaux inclusifs et adaptés aux réalités LGBTQ (Grant, 2021) et un manque d'espaces sociaux comme des lieux de rencontres et des organismes communautaires LGBTQ (Chamberland et Paquin, 2007). Ces enjeux d'accessibilité seraient prédominants et contribueraient à la prise de décision de migrer vers une plus grande ville (Grant, 2021). Par ailleurs, certaines caractéristiques d'une communauté LGBTQ ont été nommées comme défavorables, telles que son ampleur ainsi que la place restreinte des femmes lesbiennes dans celle-ci. D'abord, la petite taille des communautés hors de Montréal, bien qu'elle permette le développement de liens sociaux plus forts (Leedy et Connolly, 2008), provoquerait une surcharge du petit nombre de personnes engagées. Ensuite, en ce qui a trait à la place des femmes lesbiennes

dans ces communautés, nos résultats s'ajoutent à ceux de Lo et Healy (2000) et de Podmore (2006), voulant que les espaces lesbiens soient davantage cachés et moins privilégiés que ceux des hommes gais. La mixité des espaces sociaux fragiliserait la visibilité des femmes lesbiennes (Podmore, 2006) et pourrait expliquer nos résultats quant à l'implication de ces dernières dans des communautés alternatives telles que sportives. En outre, les participantes de notre étude ont témoigné avoir accordé une moindre importance à la présence d'une communauté LGBTQ sur le territoire habité, lors de la phase d'internalisation, ce qui leur offrirait la possibilité de s'installer hors de Montréal ou d'une grande ville sans nuire à leur développement identitaire.

Quatrièmement, deux autres facteurs ont attiré notre attention en regard au développement de l'identité lesbienne. D'abord, les médias, la culture et Internet semblent contribuer à la prise de conscience, à l'exploration et à l'engagement, dans un premier temps comme source d'informations et d'accès à des modèles LGBTQ, puis comme espaces virtuels de rencontres amicales et/ou amoureuses. Ces expériences rapportées par les participantes sont appuyées par Waitt et Gorman-Murray (2011) ainsi que par Cover et al. (2020), qui soutiennent qu'Internet représenterait un outil permettant de vivre son identité en public et de contrer l'isolement qui pourrait être vécu en région. D'ailleurs, certaines participantes ont nommé l'isolement vécu en région lors de la phase d'exploration, en l'absence d'amie·s LGBTQ ou d'un entourage soutenant, menant ainsi

à l'invisibilisation des relations lesbiennes (Chamberland et Paquin, 2007). Ces résultats viennent en contradiction avec l'étude de Cover et al. (2020), qui ne rapportent pas de problématique avec l'isolement et le sentiment d'appartenance chez les jeunes de 15 à 16 ans résidant dans les régions rurales. Cette contradiction pourrait s'expliquer par la différence d'âge entre les deux échantillons, le nôtre regroupant des femmes âgées de 22 à 65 ans au moment des entretiens. De surcroît, les attitudes et la composition de l'entourage évolueraient à travers les différentes phases du développement. Notamment, la présence d'une personne de confiance validant le lesbianisme – la possibilité de l'amour entre deux femmes et la légitimité du questionnement – dans les phases de conscience et d'exploration, l'importance des amitiés LGBTQ dans la phase de l'engagement ainsi que la diversité des personnes formant l'entourage lors de la phase d'internalisation apparaîtraient comme des leviers au développement identitaire.

Eu égard à notre cadre théorique, la typologie de la migration interne des hommes gais de Lewis (2012), nos résultats portent à croire que la migration interne se vivrait différemment chez les femmes lesbiennes. Une piste d'analyse pouvant expliquer ce constat – inédit et figurant parmi les apports de cette recherche – serait que les femmes lesbiennes ne subiraient pas les mêmes oppressions que les hommes gais (McCarn et Fassinger, 1996) et que, de ce fait, l'accès différencié aux espaces LGBTQ et les conditions économiques généralement plus faibles influenceraient leur type de migration.

Plus précisément, le premier type de migration du modèle de Lewis (2012), les « escapades aux fins de repérage » (traduction libre), n'a pas été recensé dans notre étude. Quant au deuxième type, c'est-à-dire « migrer et retourner dans le placard » (traduction libre de Lewis, 2012), nos résultats confirment qu'il ne suffirait pas de déménager pour s'affirmer et que la migration interne permettrait d'appivoiser progressivement le processus de coming out. Toutefois, nous n'avons pas identifié de « retour dans le placard » dans les récits de nos participantes. Ensuite, la « migration pour réfléchir à son identité » (traduction libre, Lewis, 2012), qui consiste notamment à effectuer de courts séjours en ville pour confirmer son besoin de vivre pleinement son identité, n'a pas été soulevée dans les expériences des femmes lesbiennes interrogées dans le cadre de notre étude. Finalement, le dernier type de migration proposé dans le modèle de Lewis (2012), c'est-à-dire « migrer à l'intérieur d'une même ville » (traduction libre), n'a également pas émergé de nos données. Nos résultats sous-tendent que de migrer vers Montréal apporterait des bénéfices en ce qui a trait à l'exploration et à l'engagement identitaire des femmes lesbiennes, peu importe le quartier habité et la proximité du Village gai.

5.2 Limites de l'étude

Certaines limites se dégagent de la présente étude et se doivent d'être mentionnées. D'abord, le concept de territoire, défini dans une dualité urbain/rural, n'a pas permis d'analyser en profondeur les régions hors de Montréal, soit les villes de moyennes et de

petites tailles. Aussi, l'association du discours des participantes avec les phases de développement de l'identité lesbienne a été effectuée par l'étudiante chercheuse plutôt que par l'auto-évaluation des participantes, ce qui pourrait avoir causé un biais de subjectivité. En ce sens, il aurait été pertinent de poser la question aux participantes afin d'éviter ce biais entre ce qui est perçu et vécu. Enfin, notre échantillon ne comportant aucune participante s'étant réinstallée dans sa ville d'origine au moment des entrevues, nous n'avons pu recueillir de données liant l'internalisation et les récits de retour, limitant ainsi l'interprétation que l'on peut en tirer.

5.3 Implications pour la recherche

Considérant l'approche exploratoire de notre étude, de plus amples recherches seraient nécessaires pour mieux circonscrire le phénomène de migration interne des femmes lesbiennes en contexte québécois. D'abord, considérant que la typologie de la migration interne des hommes gais de Lewis (2012) n'a pas été démontrée comme étant adaptée aux migrations internes des femmes lesbiennes, il nous semblerait important d'intégrer une analyse différenciée de l'expérience des femmes lesbiennes et de la diversité sexuelle dans les futures recherches sur la migration interne des populations LGBTQ. À la lumière des résultats obtenus, le rôle des médias dans la prise de conscience du lesbianisme, la nécessité de quitter sa ville d'origine pour se donner de l'espace et explorer son identité ainsi que l'engagement relationnel et envers la communauté LGBTQ

seraient autant d'éléments à approfondir dans de futures recherches. Également, il nous apparaîtrait pertinent d'étudier les petites communautés LGBTQ hors de Montréal ainsi que les communautés alternatives que les femmes lesbiennes se sont appropriées pour comprendre davantage leurs caractéristiques et le rôle qu'elles jouent dans le développement de l'identité. Ensuite, un intérêt particulier devrait être porté aux récits de retour à la ville d'origine de femmes lesbiennes à la suite de migrations internes afin d'étayer les rapports entre la ville d'origine et le bien-être des femmes lesbiennes. D'ailleurs, il pourrait être pertinent d'aborder cette question dans une perspective de parcours de vie, en tenant compte de la temporalité, du contexte sociohistorique et des contraintes structurelles, qui teintent l'expérience des femmes lesbiennes. De surcroît, l'utilisation d'un devis mixte et longitudinal permettrait de quantifier le phénomène de migration interne des personnes LGBTQ au Québec. Enfin, il nous apparaîtrait pertinent de développer des recherches transdisciplinaires, regroupant la géographie sociale – pour étudier la relation entre le territoire habité et les individus/communautés – et le travail social – pour étudier les interactions entre les personnes et les différents systèmes ainsi que la vision du changement social et de l'amélioration des conditions de vie.

5.4 Implications pour la pratique du travail social

Quelques pistes de réflexion pour la pratique du travail social émergent de notre étude. Premièrement, il semble primordial de travailler sur les attitudes de l'entourage – la

famille d'origine, les enseignants et le personnel de soutien, les pairs, etc. – dans le but de soutenir les jeunes femmes lesbiennes lors de la prise de conscience et l'exploration de leur identité (questionnements, dévoilements). Plus précisément, en collaboration avec les milieux scolaires, les organismes communautaires, les chercheuses et militant·e·s LGBTQ, des ateliers de démystification des réalités LGBTQ ainsi que des groupes de soutien destinés aux parents de jeunes LGBTQ ou en questionnement pourraient contribuer à faire tomber les tabous et le silence entourant la diversité sexuelle et favoriser les premières étapes du développement des jeunes femmes lesbiennes. Ensuite, nos résultats, comme certaines autres études précédentes, mettent en lumière l'impact des comportements homophobes et lesbophobes dont les participantes ont été témoins, puisque ceux-ci influenceraient négativement la prise de conscience et l'exploration d'une identité lesbienne. Il est donc essentiel d'intervenir dans de tels contextes de violence pour favoriser le développement d'une identité positive. Également, les sentiments négatifs recueillis lors des entretiens réitérent l'importance de soutenir les adolescents et jeunes adultes LGBTQ dans leur parcours identitaire pour prévenir les enjeux de santé mentale qui pourraient en découler. En terminant, et toujours en accord avec d'autres autrices et militantes, un effort soutenu devrait être déployé afin de mettre en place des volets de services spécifiques et adaptés aux réalités LGBTQ, dans l'ensemble du territoire québécois hors de Montréal, où les organismes communautaires LGBTQ sont – quasi – inexistants ou trop peu nombreux afin que les femmes lesbiennes puissent vivre les phases

d'exploration et d'engagement de leur identité de façon sereine peu importe leur milieu de vie.

6. Conclusion

Cette étude visait à documenter la migration interne de femmes lesbiennes au Québec et à explorer les liens entre ce phénomène et le développement de l'identité lesbienne. La recension des écrits effectuée dans le cadre de ce projet de recherche a mis en lumière, d'une part, les perceptions plutôt négatives des participantes concernant les attitudes des régions rurales à l'égard de la diversité sexuelle ainsi que les stratégies identitaires déployées par les personnes LGBTQ vivant hors des grands centres urbains et, d'autre part, l'étendue de la migration interne ainsi que des facteurs explicatifs de celle-ci. Toutefois, ces études avaient des échantillons majoritairement composés d'hommes et étaient principalement issues de la discipline de la géographie sociale.

Compte tenu du nombre restreint d'études sur la migration interne des personnes LGBTQ et, de surcroît, des femmes lesbiennes, un devis qualitatif et une approche exploratoire ont été retenus dans ce projet. Treize (13) entrevues semi-dirigées ont été réalisées auprès de femmes lesbiennes âgées de 24 à 65 ans nées au Québec et ayant vécu au moins une migration interne. Deux points d'ancrage théorique, soit le modèle de développement de l'identité lesbienne (McCarn et Fassinger, 1996) et la typologie de la migration interne des hommes gais (Lewis, 2012), ont été utilisés comme cadre théorique afin d'analyser les facteurs influençant les phases de développement identitaires, les motifs de déménagement des participantes et les liens

qu'elles établissent entre leur migration interne et le développement de leur identité lesbienne.

Les résultats de cette étude montrent que le parcours de migration interne des femmes lesbiennes au Québec est davantage mixte, c'est-à-dire composé de migrations ascendantes et descendantes, bien que les migrations ascendantes soient plus fréquentes. Montréal, la plus grande ville au Québec, était d'ailleurs centrale dans la grande majorité du discours des participantes. Nos résultats mettent également en évidence les contraintes professionnelles, académiques et économiques que subissent les femmes lesbiennes et qui influencent leurs choix de migration. Les principaux motifs de migration des femmes lesbiennes émanant de nos résultats sont liés aux transitions de vie, à l'exploration de la sexualité, au dévoilement du lesbianisme (*coming out*), aux relations intimes et amoureuses ainsi qu'à la communauté LGBTQ. Enfin, les résultats de cette étude soulignent l'influence de chaque migration interne dans le développement personnel des femmes lesbiennes, que ce soit sur le plan de la confiance en soi, de l'acceptation et de l'affirmation de son identité.

Ce mémoire apporte certaines contributions au développement des connaissances. Nos résultats, analysés sous l'angle de la typologie de la migration interne des hommes gais (Lewis, 2012), démontrent que la migration interne des femmes lesbiennes est différente de celle des hommes gais, la typologie de Lewis (2012) n'étant pas adaptée aux expériences des participantes de notre étude. En effet, notre

étude révèle l'influence de chaque migration interne dans le développement identitaire des femmes lesbiennes. Cette transition, lente, progressive et sans retour en arrière, s'écarte de trois des quatre types de migration proposés par Lewis (2012), à savoir les « escapades aux fins de repérage », « migrer et retourner dans le placard » et « migrer pour réfléchir sur son identité ». En ce qui a trait au choix de migrer, nos résultats mettent en lumière deux motifs qui n'ont pas été abordés par d'autres auteurices, à savoir le mal-être ressenti ainsi que le désir de changer d'air ou repartir à zéro. Également, notre étude identifie trois facteurs qui influencent les phases du développement de l'identité lesbienne – le rapport aux modèles LGBTQ, l'homophobie et la lesbophobie ainsi que la présence d'une communauté LGBTQ – et qui évoluent tout au long du parcours migratoire des femmes lesbiennes. Le résultat concernant l'importance moindre – voire inexistante – du territoire habité à la phase d'internalisation de l'identité est une autre des contributions importantes de ce mémoire au développement des connaissances sur la migration interne et le développement de l'identité lesbienne.

Notre étude, ancrée dans la discipline du travail social, permet de dégager des implications pour la pratique. Nous relevons dans un premier temps l'importance de soutenir les femmes lesbiennes, principalement lors des phases de prise de conscience et d'exploration de leur identité, en favorisant l'adoption d'attitudes positives de la part de l'entourage ainsi que le développement de services en santé mentale adaptés aux jeunes LGBTQ et d'alliances entre les différent·e·s acteurices (parents, organismes

communautaires, chercheuses et milieux scolaires). Également, il nous apparaît primordial d'agir sur les violences lesbophobes et homophobes, qu'elles soient vécues ou observées, pour permettre le développement d'une identité lesbienne positive. Bien qu'à aucun moment la question des oppressions n'a été abordée de fonds, les participantes ont toutes parlé de violences, de discriminations, de stigmatisations, de craintes et d'isolement. Il nous apparaît donc que, peu importe l'objet de recherche abordé, on ne peut faire abstraction des oppressions vécues particulièrement par les femmes lesbiennes. Ces oppressions, encore trop nombreuses, nous appellent à intégrer dans le cursus éducatif des activités de sensibilisation à la diversité sexuelle dès le plus jeune âge. Tout moyen permettant de créer une société ouverte aux différences et inclusive doit être envisagé. En terminant, comme d'autres militant·e·s et chercheuses le revendiquent, des services adaptés aux réalités des personnes LGBTQ doivent être déployés hors de Montréal et des grandes villes afin que le développement de l'identité lesbienne soit envisageable partout au Québec, peu importe le territoire habité.

Références

- Alami, S., Desjeux, D. et Garabuau-Moussaoui, I. (2009). *Les méthodes qualitatives*. Paris, France: Presses universitaires de France.
- Anahita, S. (2009). Nestled into Niches: Prefigurative Communities on Lesbian Land. *Journal of Homosexuality*, 56(6), 719-737. doi:10.1080/00918360903054186
- Bardin, L. (1977). *L'analyse de contenu*. Paris, France: Presses universitaires de France.
- Bardin, L. (2013). *L'analyse de contenu* (2e éd.). Paris, France: Presses universitaires de France.
- Beaud, J.-P. (2016). L'échantillonnage. Dans B. Gauthier, I. Bourgeois, A. Forget, et J. Turgeon (Éds.), *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données* (6^e éd., pp. 251-283). Québec, QC : Presses de l'Université du Québec.
- Blidon, M., et Guérin-Pace, F. (2013). Un rêve urbain ? La diversité des parcours migratoires des gays. *Sociologie*, 4(2), 119-138. doi:10.3917/socio.042.0119
- Butler, J. (1990). *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. New York, NY: Routledge.
- Cant, B. (1997). *Invented Identities?: Lesbians and Gays Talk about Migration*. London, Angleterre: Cassell.
- Caratini, S. (2004). *Les non-dits de l'anthropologie. Suivi de Dialogue avec Maurice Godelier*. Paris, France: Presses universitaires de France.
- Cass, V. (1979). Homosexual Identity Formation: A Theoretical Model. *Journal of Homosexuality*, 4(3), 219-235. doi:10.1300/J082v04n03_01
- Castells, M. (1983). *The city and the grassroots*. Berkeley, CA: University of California Press.
- Cattan, N., et Clerval, A. (2011). Un droit à la ville ? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris. *Justice spatiale*, 3, 1-19.

- Chamberland, L. (2003). « Plus on vieillit, moins ça paraît »: Femmes âgées, lesbiennes invisibles. *Canadian Journal of Community Mental Health*, 22(2), 85-103. doi:10.7870/cjcmh-2003-0016
- Chamberland, L., Bernier, M., et Lebreton, C. (2009). Discrimination et stratégies identitaires en milieu de travail: une comparaison entre travailleurs gais et travailleuses lesbiennes. Dans L. Chamberland, B. Frank, et J. Ristock (Éds.), *Diversité sexuelle et constructions de genre* (pp.221-261). Ste-Foy, QC : Presses de l'Université du Québec.
- Chamberland, L., et Lebreton, C. (2012). Réflexions autour de la notion d'homophobie: succès politique, malaises conceptuels et application empirique. *Nouvelles Questions Féministes*, 31(1), 27-43. doi:10.3917/nqf.311.0027
- Chamberland, L., et Paquin, J. (2007). Les stratégies identitaires des lesbiennes et des gais vivant dans des régions non métropolitaines du Québec. Dans D. Julien et J. J. Lévy (Éds.), *Homosexualités : Variations régionales* (pp.13-38). Québec, QC: Presses de l'Université du Québec.
- Chapman, B. E., et Brannock, J. C. (1987). Proposed Model of Lesbian Identity Development. *Journal of Homosexuality*, 14, 69-80. doi:10.1300/J082v14n03_05
- Chenier, E. (2006). Rethinking class in lesbian bar culture: Living “The Gay Life” in Toronto, 1955–1965. Dans M. Gleason et A. Perry (Éds.), *Rethinking Canada: The promise of women's history* (5^e éd., pp.301-322). Toronto, ON: Oxford University Press.
- Cieri, M. (2003). Between Being and Looking. Queer Tourism Promotion and Lesbian Social Space in Greater Philadelphia. *ACME, An International E-Journal for Critical Geographies*, 2(2), 147-166.
- Coleman, E. (1982). Developmental Stages of the Coming-Out Process. *American Behavioral Scientist*, 25(4), 469-482. doi:10.1177/000276482025004009
- Cooke, T. J., et Rapino, M. (2007). The Migration of Partnered Gays and Lesbians between 1995 and 2000. *The Professional Geographer*, 59(3), 285-297. doi:10.1111/j.1467-9272.2007.00613.x
- Cover, R., Aggleton, P., Rasmussen, M. L., et Marshall, D. (2020). The myth of LGBTQ mobilities: framing the lives of gender and sexually diverse

- Australians between regional and urban contexts. *Culture, Health et Sexuality*, 22(3), 321-335. doi:10.1080/13691058.2019.1600029
- D'Augelli, A. R., et Hart, M. M. (1987). Gay Women, Men, and Families in Rural Settings: Toward the Development of Helping Communities. *American Journal of Community Psychology*, 15(1), 79-93. doi:10.1007/bf00919759
- Demczuk, I. (1997). *Des droits à connaître. Les lesbiennes face à la discrimination*. Montréal, QC: Éditions du Remue-Ménage.
- Drouin, M-P. *Des mots pour exister. Nommer les identités, les familles et les réalités LGBT+*. Coalition des familles LGBT+.
- Esposito, E., et Calanchini, J. (2022). Examining Selective Migration as Attitudinal Fit Versus Gay Migration. *Journal of Experimental Social Psychology*, 101, 1-17. doi:10.1016/j.jesp.2022.104307
- Fish, J. (2006). *Heterosexism in Health and Social Care*. Palgrave Macmillan.
- Fortes de Lena, F. (2022). From urban to highly urban: Internal migration patterns of sexual minorities in Brazil. *Population, Space and Place*, 28(3). doi:10.1002/psp.2575
- Fortin, M.-F., et Gagnon, J. (2016). *Fondements et étapes du processus de recherche : méthodes quantitatives et qualitatives* (3e éd.). Montréal, QC: Chenelière éducation.
- Fossey, E., Harvey, C., McDermott, F., et Davidson, L. (2002). Understanding and Evaluating Qualitative Research. *Australian and New Zealand Journal of Psychiatry*, 36, 717-732. doi: 10.1046/j.1440-1614.2002.01100
- Genon, C., Chartrain, C., et Delebarre, C. (2009). Pour une promotion de la santé lesbienne : État des lieux des recherches, enjeux et propositions. *Genre, sexualité & société*, 1. doi: 10.4000/gss.951
- Gérard, R. (2003). Lesbophobie. Dans L.-G. Tin (Éd.), *Dictionnaire de l'homophobie* (pp.262-264). Paris, France: Presses universitaires de France.
- Gorman-Murray, A. (2007). Rethinking Queer Migration Through the Body. *Social & Cultural Geography*, 8(1), 105-121. doi:10.1080/14649360701251858

- Gorman-Murray, A. (2009). Intimate mobilities: emotional embodiment and queer migration. *Social & Cultural Geography*, 10(4), 441-460. doi:10.1080/14649360902853262
- Grant, R. (2021). Not going to the mainland: queer women's narratives of place in Tasmania, Australia. *Gender, Place and Culture*, 28(8), 1130-1150. doi: 10.1080/0966369X.2020.1784101
- Grenier, S. (2005). *Paradoxes et opportunités de la recherche qualitative en santé mentale communautaire. Recherches qualitatives, Hors-série, 1*, Repéré à [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/hors_serie/hors_serie/texte% 20Grenier%20actes.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/hors_serie/hors_serie/texte%20Grenier%20actes.pdf)
- Guillemin, M., et Gillam, L. (2004). Ethics, Reflexivity, and “Ethically Important Moments” in Research. *Qualitative Inquiry*, 10(2), 261-280. doi: 10.1177/1077800403262360
- Guimond-Plourde, R. (2013). Une «randonnée» phénoménologique-herméneutique au cœur de l'expérience vécue du stress-coping chez les jeunes en santé. *Recherches qualitatives*, 32(1), 181-202. doi: 10.7202/1084617ar
- Herek, G. M. (1995). Psychological Heterosexism in the United States. Dans A. R. D'Augelli et C. J. Patterson (Éds.), *Lesbian, Gay, and Bisexual Identities over the Lifespan Psychological Perspectives* (pp. 321-346). New York, NY: Oxford University Press.
- Herz, M., et Johansson, T. (2015). The Normativity of the Concept of Heteronormativity. *Journal of Homosexuality*, 62(8), 1009-1020. doi:10.1080/00918369.2015.1021631
- Honneth, A. (1992). *La lutte pour la reconnaissance*. Paris, France: CERF.
- Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE). (2018). Département. Repéré à <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1762/>
- Interligne. (2017). Guide des ressources. Repéré à <http://guidelgbt.org/>
- International Lesbian, Gay, Bisexual, Trans and Intersex Association (ILGA). (2023). Criminalisation of consensual same-sex sexual acts. Repéré à <https://database.ilga.org/criminalisation-consensual-same-sex-sexual-acts/>

- Knopp, L. (2004). Ontologies of place, placelessness, and movement: queer quests for identity and their impacts on contemporary geographic thought. *Gender, Place & Culture*, 11(1), 121-134. doi:10.1080/0966369042000188585
- Kramer, J. L. (1995). Bachelor Framers and Spinsters: Gay and Lesbian Identities and Communities in Rural North Dakota. Dans Bell, D. et Valentine, G. (Éds.). *Mapping Desire: Geographies of Sexualities*. New York, NY: Routledge.
- L'Écuyer, R. (1990). Étape de l'analyse de contenu. Dans R. L'Écuyer (Éd.), *Méthodologie de l'analyse développementale de contenu méthode GPS et concept de soi* (pp. 51-124). Québec, QC: Presses de l'Université du Québec.
- Leedy, G., et Connolly, C. (2008). Out in the Cowboy State: a Look at Gay And Lesbian Lives in Wyoming. *Journal of Gay & Lesbian Social Services*, 19(1), 17-34. doi: 10.1300/J041v19n01_02
- Leroy, S. (2005). Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité. *Annales de géographie*, 114(646), 579-601. doi: 10.3917/ag.646.0579
- Lewis, N. M. (2012). Remapping disclosure: gay men's segmented journeys of moving out and coming out. *Social & Cultural Geography*, 13(3), 211-231. doi: 10.1080/14649365.2012.677469
- Lewis, N. M. (2014). Moving “Out,” Moving On: Gay Men's Migrations Through the Life Course. *Annals of the Association of American Geographers*, 104(2), 225-233. doi: 10.1080/00045608.2013.873325
- Lo, J., et Healy, T. (2000). Flagrantly Flaunting It? *Journal of Lesbian Studies*, 4(1), 29-44. doi: 10.1300/J155v04n01_03
- Lord, K. B., et Reid, C. A. (1995). Drawing Lines in the Dirt: Rural Lesbian Communities-Models of Self-Definition and Self-Determination. *Journal of Gay & Lesbian Social Services*, 3(4), 13-21. doi: 10.1300/J041v03n04_02
- Martineau, S. (2007). L'éthique en recherche qualitative : quelques pistes de réflexion (pp.70-81). *Actes de colloque de Recherche qualitative : les questions de l'heure*, 5.
- McCarn, S. R., et Fassinger, R., E. (1996). Revisioning Sexual Minority Identity Formation: A New Model of Lesbian Identity and its Implications for Counseling and Research. *The Counseling Psychologist*, 24(3), 508-534. doi:

10.1177/0011000096243011

- McLeod, D. W. (1996). *Lesbian and gay liberation in Canada: A selected annotated bibliography*. Toronto, ON: ECW Press.
- Milton, H. L., et MacDonald, G. J. (1984). Homosexual Identity Formation as a Developmental Process. *Journal of Homosexuality*, 9(2-3), 91-104. doi: 10.1300/J082v09n02_06
- Mukamurera, J., Lacourse, F., et Couturier, Y. (2006). Des avancées en analyse qualitative : pour une transparence et une systématisation des pratiques. *Recherches qualitatives*, 26(1), 110-138. doi: 10.7202/1085400ar
- Nash, C. J. (2005). Contesting identity: The struggle for gay identity in Toronto in the late 1970s. *Gender, Place and Culture*, 12(1): 113–135. doi: 10.1080/09663690500083115
- Nash, C. J. (2006). Toronto's gay village (1969–1982): plotting the politics of gay identity. *Canadian Geographer*, 50, 1-16. doi: 10.1111/j.0008-3658.2006.00123.x
- Nash, C., et Gorman-Murray, A. (2015). Lesbians in the City: Mobilities and Relational Geographies. *Journal of Lesbian Studies*, 19(2), 173-191. doi: 10.1080/10894160.2015.969594
- Office fédéral de la statistique. (2018). Migration interne. Repéré à <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/population/migration-integrati on/migration-interne.html>
- Oswald, R. F., et Culton, L. S. (2003). Under the Rainbow: Rural Gay Life and Its Relevance for Family Providers. *Family Relations*, 52(1), 72-81. doi: 10.1111/j.1741-3729.2003.00072.x
- Padgett, D., K. (1998). *Qualitative methods in social work research: Challenges and rewards*. Newbury Park, CA: Sage Publications.
- Paillé, P., et Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (4^e éd.). Malakoff: Armand Colin.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2021). Choisir une approche d'analyse qualitative. Dans P. Paillé et A. Mucchielli (Éds.), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (pp. 13-36). Paris, France: Armand Colin.

- Patton, M. (2002). *Qualitative Research & Evaluation Methods* (3^e éd.). Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Podmore, J. A. (2006). Gone 'underground'? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montréal. *Social & Cultural Geography*, 7(4), 595-625. doi:10.1080/14649360600825737
- Rault, W. (2016). Les mobilités sociales et géographiques des gays et des lesbiennes. Une approche à partir des femmes et des hommes en couple. *Sociologie*, 7(4), 337-360. Repéré à <https://www.cairn.info/revue-sociologie-2016-4-page-337.htm>
- Rich, A. (1981). La contrainte de l'hétérosexualité et l'existence lesbienne. *Nouvelles questions féministes*, 1, 15-43. Repéré à <http://www.jstor.org/stable/40619205>
- Ross, B. (1995). *The house that Jill built: A lesbian nation in formation*. Toronto, ON: University of Toronto Press.
- Rubin, G. (1997). The Traffic in Women. Dans L. J. Nicholson (Éd.), *The Second Wave: A Reader in Feminist Theory* (pp. 27-62). New York, NY: Routledge.
- Savoie-Zacj, L. (2009a). Saturation. Dans A. Mucchielli (Éd.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines* (pp.226-230). Paris, France: Armand Colin.
- Savoie-Zacj, L. (2009b). L'entrevue semi-dirigée. Dans B. Gauthier (Ed.), *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données* (5e éd., pp. 337-360). Québec, QC: Presses de l'Université du Québec.
- Scheitle, C. P., et Guthrie, S. K. (2018). Urban Migration of Sexual Minorities in the United States: Myth or Reality? *Sexuality & Culture*, 23(1), 96-111. doi:10.1007/s12119-018-9544-0
- Smith, J. D. (1997). Working with Larger Systems. *Journal of Gay & Lesbian Social Services*, 7(3), 13-21. doi:10.1300/J041v07n03_02
- Sophie, J. (1986). A Critical Examination of Stage Theories of Lesbian Identity Development. *Journal of Homosexuality*, 12(2), 39-51. doi:10.1300/J082v12n02_03

- Thorsteinsson, E. B., Bjarnason, T., Loi, N. M., et Arnarsson, A. M. (2022). Sexual Orientation and Migration Intentions Among Rural, Exurban and Urban Adolescents in Iceland. *Culture, Health & Sexuality*, 24(1), 31-47. doi: 10.1080/13691058.2020.1813333
- Troiden, R. R. (1989). The Formation of Homosexual Identities. *Journal of Homosexuality*, 17(1-2), 43-74. doi:10.1300/J082v17n01_02
- Ueno, K., Vaghela, P., et Ritter, L. J. (2014). Sexual Orientation, Internal Migration, and Mental Health during the Transition to Adulthood. *Journal of Health and Social Behavior*, 55(4), 461-481. doi:10.1177/0022146514556509
- Valentine, G. (1993). Negotiating and Managing Multiple Sexual Identities: Lesbian Time-Space Strategies. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 18(2), 237-248. doi:10.2307/622365
- Valentine, G. (1995). Out and About: Geographies of Lesbian Landscapes. *International Journal of Urban & Regional Research*, 19(1), 96-111. doi:10.1111/j.1468-2427.1995.tb00492.x
- Van der Maren, J.-M. (2010). La maquette d'un entretien. Son importance dans le bon déroulement de l'entretien et dans la collecte de données de qualité. *Recherches qualitatives*, 29(1), 129-139. doi:10.7202/1085136ar
- Waite, G., et Gorman-Murray, A. (2011). Journeys and Returns: Home, Life Narratives and Remapping Sexuality in a Regional City. *International Journal of Urban and Regional Research*, 35(6), 1239-1255. doi:10.1111/j.1468-2427.2010.01006.x
- Weston, K. (1995). Get Thee to a Big City: Sexual Imaginary and the Great Gay Migration. *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 2(3), 253-277. doi:10.1215/10642684-2-3-253
- Wickberg, D. (2000). Homophobia: On the Cultural History of an Idea. *Critical Inquiry*, 27(1), 42-57. Repéré à <http://www.jstor.org/stable/1344226>
- Wimark, T. (2016). The impact of family ties on the mobility decisions of gay men and lesbians. *Gender, Place & Culture*, 23(5), 659-676. doi:10.1080/0966369X.2015.1034246
- Wimark, T., et Fortes De Lena, F. (2022). Same-Sex Marriage and Neighborhood Landscape Overlap. A Revised Understanding of the Spatial Distribution of

Gay Men and Lesbians. *Population, Space and Place*, 28(2), 1-13.
doi:10.1002/psp.2507

Wimark, T., et Östh, J. (2014). The City as a Single Gay Male Magnet? Gay and Lesbian Geographical Concentration in Sweden. *Population, Space and Place*, 20(8), 739-752. doi:10.1002/psp.1825

Appendice A
Descriptif de la page Facebook de la recherche

DESCRIPTIF DE LA PAGE FACEBOOK DE LA RECHERCHE

Photo de couverture



Nom de la page

En quête de sens

Catégorie

Scientifique

Description courte

Alors que notre société tend vers une plus grande ouverture quant à la diversité sexuelle, une croyance populaire persiste voulant que les grandes villes soient plus tolérantes et moins homophobes que les régions, perçues comme étant plus conservatrices. En parallèle, des recherches ont démontré la forte prévalence de la migration interne chez les lesbiennes et les hommes gais. Plus récemment, des données soulèvent la pertinence d'explorer davantage la migration interne dans une perspective identitaire. Une étudiante à la maîtrise en travail social de l'Université du Québec en Outaouais souhaite donc explorer les liens entre le développement de l'identité lesbienne et les différents types de migration interne*.

*Aux fins de cette recherche, la migration interne est définie comme un changement de domicile à l'intérieur du Québec

Caractéristiques des participantes recherchées :

- S'auto-identifier lesbienne ;

- Être âgée de plus de 18 ans ;
- Être née au Québec et y habiter présentement ;
- Avoir expérimenté au moins une migration interne à la suite du départ du foyer familial
- S'exprimer en français

Ce projet a été approuvé par le Comité d'éthique de la recherche de l'Université du Québec en Outaouais (Numéro d'approbation 2963)

Coordonnées

Téléphone : [REDACTED]

Courriel : [REDACTED]

Appendice B

Présentation de l'étude pour les responsables des organismes et les participantes
éventuelles

PRÉSENTATION DE L'ÉTUDE POUR LES RESPONSABLES DES ORGANISMES ET LES PARTICIPANTES ÉVENTUELLES

Titre du projet

En quête de sens : Migration interne et construction identitaire des lesbiennes

Pourquoi cette recherche?

Alors que notre société tend vers une plus grande ouverture quant à la diversité sexuelle, une croyance populaire persiste voulant que les grandes villes soient plus tolérantes et moins homophobes que les régions, perçues comme étant plus conservatrices. En parallèle, les recherches ont démontré la forte prévalence de la migration interne chez les lesbiennes et les hommes gais. Plus récemment, des données soulèvent la pertinence d'explorer davantage la migration interne¹ dans une perspective identitaire. Une étudiante à la maîtrise en travail social de l'Université du Québec en Outaouais souhaite donc explorer les liens entre le développement de l'identité lesbienne et les différents types de migration interne.

Objectifs de la recherche

- 1) Analyser les liens qu'établissent les lesbiennes entre les expériences de migration interne et leur construction identitaire;
- 2) Documenter le parcours migratoire des lesbiennes ;
- 3) Explorer les liens que font les lesbiennes entre leur orientation sexuelle et leur migration interne ;
- 4) Cerner les motifs qui poussent ces femmes à quitter leur ville/village natal(e).

La personne intéressée doit :

- S'auto-identifier lesbienne ;
- Être âgée de plus de 18 ans ;
- Être née au Québec et y habiter présentement ;
- Avoir expérimenté au moins une migration interne suite à la décohabitation parentale²
- S'exprimer en français

¹ Aux fins de cette recherche, la migration interne est définie comme un changement de domicile à l'intérieur du Québec.

² Départ du foyer familial

Recrutement au sein de l'organisme

- 1) Sollicitation par l'étudiante chercheure
 - Présentation du projet à la coordonnatrice (ou une personne ressource) de l'organisme
 - Vérification de l'intérêt de l'organisme à collaborer au recrutement pour l'étude
 - Remise du document de présentation de l'étude et des outils de recrutement (affiche et lien vers la page Facebook).

- 2) Sollicitation par la coordinatrice (ou la personne ressource) de l'organisme
 - Affichage dans un lieu visible de l'appel à la participation
 - Présentation du projet à des participantes potentielles
 - Invitation aux femmes intéressées par le projet à entrer en communication avec l'étudiante chercheure

Synthèse des étapes subséquentes avec les participantes potentielles

- 1) Premier contact avec l'étudiante chercheure
 - Présentation du projet par l'étudiante chercheure
 - Vérification de l'intérêt à participer à l'étude et des critères d'inclusion
 - Planification de l'entrevue avec la participante

- 2) Entrevue avec les participantes
 - Un formulaire de consentement est signé avant de débiter chaque entrevue.
 - Chaque entrevue individuelle est confidentielle et d'une durée approximative d'une heure trente.
 - Chaque entrevue est enregistrée numériquement (audio), avec le consentement de la participante.
 - Chaque entrevue se déroulera dans un lieu choisi par la participante.
 - Thèmes couverts lors de l'entrevue : données sociodémographiques, la prise de conscience du lesbianisme et l'exploration de la sexualité, les relations amoureuses et intimes, la perception de soi et des autres, le sentiment d'appartenance et les liens avec la communauté LGBT et la ou les expériences de migration interne.
 - Aucune compensation financière ne sera versée aux participantes.

Coordonnées de l'étudiante chercheure

Audrey Mantha, étudiante à la maîtrise en travail social à l'Université du Québec en Outaouais

Numéro de téléphone auquel seule l'étudiante chercheure a accès : [REDACTED]

Adresse courriel accessible uniquement par l'étudiante chercheure : [REDACTED]

Directrice de recherche

Sylvie Thibault, Ph.D., professeure au département de travail social

Université du Québec en Outaouais (UQO)

5, rue Saint-Joseph

Saint-Jérôme (Québec), J7Z 0B7

Bureau J-2206, Pavillon Campus de Saint-Jérôme

Téléphone : (450) 530-7616 poste 2263

Ce projet a été approuvé par le Comité d'éthique de la recherche de l'Université du Québec en Outaouais (Numéro d'approbation XXX)

Appendice C
Affiche de recrutement

APPEL À LA PARTICIPATION

En quête de sens :
Migration interne et
construction identitaire
des lesbiennes

UQO

Audrey Mantha, candidate
à la maîtrise en travail social



BUT DE LA RECHERCHE

La recherche vise à documenter comment la migration interne* contribue au développement de l'identité lesbienne.

*Aux fins de cette recherche, la migration interne est définie comme un changement de domicile à l'intérieur du Québec.

CRITÈRES



- S'autoidentifier lesbienne
- Avoir plus de 18 ans
- Être née au Québec et y habiter actuellement
- Avoir expérimenté au moins une migration interne*

NATURE DE LA PARTICIPATION



- Une entrevue d'une durée approximative d'une heure trente.
- L'entrevue sera enregistrée (audio seulement).
- Les informations recueillies lors de cette recherche resteront strictement confidentielles.

CONTACT

Pour participer à la recherche ou obtenir de plus amples informations :

Audrey Mantha



Appendice D
Stratégie d'échantillonnage intentionnel

Associations et organismes ayant participé au recrutement

	Région	Affichage	Infolettre	Site Internet	Publication Facebook	Partage Facebook	2e vague - 55ans+
Coalition des familles LGBT	Montréal		✓		✓		✓
Interligne	Montréal	✓					
Montréal							
Centre des femmes de Verdun	Montréal	✓				✓	
Chaire de recherche sur l'homophobie (UQÀM)	Montréal		✓	✓	✓	✓	✓
Femmes du monde à Côte-des-Neiges	Montréal	✓				✓	
Hors-Montréal							
Alliance Arc-en-ciel de Québec	Québec		✓			✓	
GRIS-Chaudières-Appalaches	Chaudière-Appalaches					✓	✓
LGBT Baie-des-Chaleurs	Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine					✓	
GRIS-Québec	Capitale-Nationale						✓
GRIS-Estrie	Estrie		✓		✓		
GRIS-Centre-du-Québec	Centre-du-Québec					✓	

Appendice E
Formulaire de consentement à la recherche

En quête de sens : Migration interne et construction identitaire des lesbiennes
Mantha, 2018-2020

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

En quête de sens : Migration interne et construction identitaires des lesbiennes¹
Audrey Mantha – Candidate à la maîtrise, Département de Travail social

Cette est dirigée par Sylvie Thibault, Ph.D.
Professeure au Département de Travail social
Université du Québec en Outaouais, Campus Saint-Jérôme

Nous sollicitons par la présente votre participation au projet de recherche en titre, qui vise à explorer les liens entre le développement de l'identité lesbienne et les différents types de migration interne². Les objectifs de ce projet de recherche sont de :

- 1) Analyser les liens qu'établissent les lesbiennes entre les expériences de migration interne et leur construction identitaire ;
- 2) Documenter le parcours migratoire des lesbiennes ;
- 3) Explorer les liens que font les lesbiennes entre leur orientation sexuelle et leur migration interne ;
- 4) Cerner les motifs qui poussent ces femmes à quitter leur ville/village natal(e).

Votre participation à ce projet de recherche consiste à une entrevue d'une durée de 90 minutes à 120 minutes sur votre parcours migratoire ainsi que le développement de votre identité lesbienne. Afin de faciliter les analyses, cet entretien sera enregistré sur support audio. De même, vous serez invitée à tracer deux lignes de temps qui permettront d'avoir des repères temporels de votre parcours migratoire en lien avec les événements importants de votre vie.

La confidentialité des données recueillies dans le cadre de ce projet de recherche sera assurée conformément aux lois et règlements applicables dans la province de Québec et aux règlements et politiques de l'Université du Québec en Outaouais*. Tant les données recueillies que les résultats de la recherche ne pourront en aucun cas mener à votre identification. Des pseudonymes seront utilisés pour remplacer les noms des participants ainsi que ceux des personnes mentionnées durant les entrevues.

Les données recueillies ne seront utilisées à d'autres fins que celles décrites dans le présent formulaire de consentement, et aucune utilisation secondaire des données n'est prévue. Les données recueillies seront conservées sur un disque dur externe sous clé au domicile de l'étudiante-chercheure et seules l'étudiante et sa directrice de mémoire y auront accès. Elles seront détruites 5 ans après la fin du présent projet. Le disque dur externe sera formater (effacement en 7 passes) par l'entremise de l'application « Utilitaire de disque » (Mac OS X 10.13).

¹ Ce projet n'a reçu aucun financement

² Dans le cadre de cette recherche, la migration interne un « mouvement d'une personne ayant pour effet de transférer son domicile principal d'un lieu d'origine à un lieu de destination » (Office fédéral de la statistique, 2018) à l'intérieur d'une même province.

En quête de sens : Migration interne et construction identitaire des lesbiennes Mantha, 2018-2020

Les résultats seront diffusés dans un mémoire de maîtrise et, possiblement, à la communauté scientifique sous forme d'articles et de communications réalisés dans le cadre de congrès ou séminaires de recherche. Elles seront aussi présentées dans les milieux de pratique et les organismes partenaires qui collaborent au recrutement. Un résumé des résultats vous sera transmis si vous êtes intéressée. Vous pouvez signaler votre intérêt à la fin de ce formulaire et indiquer une adresse courriel pour l'envoi.

Votre participation à ce projet de recherche se fait sur une base volontaire. Vous êtes entièrement libre de participer ou non, et de vous retirer en tout temps sans préjudice. Les risques associés à votre participation sont minimaux puisque la participation à cette recherche ne vous place pas en situation de vulnérabilité. La chercheuse s'engage, le cas échéant, à mettre en œuvre les moyens nécessaires pour les réduire ou les pallier. La contribution à l'avancement des connaissances au sujet de la migration interne et du développement de l'identité lesbienne sont les bénéfices directs anticipés. Aucune compensation d'ordre monétaire n'est accordée.

Ce projet a obtenu la certification du comité éthique de la recherche de l'UQO (certificat : XXXX). Si vous avez des questions concernant ce projet de recherche, communiquez avec Audrey Mantha à [REDACTED] ou sa directrice de mémoire, Sylvie Thibault, (1-800-567-1283, poste 2263 ou sylvie.thibault@uqo.ca). Si vous avez des questions concernant les aspects éthiques de ce projet, veuillez communiquer avec André Durivage (1-819 595-3900, poste 3970 ou comite.ethique@uqo.ca), président du Comité d'éthique de la recherche de l'Université du Québec en Outaouais.

*Notamment à des fins de contrôle, et de vérification, vos données de recherche pourraient être consultées par le personnel autorisé de l'UQO, conformément au *Règlement relatif à l'utilisation des ressources informatiques et des télécommunications*.

En quête de sens : Migration interne et construction identitaire des lesbiennes

Mantha, 2018-2020

Votre signature atteste que vous avez clairement compris les renseignements concernant votre participation au projet de recherche et indique que vous acceptez d'y participer. Elle ne signifie pas que vous acceptez d'aliéner vos droits et de libérer les chercheurs ou les responsables de leurs responsabilités juridiques ou professionnelles. Vous êtes libre de vous retirer en tout temps du projet de recherche sans préjudice. Votre participation devant être aussi éclairée que votre décision initiale de participer au projet, vous devez en connaître tous les tenants et aboutissants au cours du déroulement du projet de recherche. En conséquence, vous ne devrez jamais hésiter à demander des éclaircissements ou de nouveaux renseignements au cours du projet.

Après avoir pris connaissance des renseignements concernant ma participation à ce projet de recherche, j'appose ma signature signifiant que j'accepte librement d'y participer. Le formulaire est signé en deux exemplaires et j'en conserve une copie.

Consentement à participer au projet de recherche :

Nom de la participante : _____ Signature de la participante _____

Date : _____

Nom de la chercheure : _____ Signature de la chercheure : _____

Date : _____

Je suis intéressée à recevoir un résumé des résultats de la recherche

(cochez)

OUI

NON

À l'adresse suivante : _____

Appendice F
Schéma d'entrevue semi-dirigée

Schéma d'entrevue semi-dirigée

Introduction

1) Présentation de l'étudiante-chercheure

2) Informations sur l'objectif du projet de recherche

La présente étude vise à explorer les liens entre le développement de l'identité lesbienne et les différents types de migration interne¹, plus précisément comment la migration interne contribue à la construction identitaire des lesbiennes.

3) Informations sur le fonctionnement de l'entrevue

L'entrevue comporte 3 sections chacune composée de 1 à 5 questions. Il n'y a aucune « bonne » ou « mauvaise » réponse aux questions. Prenez le temps qu'il vous faut pour réfléchir avant de répondre aux questions. Je peux également reformuler au besoin. Nous pouvons prendre une pause au cours de l'entrevue si jamais vous en ressentez le besoin.

4) Signature du formulaire de consentement

¹ Dans le cadre de cette recherche, la migration interne un « mouvement d'une personne ayant pour effet de transférer son domicile principal d'un lieu d'origine à un lieu de destination » (Office fédéral de la statistique, 2018) à l'intérieur d'une même province.

SECTION	QUESTIONS	SOUS-QUESTIONS	ÉLÉMENTS À SURVEILLER
<p style="text-align: center;">1. Développement de l'identité lesbienne</p>	<p>Dans cette première section, nous allons aborder la prise de conscience de votre homosexualité et votre rapport à l'identité lesbienne à travers le temps.</p>		
	<ul style="list-style-type: none"> - Parlez-moi de vous. 	<ul style="list-style-type: none"> - Tracez les évènements marquants pour vous sur la ligne du temps. 	
	<ul style="list-style-type: none"> - Comment avez-vous pris conscience de votre différence ? 	<ul style="list-style-type: none"> - Qu'est-ce qui vous différenciait des autres ? - Aviez-vous des modèles de personnes homosexuelles (entourage, médias, ami.e.s, etc.) ? Lesquels ? - Qu'est-ce que cette différence vous faisait ressentir ? 	<ul style="list-style-type: none"> - Norme hétérosexuelle - Élément(s) déclencheur(s) du questionnement de l'orientation sexuelle - Modèles d'homosexualité - Conscience de l'existence de différentes orientations sexuelles - Sentiments liés à la prise de conscience de la différence

<p style="text-align: center;">1. Développement de l'identité lesbienne</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Comment avez-vous exploré votre sexualité ou votre attirance pour les femmes ? 	<ul style="list-style-type: none"> - Comment décririez-vous les premiers sentiments que vous avez éprouvés pour les/une femme(s) ? - Avez-vous développé de nouvelles amitiés liées avec d'autres lesbiennes ? De quelle nature ? - Quelle était votre position par rapport aux lesbiennes ou aux communautés LGBT+? - Comment s'est déroulé votre/vos <i>coming out</i>? 	<ul style="list-style-type: none"> - Recherche d'informations sur les communautés LGBT+ ou les ressources disponibles - Sentiment d'appartenance aux lesbiennes ou aux communautés LGBT+ - Questionnements ou réflexions sur l'identité lesbienne
	<ul style="list-style-type: none"> - À quel moment vous êtes-vous identifiée comme lesbienne ? 	<ul style="list-style-type: none"> - Comment l'acceptation de votre orientation a influencé votre vie ? - Comment perceviez-vous les autres lesbiennes ? 	<ul style="list-style-type: none"> - Identification à la culture lesbienne ou LGBT+ - Manifestations d'hétérosexisme, d'hétéronormativité ou de lesbophobie/homophobie

		<ul style="list-style-type: none"> - Avez-vous perçu des aspects négatifs en lien avec votre orientation sexuelle ? Lesquels ? 	<ul style="list-style-type: none"> - Rejet de l'hétérosexualité comme norme - Connaissance de soi - Niveau d'acceptation et d'épanouissement
<p style="text-align: center;">1. Développement de l'identité lesbienne</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Comment votre orientation sexuelle influence votre vie de tous les jours ? 	<ul style="list-style-type: none"> - Quelle importance accordez-vous au fait d'être lesbienne ? - Comment vous percevez-vous en tant que lesbienne? - Quels éléments prenez-vous en considération dans le choix de dévoiler ou non votre orientation sexuelle ? - Quel est votre rapport aux communautés lesbiennes ou LGBT ? - Quels effets votre identité lesbienne a-t-elle sur vous? 	<ul style="list-style-type: none"> - Conscience de l'oppression inhérente à l'identité lesbienne - Dévoilement de l'orientation sexuelle (niveau, affect) - Identification à un groupe minoritaire - Sentiment d'appartenance envers les lesbiennes ou les communautés LGBT+ - Internalisation de l'identité lesbienne - Intégration de l'identité lesbienne dans l'identité globale

SECTION	QUESTIONS	SOUS-QUESTIONS	ÉLÉMENTS À SURVEILLER
	Dans cette deuxième section, nous allons aborder les changements de résidence depuis votre départ du foyer familial.		
2. Parcours migratoire	<ul style="list-style-type: none"> - Pouvez-vous décrire, de manière chronologique, vos changements de résidence suite au départ du foyer familial. 	<ul style="list-style-type: none"> - Qu'est-ce qui vous a poussé à quitter votre ville/village natal(e) ? - Pour quelles raisons avez-vous déménagé ? - Envisagez-vous de déménager à nouveau ? Pour quelles raisons ? 	<ul style="list-style-type: none"> - Motifs conduisant à quitter sa ville natale - Sens donné à la migration interne - Appréhensions liées à une migration interne future
	Dans cette troisième section, nous allons explorer les liens que vous faites entre votre parcours migratoire et le développement de votre identité lesbienne.		
3. Liens entre la(les) migration(s) interne et la construction identitaire	<ul style="list-style-type: none"> - Selon vous, comment votre orientation sexuelle a-t-elle influencé votre choix de déménager ? 		<ul style="list-style-type: none"> - Motifs conduisant à quitter sa ville natale - Sens donné à la migration interne
	<ul style="list-style-type: none"> - Selon votre expérience, 	<ul style="list-style-type: none"> - Pouvez-vous nommer les 	<ul style="list-style-type: none"> - Connaissance de soi et

3. Liens entre la(les) migration(s) interne et la construction identitaire	quelles influences ont les caractéristiques du lieu de résidence (nombre d'habitants, effervescence culturelle, dynamisme communautaire, etc.) sur le bien-être des lesbiennes ?	points positifs et/ou négatifs des lieux où vous avez résidé en lien avec votre identité lesbienne ?	acceptation du lesbianisme <ul style="list-style-type: none"> – Internalisation de l'identité lesbienne – Manifestations d'hétérosexisme, d'hétéronormativité et de lesbophobie/homophobie – Perceptions du territoire habité
	<ul style="list-style-type: none"> – Comment votre intégration à un nouveau milieu de vie a-t-elle contribué au développement de votre identité lesbienne ? 	<ul style="list-style-type: none"> – Vos lieux de résidence ont-ils eu un effet sur votre épanouissement? De quelle manière ? – Quels impacts ont eu vos lieux de résidence sur votre sentiment d'appartenance envers les communautés lesbiennes ou LGBT+ ? – Comment vos divers lieux de résidence ont-ils influencé vos relations amoureuses et intimes ? 	<ul style="list-style-type: none"> – Effets de la migration interne sur le développement de l'identité lesbienne – Connaissance de soi et acceptation du lesbianisme – Internalisation de l'identité lesbienne

Questions sociodémographiques

1. À quelle(s) orientation(s) sexuelle(s) vous identifiez-vous ?

2. À quelle(s) identité(s) de genre vous identifiez-vous ?
3. À quelle origine ethnique vous identifiez-vous ?
4. Quel âge avez-vous?
5. Dans quelle ville êtes-vous née ?
6. Dans quelle ville habitez-vous actuellement ?
7. Quel est votre statut marital (célibataire, en couple, conjointe de fait, séparée, mariée, veuve) ?
8. Quel est votre plus haut niveau d'études complétées ?
9. Quel est votre / vos occupations principales ?
10. Quel est votre revenu familial ?
 - a) Moins de 25 000 \$
 - b) 25 000 \$ - 49 999 \$
 - c) 50 000 \$ - 69 999 \$
 - d) 70 000 \$ - 99 999 \$
 - e) 100 000 \$ - 499 999 \$
 - f) 500 000 \$ et plus

Conclusion

- Y a-t-il autre chose que vous souhaiteriez partager ou un sujet qui n'a pas été abordé et dont vous vouliez discuter?
- Avez-vous des questions?
- En terminant, je tiens à vous remercier de votre participation à ce projet de recherche.

Appendice G
Grille de codification

Grille de codification

1. DÉVELOPPEMENT DE L'IDENTITÉ LESBIENNE

1.1. Conscience

1.1.1. Facteurs influençant la prise de conscience

- 1.1.1.1. Normes sociales
- 1.1.1.2. Homophobie et lesbophobie
- 1.1.1.3. Modèles LGBT
- 1.1.1.4. Communauté LGBT
- 1.1.1.5. Média, culture et internet
- 1.1.1.6. Entourage
- 1.1.1.7. Tabous et non-dits
- 1.1.1.8. Absence d'anonymat
- 1.1.1.9. Autres

1.1.2. Sentiments liés à la prise de conscience

- 1.1.2.1. Sentiments positifs
- 1.1.2.2. Sentiments négatifs

1.2. Exploration

1.2.1. Facteurs influençant l'exploration

- 1.2.1.1. Normes sociales
- 1.2.1.2. Homophobie et lesbophobie
- 1.2.1.3. Modèles LGBT
- 1.2.1.4. Communauté LGBT
- 1.2.1.5. Média, culture et internet
- 1.2.1.6. Entourage
- 1.2.1.7. Isolement
- 1.2.1.8. Autres

1.2.2. Premières expériences intimes et amoureuses

1.2.3. Sentiments liés à l'exploration

- 1.2.3.1. Sentiments positifs
- 1.2.3.2. Sentiments négatifs

1.3. Engagement

1.3.1. Facteurs influençant l'engagement

- 1.3.1.1. Normes sociales
- 1.3.1.2. Homophobie et lesbophobie

- 1.3.1.3. Modèles LGBT
- 1.3.1.4. Communauté LGBT
- 1.3.1.5. Militantisme
- 1.3.1.6. Entourage
- 1.3.1.7. *Coming out*
- 1.3.1.8. Tabous et non-dits
- 1.3.1.9. Média, culture et internet
- 1.3.1.10. Autres
- 1.3.2. Sentiments liés à l'engagement
 - 1.3.2.1. Sentiments positifs
 - 1.3.2.2. Sentiments négatifs

1.4. Internalisation

- 1.4.1. Facteurs influençant l'internalisation
 - 1.4.1.1. Normes sociales
 - 1.4.1.2. Homophobie et lesbophobie
 - 1.4.1.3. Modèles LGBT
 - 1.4.1.4. Communauté LGBT
 - 1.4.1.5. Militantisme
 - 1.4.1.6. Entourage
 - 1.4.1.7. *Coming out*
 - 1.4.1.8. Absence d'anonymat
 - 1.4.1.9. Autres
- 1.4.2. Sentiments liés à l'internalisation
 - 1.4.2.1. Sentiments positifs
 - 1.4.2.2. Sentiments négatifs

2. MOTIFS DE MIGRATION

- 2.1. Premier déménagement
 - 2.1.1. *Coming out*
 - 2.1.2. Relations intimes et amoureuses
 - 2.1.3. Communauté LGBT
 - 2.1.4. Famille d'origine
 - 2.1.5. Transitions de vie
 - 2.1.5.1. Études post-secondaires
 - 2.1.5.2. Carrière
 - 2.1.5.3. Formation d'une famille
 - 2.1.5.4. Achat d'une propriété

2.1.6. Autres motifs

2.2. Deuxième déménagement

2.2.1. Relations intimes et amoureuses

2.2.2. Transitions de vie

2.2.2.1. Études post-secondaires

2.2.2.2. Carrière

2.2.2.3. Formation d'une famille

2.2.2.4. Achat d'une propriété

2.2.3. Autres motifs

2.3. Déménagements subséquents

2.3.1. Relations intimes et amoureuses

2.3.2. Communauté LGBT

2.3.3. Famille d'origine

2.3.4. Transitions de vie

2.3.4.1. Études post-secondaires

2.3.4.2. Carrière

2.3.4.3. Formation d'une famille

2.3.4.4. Achat d'une propriété

2.3.5. Autres motifs

3. MIGRATION FUTURE

4. PERCEPTIONS DU TERRITOIRE

4.1. Aspects positifs du territoire

4.2. Aspects négatifs du territoire

5. RÉFLEXIONS SUR LA MIGRATION INTERNE ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'IDENTITÉ LESBIENNE

5.1. Liens avec la conscience

5.2. Liens avec l'exploration

5.3. Liens avec l'engagement

5.4. Liens avec l'internalisation

5.5. Autres

Appendice H
Certificat d'approbation éthique

Gatineau le 17 octobre 2018

Madame Audrey Mantha
Étudiante
Département de travail social
Université du Québec en Outaouais

cc: Sylvie Thibault
Professeure
Département de sciences sociales

Projet #: 2963

Je tiens d'abord à vous remercier des précisions et des modifications que vous avez apportées suite à nos commentaires. Après l'examen de l'ensemble de la documentation reçue, je constate que votre projet rencontre les normes éthiques établies par l'UQO.

J'aimerais vous rappeler que pour assurer la conformité de votre certificat éthique pendant toute la durée de votre projet, vous avez la responsabilité de produire un «Rapport de suivi continu» chaque année en vertu de la Politique d'éthique de la recherche avec des êtres humains, ci-après «la Politique». Dans l'éventualité où ce rapport de suivi continu ne serait pas déposé 60 jours après la date où celui-ci aurait dû être déposé, le CER pourrait retirer son approbation éthique. Pour plus d'information, je vous invite à consulter le site internet de l'éthique (<http://uqo.ca/ethique>). Vous devez aussi soumettre au CER toute modification au protocole de recherche pour validation avant la mise en œuvre de ces modifications.

C'est donc avec plaisir que je joins le certificat d'approbation éthique qui est valide pour la durée du projet, à compter de sa date d'émission. La durée prévue du projet est :

Durée du projet: 2 ans

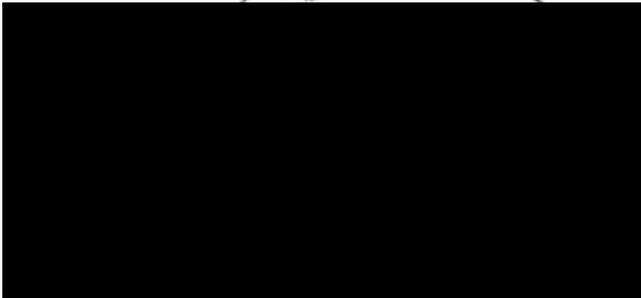
Afin de vous conformer à la Politique, votre "Rapport de suivi continu" doit être transmis au CER le ou avant le:

17 octobre 2019

Un avis vous sera transmis par le secrétariat du CER 30 jours avant cette date.

Je demeure à votre disposition pour toute information supplémentaire et vous souhaite bon succès dans la réalisation de cette étude.

Le président du Comité d'éthique de la recherche
André Durivage





Case postale 1250, succursale HULL
Gatineau (Québec) J8X 3X7
www.uqo.ca

Notre référence: 2963

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE

Le Comité d'éthique de la recherche a examiné le projet de recherche intitulé :

Projet: **En quête de sens : Migration interne et construction identitaire des lesbiennes**

Soumis par: Audrey Mantha
Étudiante
Département de travail social
Université du Québec en Outaouais

Financement: Non

Le Comité a conclu que la recherche proposée respecte les principes directeurs de la Politique d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'Université du Québec en Outaouais.

Ce certificat est valable jusqu'au: 17 octobre 2020

Le président du Comité d'éthique de la recherche
André Durivage



Date d'émission: 17 octobre 2018

Appendice I
Arbre thématique final

ARBRE THÉMATIQUE FINAL

1. DÉVELOPPEMENT DE L'IDENTITÉ LESBIENNE

1.1. Prise de conscience de la différence

1.1.1. Facteurs influençant la prise de conscience

1.1.1.1. Normes sociales

1.1.1.1.1. Hétéronormativité

1.1.1.1.2. Relation avec des garçons

1.1.1.2. Homophobie et lesbophobie

1.1.1.2.1. Homophobie et lesbophobie

1.1.1.2.1.1. Dont elles ont été témoins

1.1.1.3. Modèles LGBT

1.1.1.3.1. Modèles non-hétérosexuels/cisgenres

1.1.1.3.2. Absence de modèles LGBT

1.1.1.4. Communauté LGBT

1.1.1.4.1. Connaissance de l'existence de l'homosexualité

1.1.1.4.2. Manque d'informations et de ressources

1.1.1.5. Média, culture et internet

1.1.1.6. Entourage

1.1.1.6.1. Questionnements de la part de l'entourage

1.1.1.6.2. Personne de confiance à qui parler de ses questionnements

1.1.1.6.3. Absence de validation de l'orientation sexuelle

1.1.1.7. Tabous et non-dits

1.1.1.8. Manque d'anonymat

1.1.1.9. Autres

1.1.2. Sentiments liés à la prise de conscience

1.1.2.1. Sentiments négatifs

1.1.2.1.1. *Questionnements incessants / envahissants*

1.1.2.1.2. *Mal-être*

1.1.2.1.3. *Peur, craintes*

1.1.2.1.4. *Négation de la différence*

1.1.2.1.5. *Attentes sociales*

1.1.2.2. Sentiments positifs

1.1.2.2.1. *Intriguée, envie d'en savoir plus*

1.1.2.2.2. *Bonheur et épanouissement*

1.1.2.2.3. *Fierté d'être lesbienne*

1.2. Exploration de l'attirance lesbienne

1.2.1. Facteurs influençant l'exploration

1.2.1.1. Normes sociales

1.2.1.1.1. *Hétéronormativité*

1.2.1.1.2. *Relation avec des garçons*

1.2.1.2. Homophobie et lesbophobie

1.2.1.2.1. *Dont elles ont été témoins*

1.2.1.2.2. *Homophobie/lesbophobie Intériorisée*

1.2.1.3. Modèles LGBT

1.2.1.3.1. *Groupes de personnes*

1.2.1.3.2. *Personnes significatives*

1.2.1.3.3. *Modèles relationnels*

1.2.1.3.4. *Absence de modèles*

1.2.1.3.5. *Anti-modèles*

1.2.1.4. Communauté LGBT

1.2.1.4.1. *Bars et évènementiel LGBT*

1.2.1.4.2. *Groupes de soutien*

1.2.1.4.3. *Place restreinte des lesbiennes*

1.2.1.4.4. *Absence de communauté et de visibilité*

1.2.1.4.5. *Absence de possibilités de rencontres*

1.2.1.5. Médias, culture et Internet

1.2.1.5.1. *Internet (informations et ressources)*

1.2.1.5.2. *Films et séries TV*

1.2.1.5.3. *Communautés virtuelles (forum, dating app, etc.)*

1.2.1.6. Entourage

1.2.1.6.1. *Absence de validation du lesbianisme*

1.2.1.6.2. *Absence de soutien dans le questionnement*

1.2.1.7. Isolement

1.2.1.7.1. *De la personne elle-même*

1.2.1.7.2. *Du couple*

1.2.2. Sentiments liés à l'exploration

1.2.2.1. Sentiments négatifs

1.2.2.1.1. *Questionnements incessants / envahissants*

1.2.2.1.2. *Peurs, craintes*

1.2.2.1.2.1. *De la réaction des autres*

1.2.2.1.3. *Ambivalence et inconfort*

1.2.2.1.3.1. *Absence d'acceptation*

1.2.2.1.3.2. *Inconfort grandissant, plus lourd à porter*

1.2.2.1.4. *Éloignement de soi, manque d'authenticité*

1.2.2.2. Sentiments positifs

1.2.2.2.1. *Curiosité, nouvelles découvertes*

1.2.2.2.2. *Clarté et apaisement*

1.2.2.2.3. *Bonheur et épanouissement*

1.3. Engagement

1.3.1. Facteurs influençant l'engagement

1.3.1.1. Normes sociales

1.3.1.1.1. *Hétéronormativité*

1.3.1.1.2. *Hétérosexisme*

1.3.1.2. Homophobie et lesbophobie

1.3.1.2.1. *Dont elles ont été témoin*

1.3.1.2.2. *Qu'elles ont elles-mêmes vécue*

1.3.1.2.3. *Homophobie/lesbophobie Intériorisée*

1.3.1.3. Communauté LGBT

1.3.1.3.1. *Bars et évènementiels LGBT*

1.3.1.3.2. *Fréquentation organismes communautaires*

1.3.1.3.3. *Groupes de soutien/discussion*

1.3.1.3.4. *Absence de communauté et de visibilité*

1.3.1.3.5. *Absence de ressources / organismes communautaires*

1.3.1.3.6. *Trop petite communauté*

1.3.1.3.7. *Place restreinte des lesbiennes*

1.3.1.3.8. *Mouvement lesbien*

1.3.1.3.9. *Communautés alternatives*

1.3.1.4. Modèles LGBT

1.3.1.4.1. *Modèles relationnels*

1.3.1.4.2. *Devenir un modèle*

1.3.1.5. Militantisme

1.3.1.5.1. LGBT

1.3.1.5.2. Lesbien

1.3.1.5.3. Féministe

1.3.1.5.4. Militante de service / poids des luttes

1.3.1.6. Entourage

1.3.1.6.1. Amitiés LGBT

1.3.1.6.1.1. Lesbiennes

1.3.1.6.2. Ouverture de l'entourage

1.3.1.6.3. Questionnements de l'entourage

1.3.1.6.4. Absence de validation du lesbianisme

1.3.1.7. Coming out

1.3.1.7.1. Réactions positives et négatives face au coming out

1.3.1.7.2. Dévoilement public / réseaux sociaux

1.3.1.7.3. Ouverture

1.3.1.7.3.1. À la famille

1.3.1.7.3.2. Au travail

1.3.1.7.3.3. Aux ami-e-s

1.3.1.7.4. Dévoilement continu (tout au long de la vie)

1.3.1.7.5. Dévoilement sélectif

1.3.1.7.6. Préjugés sur l'ouverture

1.3.1.7.6.1. Aîné-e-s

1.3.1.7.6.2. Diversité culture

1.3.1.7.6.3. Religion

1.3.1.8. Tabous et non-dits

1.3.1.9. Médias, culture et Internet

1.3.1.9.1. Films et séries TV

1.3.1.9.2. *Communautés virtuelles (forum, dating app, etc.)*

1.3.2. Sentiments liés à l'engagement

1.3.2.1. Sentiments négatifs

1.3.2.1.1. *Ambivalence et inconfort*

1.3.2.1.2. *Peurs, craintes*

1.3.2.1.3. *Culpabilité*

1.3.2.1.4. *Éloignement de soi, manque d'authenticité*

1.3.2.2. Sentiments positifs

1.3.2.2.1. *Bonheur et épanouissement*

1.3.2.2.2. *Fierté d'être lesbienne*

1.3.2.2.3. *Reconnaissance face aux luttes passées*

1.4. Internalisation

1.4.1. Facteurs influençant l'internalisation

1.4.1.1. Normes sociales

1.4.1.1.1. *Hétéronormativité*

1.4.1.1.2. *Homophobie et lesbophobie*

1.4.1.1.2.1. *Qu'elles ont vécue*

1.4.1.2. Absence d'anonymat

1.4.1.3. Communauté LGBT

1.4.1.3.1. *Degré d'importance de la communauté LGBT*

1.4.1.3.2. *Communautés alternatives*

1.4.1.4. Modèles LGBT

1.4.1.4.1. *Devenir un modèle LGBT*

1.4.1.4.2. *Réaffirmation constante de son identité*

1.4.1.5. Militantisme

- 1.4.1.5.1. *Luttes sociales (entrecroisement des luttes)*
- 1.4.1.5.2. *Place des lesbiennes dans le mouvement des femmes*
- 1.4.1.5.3. *Militantisme Lesbien*
- 1.4.1.5.4. *Militantisme de service / Poids des luttes*

1.4.1.6. Entourage

- 1.4.1.6.1. *Amitiés LGBT*
- 1.4.1.6.2. *Variétés de personnes*
- 1.4.1.6.3. *Évolution de l'ouverture de l'entourage*
- 1.4.1.6.4. *Famille*

1.4.1.7. Coming out

- 1.4.1.7.1. *Dévoilement public, large*
- 1.4.1.7.2. *Ouverture*
- 1.4.1.7.3. *Dévoilement continuuel (tout au long de la vie)*

1.4.1.8. Autres

1.4.2. Sentiments liés à l'internalisation

1.4.2.1. Sentiments Positifs

- 1.4.2.1.1. *Reconnaissance des luttes passées*
- 1.4.2.1.2. *Clarté et apaisement*
- 1.4.2.1.3. *Bonheur, épanouissement*
- 1.4.2.1.4. *Sentiment d'appartenance à la communauté*

2. MOTIFS DE MIGRATION

2.1. Premier déménagement

2.1.1. Faire son coming out

- 2.1.2. Exploration de la sexualité
- 2.1.3. Relations intimes et amoureuses
- 2.1.4. Proximité de la communauté LGBT
- 2.1.5. Transitions de vie

- 2.1.5.1. *Études post-secondaires*

- 2.1.5.2. *Carrière/emploi*

- 2.1.5.3. *Fondation d'une famille*

- 2.1.6. S'éloigner de la famille d'origine
- 2.1.7. Changer d'air / repartir à zéro
- 2.1.8. Sentiment de mal-être

2.2. Deuxième déménagement

- 2.2.1. Relations amoureuses
- 2.2.2. Transitions de vie

- 2.2.2.1. *Études post-secondaires*

- 2.2.2.2. *Carrière / emploi*

- 2.2.2.3. *Achat d'une propriété*

- 2.2.3. Changer d'air / repartir à zéro
- 2.2.4. Sentiment de mal-être
- 2.2.5. Autres

2.3. Déménagements subséquents

- 2.3.1. Relations amoureuses
- 2.3.2. Communauté LGBTQ

2.3.2.1. *Prendre ses distances de la communauté*

2.3.2.2. *Se rapprocher de la communauté*

2.3.3. Transitions de vie

2.3.3.1. *Études post-secondaires*

2.3.3.2. *Carrière / emploi*

2.3.3.3. *Fondation d'une famille*

2.3.3.4. *Achat d'une propriété*

2.3.3.5. *Se rapprocher de la famille d'origine*

2.3.3.6. *Autres*

2.4. Migrations futures

3. RÉFLEXIONS SUR LA MIGRATION INTERNE ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'IDENTITÉ LESBIENNE

3.1. Lien avec l'exploration de l'attraction lesbienne

3.2. Impacts sur le coming out

3.3. Liens avec l'engagement

3.4. Liens avec l'internalisation

3.5. Aucun ou faible lien

3.6. Réflexions sur la trajectoire de migration